

Le Samedi

VOL. IX. No 38
MONTREAL, 19 FEVRIER 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5C

LA VIE DE CHATEAU



PROMENADE A PIED.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 19 FÉVRIER 1898

LA DIFFÉRENCE



I
Ça, c'était l'homme dans la lune avant que les hasards de la vie ne lui eussent fait faire la connaissance de l'éditeur du SAMEDI.

II
A présent, voyez la différence. Il reçoit cet humoristique journal régulièrement chaque semaine et il a passé ses hivers à chercher les casse-têtes chinois.

CARACTÈRES ET PENSÉES

APHORISMES SUR L'AMOUR

Les vrais drames du cœur n'ont pas d'événements.

x

Aimer par le cœur, c'est avoir d'avance tout pardonné à ce qu'on aime.

x

En amour, les grands malheurs et les grands bonheurs ont pour cause des nuances de sentiment.

x

Un bonheur qui a passé par la jalousie est comme un joli visage qui a passé par la petite vérole; il reste grêlé.

x

Les hommes ne sont jamais bons juges des qualités par lesquelles un autre homme plaît ou déplaît aux femmes.

x

Dix-neuf fois sur vingt, pour une femme mettre son cœur au jeu de l'amour, c'est jouer aux cartes avec un filou et des pièces d'or contre des pièces fausses.

x

On n'aime jamais comme l'on est aimé, aussi l'art d'être heureux en amour consiste-t-il à tout donner sans rien demander. C'est le mot admirable de Philinte à Wilhem, dans *Gezhe*: "Si je t'aime, est-ce que cela te regarde?..."

PAUL BOURGET.

UN VRAI MOYEN

Un explorateur anglais s'était aventuré dans les sables brûlants de l'Afrique centrale, pays de fièvres et de moustiques s'il en fut. Quelqu'un demandait à un jeune nègre qui le servait, si son maître était incommodé par les innombrables bestioles qui, le soir venu, montent à l'assaut des pauvres humains:

— Pas du tout, fait le jeune domestique.

— Mais comment s'arrange-t-il alors?

— Pas difficile, massa, le soi, lui pend tant whiskey qu'il s'endot saoul et ne sent pas li moustiques de la nuit.

— Bon, mais le matin en se réveillant?

— Jà matin, li moustiques y sont si saouls qu'eux ne sentent pas li.

SON SYSTÈME

Bouleau. — Muzodor m'affirme qu'il a un système infailible pour ne jamais perdre aux courses. Comment donc parie-t-il?

Rouleau. — Il ne parie pas, et gagne chaque fois.

Bouleau. — Comment fait-il alors?

Rouleau. — Il emprunte de l'argent à ses amis.

PRESQUE NEUVE

La visiteuse. — Quel âge as-tu, ma petite amie; tu parais déjà une grande fille. As-tu cinq ans?

La petite. — Oh! je ne suis pas aussi vieille que ça, madame. Je suis presque neuve!

DIGNITÉ

Le prétendant. — Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Le père (brutalement). — Avez-vous de la fortune?

Le prétendant (dignement). — Vous ne m'avez pas compris, monsieur, je n'ai jamais eu l'idée d'acheter votre fille.

IL N'EN DOUTAIT PAS

Le père. — Souviens toi toujours, mon fils, qu'il y a dans le monde une infinité de choses qui ont plus de valeur que l'argent!

Le fils. — Je n'en doute pas, mon cher père, et c'est bien la raison pour laquelle je veux avoir beaucoup d'argent afin de les acheter.

LA REVANCHE

Lui (après le rejet de sa demande). — C'en est fait, maintenant je ne me marierai jamais. Non, jamais!

Elle. — Mais vous êtes fou. Pourquoi cela?

Lui. — Si vous me rejetez qui donc voudra me prendre.

IL A CHANGÉ D'OPINION

Bouleau. — J'avais toujours pensé, jusqu'à présent, que parler ne coûtait rien.

Rouleau. — Et qui vous a fait changer d'opinion.

Bouleau. — Mon avocat, qui vient de m'envoyer son compte.

AU CONTRAIRE

Le chasseur. — Dis, petit, ton chien est-il bon pour les lapins?

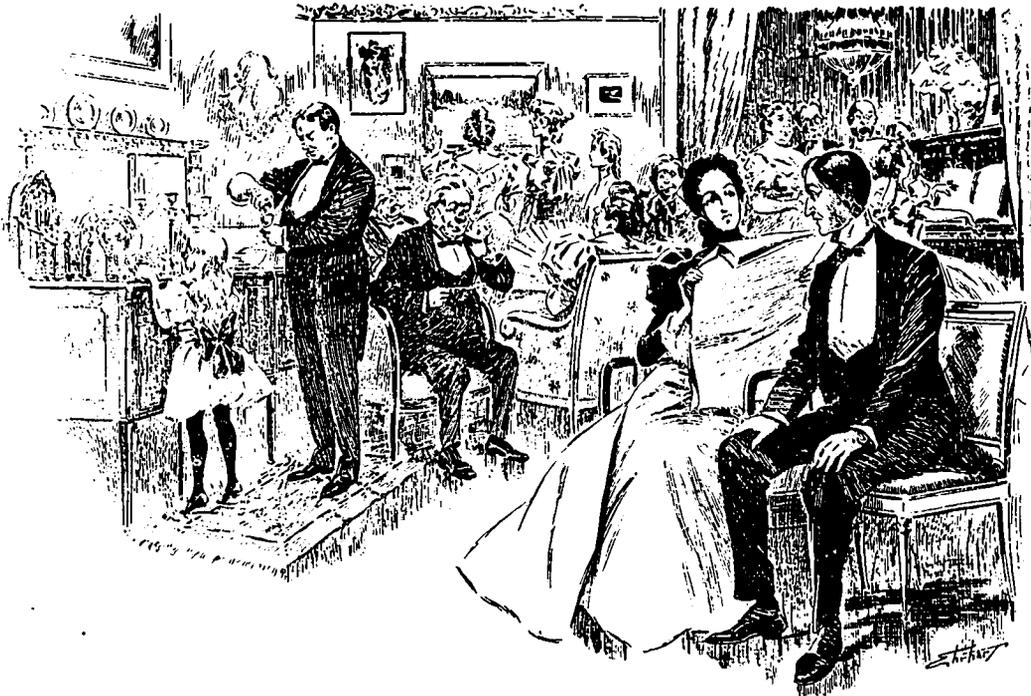
Le petit. — Oh! non, monsieur, il est très méchant au contraire. Chaque fois qu'il en vient un, il court après et l'attrappe.

IL S'EST MAL EXPRIMÉ



Sambo. — Pémettez-vous à mi de mette li patins à vous?
Mlle Hermine (vieille). — Voulez-vous insinué, Massa Sambo, que vous mette li patins de moi su des vilains pieds de nègre comme les vôtés?

UN QUI A DE LA CHANCE



Mme Jeunemarié.—Henri ! Te rappelle-tu Joé Laveine ? Eh bien il s'est marié avec une fille absolument dépourvue de famille.
Mr Jeunemarié (après un regard circulaire sur la nombreuse parenté de sa femme).—Ah ! Il y a des hommes qui sont nés sous une bonne étoile !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLVIII

TOUJOURS

Tout est mensonge : aime pourtant,
Aime, rêve et désire encore ;
Présente ton cœur palpitant
À ces blesures qu'il adore.

Tout est vanité ; crois toujours,
Aime sans fin, désire et rêve ;
Ne reste jamais sans amours,
Souviens-toi que la vie est brève.

De vertu, d'art, enivre-toi ;
Porte haut ton cœur et ta tête ;
Aime la pourpre, comme un roi,
Et n'étant pas Dieu, sois poète !

Rêver, aimer, seul est réel ;
Notre vie est l'éclair qui passe,

Flamboie un instant sur le ciel,
Et se va perdre dans l'espace.

Seule la passion qui luit
Illumine au moins de sa flamme
Nos yeux mortels avant la nuit
Éternelle, où disparaît l'âme

Consumes-toi donc, tout flambeau
Jette en brûlant de la lumière ;
Brûle ton cœur, songe au tombeau
Où tu redeviendras poussière.

Près de nous est le trou béant ;
Avant de replonger au gouffre,
Fais donc flamboyer ton néant ;
Aime, rêve, désire et souffre !

HENRI CAZALIS.

INSTANTANÉ PARISIEN

CRÉPUSCULE

En bas, sur la terrasse, une statue d'Eros, — toute blanche dans le crépuscule, — a l'air de grelotter sur son socle de briques, et, tout autour, tourbillonne un essaim de feuilles sèches, feuilles aux étranges froissements d'étoffe qu'on déchire et auxquelles parfois même on croirait une voix : alors, dans la chambre obscure et comme tendue de toiles d'araignées, j'aime à aller regarder longtemps dans un vieux miroir accroché vis-à-vis la fenêtre, miroir dans l'eau duquel s'attarde toute la lumière du jour, une vieille glace de Venise, la seule pâleur et la seule clarté de la pièce, où sont entrés maintenant tout le noir et tout l'inconnu de la Nuit ; et devant ce silence et ce gris crépuscule, dans cette antique demeure, je songe à la tristesse de vieillir, de n'avoir plus vingt ans, d'en avoir passé trente.

JEAN LORRAIN.

AVANT QU'IL N'AIT FAIT SON EFFET.

Un bon habitant va chez un de nos premiers dentistes afin de se faire extraire une dent. Comme il désirait prendre le gaz, il demanda au dentiste quel en était l'effet.

Le dentiste.—Cela vous rend tout simplement insensible à la douleur et inconscient de tout ce qui se passe pendant votre sommeil.

Le brave habitant retira son portefeuille de sa poche et le docteur, croyant qu'il voulait le payer, lui dit :

—Ne vous tourmentez pas, il sera temps quand votre dent sera extraite.

L'habitant.—Ça n'est pas ça ! je veux compter l'argent que j'ai sur moi, avant que le gaz n'ait fait son effet.

On fait trop de vers, la poésie en mourra. — BÉRANGER.

A L'UNIVERSITÉ LAVAL

Brillante réception à l'Université Laval, mercredi, en l'honneur de Son Excellence le juge Jetté, nommé Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

Tout ce que Montréal compte de distingué, tant dans la société anglaise que dans celle canadienne, était représenté à cette réception, une des plus brillantes qu'il nous ait été donné de voir.

Après les adresses et les réponses qu'elles ont nécessitées, une présentation générale, qui a duré deux heures, a été faite et l'on s'est séparé vers minuit alors que la fête était encore dans tout son éclat.

DOUCE FLATTERIE

Mlle Beuteint.—Je viens de lire dans un journal qu'il avait été récolté, en Floride, une pêche qui pesait une livre et demie. C'est extraordinaire, n'est-ce pas ?

Monsieur Laconnais.—Pas du tout, à mon avis.

Mlle Beuteint.—Comment donc ? Une livre et demie, c'est une bien magnifique pêche !

Monsieur Laconnais.—Non, vraiment. Vous pesez beaucoup plus, mademoiselle.

BIEN SIMPLE

Le père.—Vous dites que vous aimez ma fille ?

Le prétendant.—Oui, monsieur.

Le père.—Très bien ; mais qu'allez-vous faire pour vivre ?

Le prétendant.—Moi, monsieur, je vais essayer de l'épouser, tout simplement.

SON MOTTO

Le docteur.—Ce sont deux charmants jumeaux, monsieur Jeunemarié.

Mr Jeunemarié (légèrement hargneux).—J'aurais dû m'y attendre. C'est le motto de ma femme ça : " Deux enfants, ça vit aussi bon marché qu'un seul ! "

PAS DE PERTE AU CHANGE

Le père.—Voyons, Louis, tu as oublié toutes les bonnes résolutions que tu avais prises. C'est mal cela.

Louis.—Non, papa, je vais en prendre d'autres encore meilleures.

UN BLAGUEUR

Le petit Henri.—Dis, papa, ne penses-tu pas que le professeur Nansen est un blagueur ?

Le père (étonné).—Qui te fait croire cela ?

Le petit Henri.—Dame, il paraît que dans toutes ses lectures sur son voyage au Pôle Nord, il n'a jamais dit un mot de Santa-Claus. Il a pourtant dû souvent le rencontrer là bas !

Il n'est de si beau jour qui n'amène sa nuit. — (Épithaphe latine.)

LA SIGNIFICATION



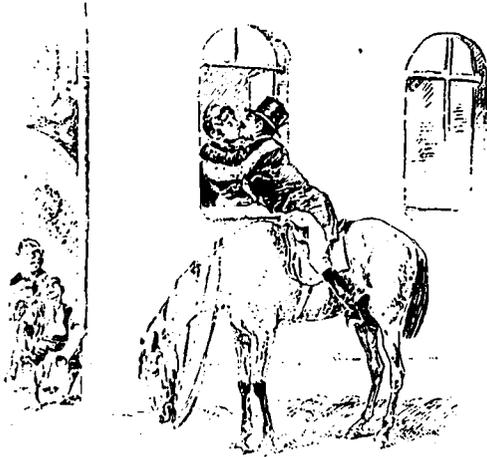
Pat.—Croyez-vous aux rêves, Gallagher ?

Gallagher.—Oui.

Pat.—Qu'est-ce que cela signifie quand un homme marié rêve qu'il est célibataire ?

Gallagher.—Cela signifie que quand il se réveille il a un grand désappointement.

UN NOUVEAU TOUR



I

Ah, les mauvais drôles ! Un pauvre cavalier qui n'avait que cette occasion de voir sa fiancée, s'était arrêté et tâchait d'utiliser son temps le mieux possible quand...



II

...deux polissons lui ont appris un tour qu'il ne connaissait pas encore.

LE PASSÉ

(Pour le SAMEDI)

A "François".

Où sont les rêves d'or, les rêves d'autrefois ;
Où le cœur innocent croyait à toutes choses ;
Où l'amour si novice articulait " je crois " ;
Où l'on ne sentait pas les épines des roses ?

Où sont les rêves d'or où flottait l'idéal,
Où dans le pur azur l'on poursuivait sa route,
Où l'on ne savait pas les tristesses du mal,
Et les âpres douleurs des sanglantes déroutes ?

Où sont les rêves d'or, où le cœur plus léger
Flottait comme un oiseau dans les matins can-
Où notre âme habillée en sa fleur d'oranger, [dides
Était l'épouse vierge aux regards si limpides.

Hélas, ils sont bien loin ces rêves d'autrefois,
Ces beaux rêves d'antan ; accrochés à la route
Se trouvent les débris de l'amour, de la foi,
De tout ce qu'on aimait, sans révolte et sans doute.

Montréal, ce 29 janvier 1898.

Hélas, tout est parti, balayé sans retour.
Hélas, tout est parti, les rêves de jeunesse,
La soif des grands combats, la soif du bel amour,
Hélas, tout est parti dans un jour de détresse.

Maintenant c'est fini, de lutter sans repos,
De résister toujours, sans jamais qu'on succombe ;
Le rêve est bien éteint sans laisser de lambeaux,
Et sans laisser un socle au-dessus de sa tombe.

Comme le vent du soir en son triste sanglot,
Il pleure bien souvent sa plainte monotone ;
A mon pauvre cœur froid, il vient parler trop haut,
Dans les brumes d'hiver et dans les nuits d'au-
[tomne.

Il me redit alors, qu'hélas tout doit finir,
Les cantiques d'extase et les hymnes de plainte,
Que l'amour d'aujourd'hui demain est souvenir
Comme la fleur fanée et les amours éteintes.

B. DE FLANDRE.

POUR PARVENIR

ALBERT, quarante-cinq ans, déjà gris.
DENIS, trente ans et toutes ses dents de petit requin.

ALBERT. — Oui, certainement, tu as du talent, beaucoup de talent.

DENIS. — Plus encore.

ALBERT. — Mais tu as eu aussi une grande chance, une chance phénoménale ?

DENIS. — Non.

ALBERT. — Allons donc ! Tout t'a servi, tout t'a profité. Même tes fautes.

DENIS. — Parce que j'ai su en tirer parti. Je suis le propre artisan de ma gloire. J'ai une situation énorme, en effet, je suis un des cinq premiers romanciers de ce temps-ci.

ALBERT. — Qui sont les quatre autres ?

DENIS. — On ne sait pas au juste... Mais j'ai beau être arrivé au pinacle, car j'y suis, il n'y a pas d'erreur...

ALBERT. — Et tu y restes.

DENIS. — ...Il n'est pas moins vrai qu'au fond je n'ai jamais eu de veine.

ALBERT. — Oh !

DENIS. — Mais, oui. J'ai dû la créer, ma veine, l'appriivoiser.

ALBERT. — Finalement, tu en as eu ?

DENIS. — Grâce à mon travail. Mais je n'en avais pas de naissance. J'ai tourné ma déveine en veine.

ALBERT. — Comment ça ?

DENIS. — Je veux bien te le dire, quoique tu sois mon ami et mon confrère. D'autant plus qu'à cette heure, — sans chercher aucunement à l'être désagréable, — tu n'es plus dangereux, du moins pour moi. Aussi, je ne te cacherai rien ; pour parvenir, vois-tu, il faut deux choses. D'abord : avoir du talent.

ALBERT. — Beaucoup ?

DENIS. — Pas trop.

ALBERT. — Cependant...

DENIS. — Non. Trop, ça encombre. On ne doit point charger le soldat en campagne. Du talent sans doute, un joli petit talent, facile à manier... à emporter. Une fois qu'on a ça...

ALBERT. — C'est le principal ?

DENIS. — C'est rien. Tout est à recommencer et à faire. Ça ne pèse pas lourd, le talent, aujourd'hui. Tout le monde en a. Ce n'est pas avec ce seul don que l'on se hausse. On crève, on devient fou, raté ou ministre,

mais on ne fait pas son chemin si on n'a que du talent comme tartine et rien dessus.

ALBERT. — Que faut-il donc en plus ?

DENIS. — Des moyens.

ALBERT. — Quels sont-ils ?

DENIS. — De toutes sortes : je pourrais les résumer en ces trois mots : *Ne rien négliger*. Comprends-tu bien ça ? *Ne rien négliger*. Rien.

ALBERT. — Explique-toi. Délaye.

DENIS. — Si je suis au pinacle, comme je te le disais tout à l'heure, c'est pour m'être étroitement conformé à ce programme. Ecoute-moi, mon vieil Albert ? Tu lis les journaux le matin ?

ALBERT. — Oui.

DENIS. — Combien ?

ALBERT. — Deux.

DENIS. — Dérisoire. Moi, j'en lis six. Et à mon point

de vue, rien qu'à mon point de vue personnel. Je vois s'il y a un homme célèbre malade, ou mourant. Je lis les absences, les déplacements et villégiatures, les carnets mondains, les échos de théâtres, les mariages et enterrements. J'aborde ici une question d'ordre capital : celle des mariages et enterrements. L'homme qui veut parvenir doit aller à tous les enterrements et à tous les mariages, tous, sans exception ! Ça m'a souvent bien embêté, avant, seigneur ! mais il ne m'est pas arrivé une seule fois de sortir d'une sacristie ou d'une maison mortuaire sans m'en féliciter, sans y avoir trouvé un petit grain de mil. Toutes mes bonnes affaires, de gloire, d'argent, et même d'amour, se sont ébauchées et accrochées là. On y rencontre les gens nécessaires, tous les entremetteurs des deux sexes. Et j'ai même remarqué une chose, tiens... les enterrements, surtout, sont une mine. Il est bien rare qu'on se repente d'une maison mortuaire. A moi, les services funèbres m'ont fait un bien épatant ! C'est pour m'être trouvé à la création du père de la bonne amie de mon rédacteur en chef, que j'ai été décoré cette année. Je te conterai ça un jour, pendant une messe de mariage.

ALBERT. — Et tu vas régulièrement à toutes ces cérémonies-là ?

DENIS. — Je me passerais plutôt de manger.

ALBERT. — Cependant, quand tu as un mariage et un enterrement pour la même heure, comment fais-tu ?

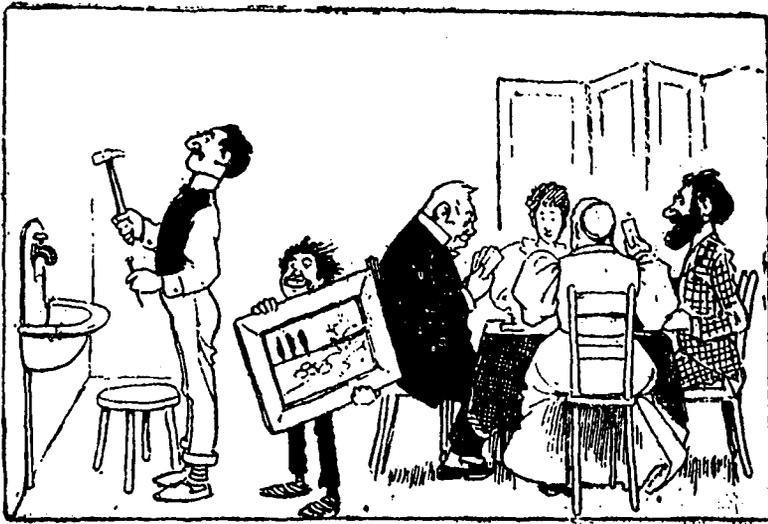
DENIS. — Je crève des fiacres !

SA SURPRISE



L'oncle Fenoute, en se promenant à Montréal, vient de glisser sur la glace et de s'étaler. Quelle n'est pas sa surprise de se voir l'objet de l'attention d'une foule de polissons s'écriant en chœur : — Eh, l'homme ! Allez-vous bientôt vous lever de là ! Vous ne pouvez pas aller vous asseoir autre part et laisser passer les gens ?

PARTIE INTERROMPUE



I
Toute la famille Rouleau était autour de la table faisant une partie de pitrot, pendant que le jeune Billentoc, le fiancé de Mlle Rouleau, se mettait en mesure, aidé par le plus jeune des Rouleau, de suspendre au mur un nouveau tableau.

ALBERT.—Mais quand c'est aux deux bouts de Paris ?
DENIS.—J'en sacrifie un. Que veux-tu ?
ALBERT.—Lequel ?
DENIS.—Toujours le mariage.
ALBERT.—Décidément, tu as un vrai faible pour les obsèques ?
DENIS.—D'abord. Et puis, la vraie raison, c'est celle-ci. On peut toujours, à la rigueur, se rattraper plus tard en allant à l'enterrement de la personne qui se marie, tandis que celui qui est mort... c'est fini...

ALBERT.—Oui, évidemment, on ne peut plus se réserver pour son mariage. Poursuis. Tu n'imagines pas comme tu m'ouvres des horizons ?

DENIS.—Avoue que tu vois la vie à présent sous son vrai jour ?...

ALBERT.—Va, va.

DENIS.—Par ne rien négliger, j'entends aussi écrire, écrire beaucoup, sans relâche.

ALBERT.—Naturellement, puisque c'est ça, le métier.

DENIS.—Tu n'y est pas. Je veux dire écrire des lettres, des petits billets, des mots sur une carte de visite.

ALBERT.—A qui ?

DENIS.—A tout le monde.

ALBERT.—De préférence aux gens utiles, influents ?

DENIS.—Le dernier venu est utile un jour ou l'autre, à une minute donnée. Personne n'est négligeable.

Moi, j'ai passé ma vie à écrire. J'ai certainement plus produit en correspondance quotidienne qu'en livres proprement dits. Mes lettres, c'est mon bagage.

ALBERT.—Cependant, il y a des limites ?

DENIS.—Non. J'écris pour tout. J'écris à ceux qui sont décorés, toujours la veille, et c'est facile à Paris, on le sait d'avance : "Cher monsieur, ou cher ami, je veux être le premier, etc., etc." J'écris à ceux auxquels je vois qu'il arrive quelque chose d'agréable, et quoi que ce soit : nominations officielles, délégation, mission, commission, honneurs, médailles, prix académique, etc. Taf, une félicitation ! J'écris également à ceux qui écoupent d'une façon quelconque... deuils, revers, embêtements, disgrâces... Lettres difficiles, délicates, mais il faut les faire aller à l'âme du blessé... il vous en est très reconnaissant, pas pour toujours, mais pour un temps. Pendant ce petit laps de gratitude, si le bonheur veut que tu aies besoin de l'individu, tu peux être presque sûr que tu le trouveras.

ALBERT.—Et si je ne le trouve pas, l'individu, malgré mon billet bien senti, j'ai perdu mon temps ?

DENIS.—Non plus. Il te reste le grief. Tu as acquis le droit de lui nuire.

ALBERT.—Parfait !

DENIS.—J'écris à tous les critiques, à ceux qui me louent comme à ceux qui m'éreintent. Surtout à ceux-là.

ALBERT.—Ils sont plus nombreux ?

DENIS.—Quand je fais paraître un écho sur moi, je le donne toujours inexact.

ALBERT.—???

DENIS.—De façon à pouvoir rectifier le lendemain. Dans un compte rendu, n'importe quelle feuille de chou, il suffit qu'on me nomme... j'écris une lettre d'une page.

ALBERT.—Et les livres que tu reçois ?

DENIS.—Oh ! les livres ! J'écris trois fois.

ALBERT.—Pour chaque ?

DENIS.—Oui ! J'écris d'abord le jour même du paquet. "J'ai reçu, merci, je vais lire !..." Je laisse filer le temps moral nécessaire. Le monsieur pense que c'est une blague et que je ne le lirai jamais : soudain, il reçoit une nouvelle lettre où je lui dis : "je n'ai pas terminé, mais je lis ! je lis !" Et huit jours après, la dernière au Corinthien : "Enfin, j'ai lu... ce délicat, cet admirable... etc., etc..." Ces trois lettres successives, et savamment assénées sur l'amour-propre de mon cher confrère... tu n'imagines pas l'ami que je me fais ? C'est à force de trouver sans relâche du génie à tous mes camarades qu'ils me reconnaissent un certain talent..

ALBERT.—Au moins du goût !

DENIS.—Oui. A qui est-ce que j'écris encore, voyons ? nom d'un pistolet ! J'écris aux inconnus, mâles et femelles, qui me demandent "deux lignes de ma main." J'écris à tous ceux qui viennent de prononcer un discours, d'échapper à un accident, d'avoir un duel, de gagner un procès, etc... Aussi..., aussi... je suis ce qu'on appelle un sympathique.

ALBERT.—Le grand sympathique !

DENIS.—Ne rien négliger comporte également : sortir, aller dans le monde, et tous les soirs, parler, tourner, pirouetter, se pencher, baisser des doigts, couler des regards, chuchoter des choses, offrir son bras, dire un beau vers, un calembour, jaser peinture et morale, faire bravo à la musique, une gorgée d'orangeade et partir en beauté comme à regret.

ALBERT.—Peut-on se permettre les rosseries ?

DENIS.—Il le faut. C'est le devoir.

ALBERT.—Bien dangereux !

DENIS.—Non. A condition que ce ne soit pas devant les hommes. Tandis qu'avec les femmes il n'y a pas d'inconvénients. On peut être cannibale.

ALBERT.—Mais c'est qu'elles répètent !

DENIS.—On les sait tellement capables d'inventer que ça ne tire pas à conséquence. Je reçois aussi les journalistes, je subis les interviewers à n'importe quelle heure de la journée, sur le sujet qui leur plaît, la question chinoise ou le cours des grains. Ma devise est : Ne pas mécontenter. Enfin, je te passe sous silence un petit jeu de platitudes courantes où je suis vraiment passé maître, je le dis sans phrases.

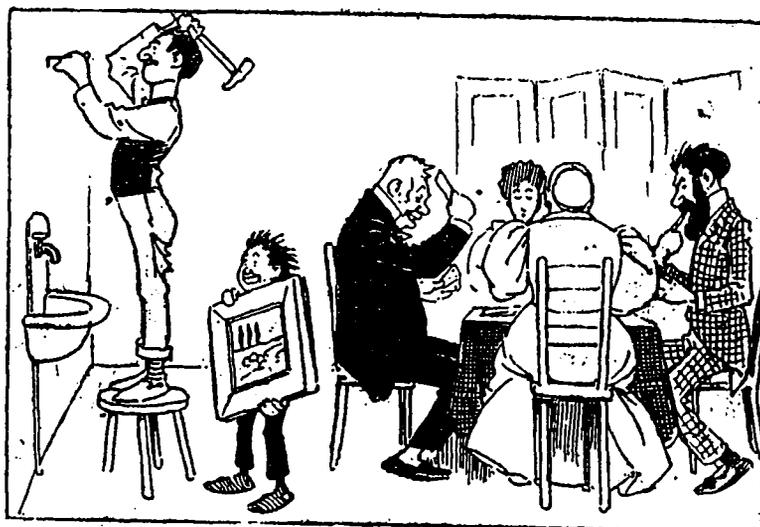
ALBERT.—Je te crois... Et... au point de vue spécial de l'Académie ?

DENIS, grave, un doigt sur ses lèvres.—Oh !... ça... mon petit, c'est notre Alsace à nous autres.

ALBERT.—Y penser toujours ?

DENIS.—N'en parler jamais. Ou du moins... que le lendemain. Trotte-toi. J'ai à écrire.

HENRI LAVEDAN.

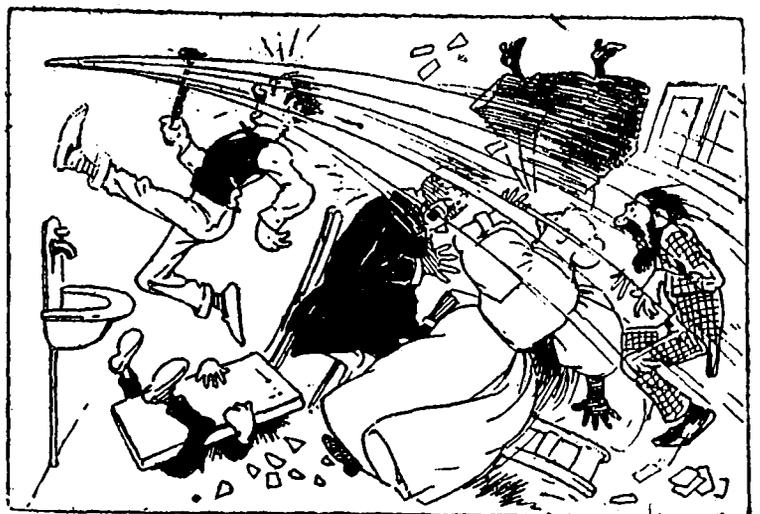


II
—"Je sauve mon roi", s'écria le vieux Rouleau en jetant sa carte sur la table.

Bouleau.—Ah ! je ne peux m'empêcher de penser toujours à cette pauvre femme ! Figures-toi que c'est la première fois que nous sortons ensemble sans nous quereller.

Sachez qu'un homme d'esprit qui a trente mille livres de rente est cent fois plus riche qu'un lourd repu qui possède dix-huit cents millions.

(Un inconnu.)



III
Mais à ce moment précis le jeune Billentoc venait d'enfoncer son clou (un clou de 4 pouces) dans le tuyau d'eau, et cela a jeté un certain désordre parmi les joueurs.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LES TORTUES BIJOUX A PARIS



PARLONS du bijou à la mode. Le connaissez-vous, ce favori des parisiennes, pour la possession duquel elles abandonnent volontiers, bagues, bracelets, chaînes, etc., qui "ont cessé de plaire" ?

C'est de la tortue-bijou dont nous voulons parler ; la petite tortue indoue vivante, recouverte d'une résille d'or constellée de gemmes, retenue captive par une mignonne chaînette d'or.

Ce bijou original, proche parent des caméléons vivants qui, d'Amérique, ont à peu près parcouru le monde, est la création de Templier, le grand bijoutier de la rue Royale.

Regardez dans la vitrine où étincellent, sertis en diadèmes, en bracelets, en ornements multiples, pour plusieurs millions de diamants ; parmi les écrins en voici un de velours blanc où quelques minuscules tortues qu'on couvrirait facilement avec un dollar en argent, semblent dormir paisiblement ; mais qu'on apporte l'écrin sur une table sous le scintillement de la lumière électrique et voici mes tortues qui frétilent, se trémoussent d'un air engageant, semblant dire : "Voyez comme nous sommes aimables et jolies ! achetez-nous, de grâce !"

Si vous demandez à un savant le nom scientifique de ces charmantes créatures, il vous répondra qu'elles appartiennent à l'espèce des émydes et qu'elles viennent en droite ligne des Indes.

Si, vous intéressant plus encore aux tortues-bijou, vous vous informez de la gêne, de la douleur même qu'elles peuvent ressentir quand on les sertit ainsi de pierres précieuses, vous apprendrez avec satisfaction que la parure dont on les revêt, quoique s'ajustant à leur cuirasse dorée, est

montée sur platine embouti et fixé, par des griffes inoffensives, pinçant le bord externe de la carapace.

Et à présent, quelle est la valeur marchande de ces petits animaux ? Cela dépend, mais on peut en avoir à partir de cent piastres.

Quand aux frais d'entretien ils sont absolument négligeables, vous devez le penser : Quelques vermiciaux et, si l'on veut leur être extrêmement agréable, une fois dépouillées de leur brillante livrée, un peu de mousse humide dans un vase de verre. On voit que, quoique revêtues d'une robe d'or et de pierreries, les tortues indiennes se contentent de peu, tout comme Jenny l'ouvrière.

* *

En 1887, des personnes charitables fondaient, à Stockholm, des ouvroirs pour les enfants pauvres, afin de recueillir, les classes terminées, tous les malheureux enfants dont la rue est l'habitat ordinaire. Après les avoir soustraits au danger des mauvaises rencontres, inévitables sur les trottoirs des grandes villes, les généreux fondateurs des ouvroirs voulurent compléter leur œuvre en inculquant à ces enfants le goût, l'amour du travail.

Le but visé a été pleinement atteint, et les enfants, non plus que les parents, connurent bientôt le chemin des ouvroirs. De 5

à 8 heures du soir, des enfants de 8 à 12 ans, admis gratuitement, s'exercent aux ouvrages manuels, non pas sous la férule de sévères professeurs, mais en riant, plaisantant avec les institutrices.

Afin de les encourager, on paie les enfants pour l'ouvrage qu'ils emportent et exécutent à la maison et c'est une grande joie pour ces précoces travailleurs quand, à la fin de la semaine, ils emportent triomphalement les quelques sous qu'ils ont pu gagner ainsi, et qu'on les invite à placer.

Beaucoup de ces ouvroirs portent, directement à la caisse d'épargne et au nom des titulaires, le produit de ce travail.

Le fonctionnement administratif de l'ouvroir Suédois est fort simple. Un comité central dirige l'œuvre qui compte, rien qu'à Stockholm, dix établissements ; chacun des établissements est administré par un comité local.

Les travaux varient à l'extrême. Vannerie, menuiserie, couture, con-



UNE SALLE DE COURS DU COLLÈGE AMHERST.



UN DES BATIMENTS ANNEXES DU COLLÈGE DE AMHERST.

fection de jouets, peinture, etc., tout cela s'exécute et très finement dans les ouvroirs. A l'Exposition de 1897, tous les visiteurs ont pu admirer la variété et la perfection de ces travaux d'enfants. Mille cent quatorze enfants des deux sexes ont passé dans les dix établissements, rien qu'en 1895 et, dans toutes les villes de la Scandinavie, de semblables établissements fonctionnent, à la plus parfaite satisfaction de leurs fondateurs, des enfants qu'ils moralisent et des parents qu'ils aident dans l'œuvre de l'éducation de leur famille. C'est de plus un remède excellent contre la mendicité enfantine, qu'elle a presque complètement supprimée.

Dans le grand village de Tornéa, M. Stadling, l'auteur délicat de la *Vie intime du comte Tolstoï*, a établi un de ces ouvroirs, où sont admis

non seulement les enfants, mais les parents eux-mêmes s'ils le désirent, s'habituant ainsi à confectionner mille objets divers et augmentant également, en s'amusant, leur maigre budget.

Enfants, vieillards, têtes blondes et têtes blanches, anneaux ininterrompus de la chaîne humaine, semblent, dans ces familiales assemblées, être réunis par une main intelligente, pour célébrer l'hymne au travail, maître et libérateur du monde.

* *

La plupart des grandes universités américaines, telles que celles de Yale ou de Cambridge, possèdent des chaires d'agriculture.

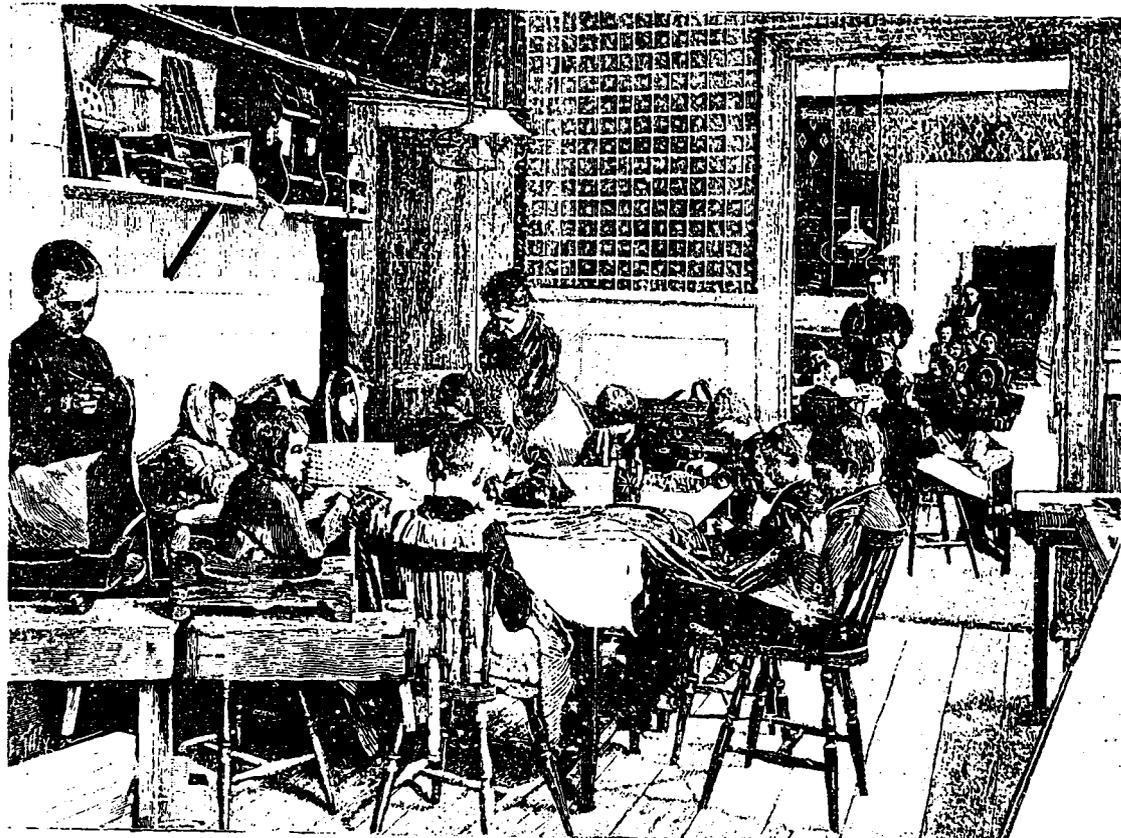
L'Université Cornell, dans l'État de New-York, ne s'est pas contentée de ces chaires, mais a établi un véritable collège agricole, admirablement outillé et pourvu d'un vaste domaine servant de champs d'expériences. Les bâtiments et le parc occupent une surface de près de 200 arpents et sont mis en communication, par un tramway électrique, avec la ville d'Ithaca.

Les élèves agronomes résident, soit à l'établissement même, soit en ville, soit enfin dans de charmants cottages, dénommés "Fraternités" où ils vivent en commun, joyeusement et à bon marché.

La durée des études est de trois ou quatre ans, suivant que les élèves aspirent au brevet de bachelier ou de docteur en sciences agricoles et toutes les matières enseignées se rapportent à l'agriculture et à la zootechnie, à l'art vétérinaire, à la physique, à la chimie générale et agricole, aux mathématiques et à la mécanique agricole, à la botanique, à l'économie sociale et politique, à la littérature et aux langues anglaise, française ou allemande.

Il y a, de plus, des cours pratiques où les élèves sont exercés au maniement des instruments et outils agricoles, à la fabrication du beurre et du fromage, etc.

Pour ceux des élèves n'aspirant pas aux brevets et voulant seulement suivre les cours une année ou deux, quelques mois même, il y a des cours spéciaux, théoriques et pratiques. Enfin on a organisé des cours d'hiver essentiellement techniques et pratiques sur la manipulation du lait, ses préparations, la nourriture et les soins à apporter au bétail, la conduite des machines à vapeur et appareils de la laiterie ou de la fromagerie. Ces cours ne durent que trois mois, de janvier à avril. Ajoutons que tous ces cours, ouverts aux deux sexes et, principalement en ce qui a trait à la laiterie et à l'élevage des volailles, sont très suivis par les jeunes filles.



UN OUvroIR D'ENFANTS A STOCKHOLM.

Les nombreux établissements, dits collèges agricoles, répandus surtout le territoire de l'Amérique, ont tous, à peu près, la même organisation.

Ils sont richement dotés en terre, car chacun d'eux jouit d'un domaine agricole de 12,000 hectares; une dotation annuelle de 75,000 francs, des dons et des legs de généreux particuliers, des allocations des États etc.

Le collège de Amherst, dans le Massachusetts, dont nous donnons ci-contre deux photographies, pourra donner une idée du luxe et du confort dont jouissent ces établissements :

Une salle de cours très bien comprise et un des bâtiments annexes construit dans le parc du collège de Amherst.

Seule, la belle École française d'agriculture de Grignon, avec son château Louis XIII, ses ombrages séculaires et son parc de 300 hectares, peut être comparée aux collèges de Cornell ou d'Amherst.

LOUIS PERRON.

Mors la mort et les impôts, il n'y a rien de certain dans le monde.

FRANKLIN.

LE DRAME DE RAWDON



TOM NULTY,

TROUVÉ COUPABLE DU MEURTRE DE SON FRÈRE ET DE SES TROIS SEURS.



L'HON JUGE DE LORIMIER,

QUI A PRONCÉ LA CONDAMNATION A MORT DU MEURTREUR.

CASUISTIQUE



Madame Jeunemarié.—Comment, avant que nous ne soyons mariés, ne disais-tu pas que mon plus faible désir serait toujours une loi pour toi ?

Monsieur Jeunemarié.—Certainement, mon amour ; mais tes désirs sont si vigoureux et si bien constitués que je n'ai pu, jusqu'à présent, en trouver un de plus faible que les autres.

CONTE BLEU

A l'heure où tout se tait, où le soleil se couche,
Un bel ange, sans bruit, quitta le haut des cieux.
Le bout de son doigt rose était mis sur sa bouche,
Donnant à sa personne un air mystérieux.

Il allait doucement, faisant signe aux étoiles
Qui de ci, puis de là, s'allumaient dans l'azur,
Et, preste, il traversait les mille petits voiles
Dont se dore le ciel quand il est clair et pur.

Ce fut dans un vallon qu'il descendit à terre :
Les blés murs ondulaient sous la brise du soir,
Un crapaud isolé chantait près d'une pierre
Et quelques vers luisants brillaient sur le sol noir.

Dans un des champs dorés, aussitôt, le bel ange
Entra d'un pas léger, souple et silencieux,

Frôlant presque au passage alouette et mésange
Qui gazouillaient soudain, se croyant près des cieux.

Il cueillit un bluet, à défaut de pervenche,
Et dit, le regardant un instant dans sa main :
"Que ce soit la couleur et si pure et si franche
Des grands yeux de l'enfant qui va naître demain."

Puis il prit du froment dont il fit une gerbe,
Et tout en la liant, il rebroussa chemin,
Disant : "Que ce soit là le symbole superbe
Des cheveux de l'enfant qui va naître demain."

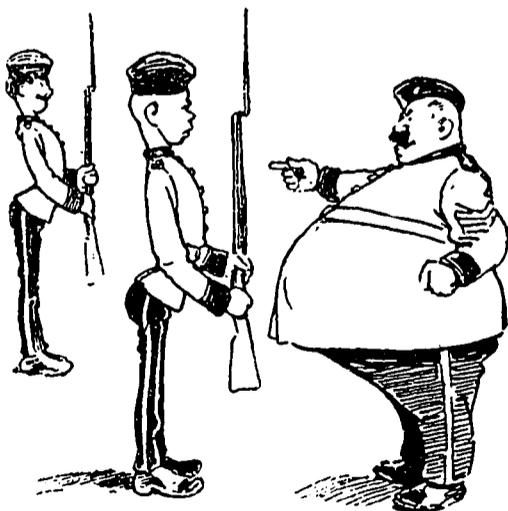
De retour dans les cieux, aux pieds de Dieu le Père,
Il supplia : "Seigneur, achevaat mon dessein,
De ta bonté divine, ah ! répands la poussière
Sur le lit de l'enfant qui va naître demain."

ALICE LARDIN DE MUSSET.

CAUSERIE (1)

sur l'homme (Suite)

L'Homme depuis la création a fait de grandes et belles choses dans l'univers entier ; la Femme, pour sa part, n'a cessé d'occuper les imaginations et les premières places du beau, dans la nature ; le Vieux-Garçon, mieux que tout cela, est l'idéal de la perfection, ce que Dieu fit de plus étonnant après la création de nos premiers parents. Après avoir créé tout, la terre et l'eau, le soleil, la lune et les étoiles, l'homme enfin, il n'était pas encore satisfait ; faisons, dit-il, un certain quelque chose, à une autre ressemblance, et au lieu de terre et d'eau comme pour le premier homme, ou d'une certaine côte comme pour la première femme, il prit la souche de l'arbre fatal et en fit le premier "Vieux Garçon," alors il se reposa. Mais comme Adam et Eve, comme les mauvais anges, il a comme eux, péché, non par orgueil ou désobéissance, non, mais bien par *négligence*. Il avait eu mission de se chercher une femme, et ayant remis la chose à plus tard, il arriva le dernier dans l'arche de Noé ; tout étant appareillé, il fut contraint de tenir le gouvernail durant la longue traversée. C'est pourquoi le Vieux-Garçon semble toujours être en



Le sergent instructeur.—Tête de bûche, vous ne saurez donc jamais présenter les armes correctement ! Allons, attention au commandement et faites exactement ce que vous verrez faire au soldat Fildefer. Y êtes-vous ?... Présentez...

même temps privé de quelque chose, malheureux et jamais content de son sort.

Sa grande devise, c'est la liberté de parole et d'action. Une femme le gênerait dans ses petits caprices, c'est si embarrassant. Une femme, ça parle toujours, un vieux garçon, *rarement* ! Une femme c'est si coûteux, tandis que seul c'est plus économique, (sans calcul), et puis il faut la *trainer* et se faire *trainer* partout, seul, au moins, l'on fait à *sa guise*. Et ces malheureux enfants, donc ! ça pleure le jour et la nuit, pas de repos. — Ah ! non, décidément, je n'ai pas les moyens, c'est inutile, je ne puis pas, plus tard ! Ainsi raisonne le Vieux-Garçon, seul dans sa chambre, n'ayant pour charmer son oreille que le tic-tac d'une horloge poussiéreuse, sa vue, qu'un beau désordre, et son goût qu'une vieille pipe, *objet de ses tendres complaisances* !

D'ordinaire, le vieux garçon cache, sous un bel extérieur, de la présomption, il est trompeur. Il aime et se plaît dans les attentions qu'on lui porte, généralement, il sait que l'on recherche sa compagnie, il en profite pour lancer *ses traits*, dont il se glorifiera ensuite.

Je résume : chez les vieux garçons pas de milieu, ils sont soit *parfaits* ou *imparfaits*, nul n'a de vocation ou d'état, c'est un mal qui souvent devient épidémique, mais à qui la faute ? demandez-le leur, vous aurez autant de réponses différentes que de sujets interrogés.

(A suivre.)

JOS.

PETIT COURS DE MORALE

Le patron laitier.—Vois-tu ce que je fais-là, Félix ?

Félix.—Oui, patron, vous mettez de l'eau dans votre lait !

Le patron laitier.—Pas du tout, Félix, pas du tout. Je mets mon lait dans l'eau.

Félix.—Dame, patron, ça se ressemble furieusement et...

Le patron laitier.—Tu te trompe, Félix, c'est tout à fait le contraire. Ainsi, si quelque pratique te demandais si nous mettons de l'eau dans notre lait, tu pourrais lui jurer que non. Vois-tu, mon ami, il faut toujours dire la vérité. Tromper le monde c'est déjà mal, mais mentir, ça serait encore pis.

UNE MAUVAISE CHARGE

M. Loustic (penchant chez le docteur).—Ah ! monsieur, laissez moi, vous remercier, vous, auquel je dois la vie.

Le médecin (étonné).—La vie à moi ? Mais je n'ai pas le plaisir de vous connaître.

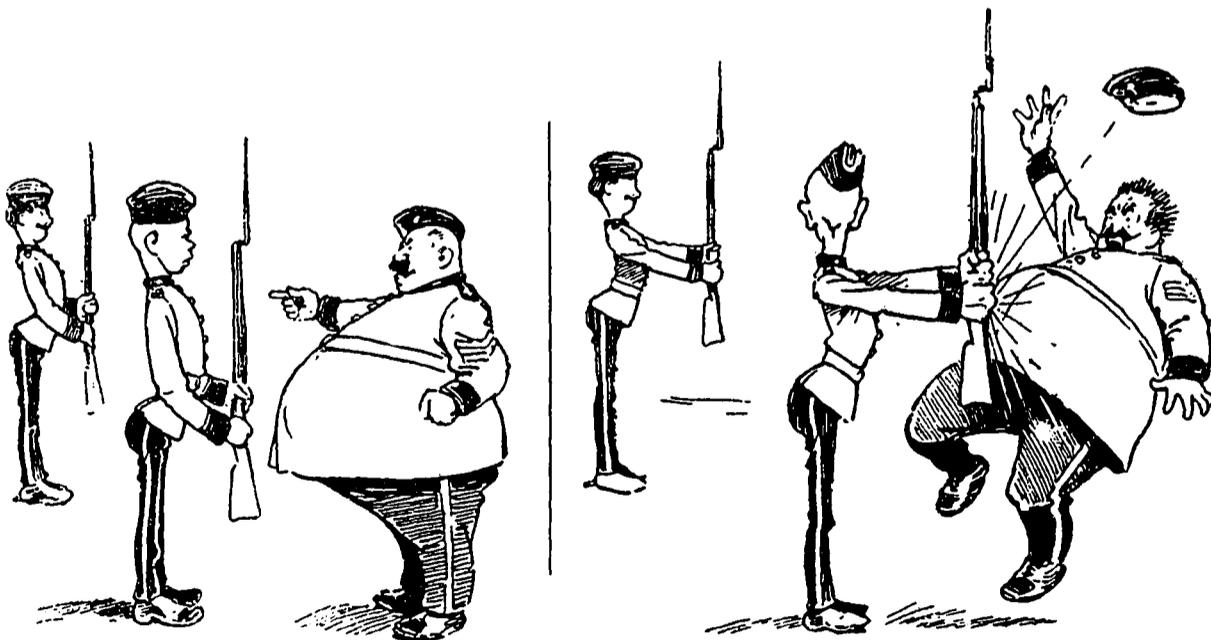
M. Loustic.—Ça n'y fait rien. Tombé soudainement malade avant hier, ma femme est venue vous chercher. Vous n'y étiez pas. Le lendemain j'étais sur pied.

AIMABLE OPINION

L'auteur.—Alors, chère madame, ma pièce vous a plu ?

La dame.—Beaucoup ! D'abord, moi, les choses les plus bêtes m'amuse.

COMME LE SOLDAT FILDEFER



II

... Armes !

(1) Voir numéros 23, 25 et 28

A L'ÉPREUVE

Thomas, dit le Pacifique, était un gars de quinze ans, grand, fort, large d'épaules et bien musclé, une sorte d'hercule en herbe, avec des yeux noirs brillants sous de gros sourcils embroussaillés qui lui donnaient un air terrible.

Peut-être cette apparence même, en attirant l'attention sur le contraste qui existait entre son caractère et son extérieur, avait-elle contribué à lui valoir son surnom.

Il ne s'en offensait point d'ailleurs, pas plus que des farces de ses camarades qui, tout en appréciant sa bonté, abusaient un peu de sa patience ; tout le premier, il riait de leurs bons tours et se contentait d'admirer qu'on eût tant d'esprit, car il était pour sa part plus intelligent que malicieux et parfaitement incapable de telles imaginations, bien qu'il fût d'ordinaire le premier de l'école.

Une chose pourtant avait le don d'entamer sa bonne humeur : Thomas avait une petite voisine, oh ! une voisine qui, elle, n'avait pas du tout l'air terrible, toute blonde, toute menue, toute rose et blanche, avec une bouche aux coins retroussés qui semblait un peu se moquer du monde et de Thomas en particulier. Cela ne plaisait pas à Thomas ; il avait été élevé dans le respect des qualités de sa petite voisine, et il n'est jamais agréable de se sentir dédaigné de ceux qu'on admire.

Les plaisanteries, les sourires ironiques de ses camarades ou des autres fillettes lui importaient peu, c'étaient des enfantillages dont il ne se préoccupait guère ; mais Jeanne, malgré ses treize ans, n'était plus une enfant, et Thomas tenait à son opinion. Elle avait, depuis que sa mère était morte, donné des preuves de la maturité de sa raison, en tenant le ménage, en élevant ses petits frères, avec quelle sagesse et quelle vaillance !

Qui aurait pu croire qu'une fille aussi intelligente méprisât la douceur modeste et prit des batailleurs pour des héros ! Mais les esprits les plus excellents ont leurs faiblesses, et Jeanne ne prisait rien moins que le caractère conciliant et l'humeur paisible de son voisin.

Aussi, Thomas fut-il assez étonné de s'entendre appeler par la jeune fille un matin qu'il était occupé à sarcler un carré de choux dans le jardin de ses parents.

— Qu'y a-t-il pour vous servir ? demanda-t-il en s'approchant de la haie d'aubépine toute fleurie qui séparait les deux jardins.

— Voudriez-vous venir au muguet avec nous ?

Il se fait à Beaumont-le-Vieux, pendant la saison des mugnets, un grand commerce de ces jolies fleurettes parfumées, et, pendant les matins de mai, toute la jeunesse du pays se rend par bandes dans la forêt qui entoure le village, pour y faire de joyeuses cueillettes.

— Je ne vais pas au muguet cette année, dit-il ; les travaux du jardin sont en retard à cause des pluies, et mes bras sont utiles ici.

— C'est que... j'aurais voulu emmener Alice Noirel ; vous savez qu'elle est retenue dans sa chambre, depuis bientôt six semaines par une mauvaise entorse, et ça lui ferait tant plaisir de venir une fois avec nous... Maintenant elle commence à poser le pied par terre, mais elle ne pourrait pas aller jusqu'au bois ; alors j'ai pensé... peut-être consentiriez-vous à la porter, vous qui êtes si fort et si complaisant.

— S'il s'agit de vous être agréable, c'est différent ; je vais prévenir maman, le jardin attendra bien un jour, dit-il en jotant son sarcloir.

On part habituellement vers quatre heures quand on "va au muguet" ; il s'agit de faire le plus de bouquets possible avant l'heure de l'école. Il était cinq heures déjà quand les trois enfants, la petite Noirel soutenue et souvent portée dans les bras robustes de Thomas, partirent pour le bois, aussi ne rencontrèrent-ils en route que trois retardataires qui se joignirent à eux.

C'était trois gamins bavards, de ceux qui s'égayaient le plus habituellement aux dépens du tempérament calme de Thomas ; d'un caractère d'ailleurs tout à fait opposé au sien, vantards, susceptibles, bravaches, prêts à pourfendre des montagnes. Ils commencèrent leurs taquineries ordinaires, félicitèrent Alice d'avoir trouvé une si parfaite monture.

— Une de ces montures, ajouta l'aîné d'un air fin, qui peuvent traverser le désert sans boire.

À l'étonnement général, Thomas se fâcha de cette aimable plaisanterie.

— Merci de l'allusion, dit-il rouge de colère ; mais restes-en là, si tu ne tiens pas absolument à te faire tirer les oreilles.

Jeanne, surprise de cette révolte inattendue, s'empressa de détourner l'entretien : on arrivait d'ailleurs à l'un des endroits du bois où le muguet

était le plus abondant. Alice s'assit sur la mousse. Les enfants, sans trop s'éloigner les uns des autres, s'étaient dispersés au hasard de la ouillette, quand un léger cri de la jeune fille les rassembla autour d'elle.

— Des sangliers ! regardez... regardez ! Et elle montrait une bande de marçassins qui s'ébattait à cinq cents mètres dans une clairière.

— C'est cela qui vous a fait peur ! s'écria l'un des trois tranche-montagnes, de pauvres petites bêtes qui bien sûr tettent encore leur mère ! Courons dessus, vous verrez bien qu'ils auront plus pour que nous.

— Nous ferions mieux de nous éloigner sans faire de bruit, remarqua Thomas ; la laie ne doit pas être loin, et elle pourrait fort bien nous attaquer si elle croit que nous poursuivons ses petits.

— Rassure-toi, ô pacifique Thomas, le sanglier n'est pas un animal aussi féroce que tu sembles le croire ; j'ai assisté à plusieurs battues et...

— Il ne s'agit pas de battues, répliqua Thomas impatienté ; nous sommes quatre enfants sans armes, et non des chasseurs.

— Des armes ! il est facile de s'en procurer ici : on coupe une grosse branche et on la taille en épieu, ça vaut un fusil !

Et l'étourdi joignait le geste à la parole. Thomas haussa les épaules sans répondre à cette ineptie. Alice pleurait presque :

— J'ai peur de rester seule ici, moi ; je ne peux ni courir avec vous, ni me sauver.

— Je ne vous quitterai pas, dit Thomas.

Jeanne regardait avec admiration les trois gamins qui aiguisaient leurs piques d'un air terrible.

— Oh ! ne vous privez pas d'aller avec eux, dit-elle à Thomas avec un malicieux sourire, je resterai auprès d'Alice.



Une bande de marçassins s'ébattait dans une clairière. (P. 9, col. 2).

— Merci de votre bonne intention, je ne désire pas du tout me faire découdre, répondit-il très froidement.

Les trois jeunes gens couraient déjà vers la clairière, encouragés par la naïve admiration de Jeanne pour leur bravoure. Alice tremblante se cachait derrière Thomas, qui taillait à son tour une pique d'un air agacé.

— Vous préparez une arme ? demanda Jeanne ironiquement, la conduite de son voisin lui paraissant justifier les plus impertinentes taquineries.

Il la regarda sévèrement, mais il n'eut pas le temps de lui répondre ; les trois héros qui avaient disparu un instant dans le bois débouchaient du taillis, fuyant à toutes jambes devant un énorme sanglier qui les poursuivait de près.

— Jeanne, sauvez-vous, courez prévenir le garde, cria Thomas, et ramenez-le aussitôt que possible, vite ! vite !

Il se préparait à recevoir du bout de son épieu la laie furieuse, tandis que les trois braves détalèrent de toute leur vitesse en criant comme des possédés ; étourdiement, ils se dirigeaient vers le petit groupe, amenant ainsi le danger vers la pauvre Alice qui ne pouvait fuir ; ils passèrent auprès de Thomas comme des flèches, l'animal exaspéré s'arrêta devant ce nouvel ennemi, tandis que ses agresseurs gagnaient du terrain.

La lutte n'était pas facile : la laie était énorme, mieux armée qu'on le sont en général les femelles de cette race. Si Thomas était renversé, c'était pour lui et pour Alice sinon la mort, du moins certainement de terribles blessures. La bête fonçait sur lui à chaque instant, reçue toujours, de quelque côté qu'elle attaquât, par la pointe de la pique ; mais elle ne se décourageait pas et ses assauts devenaient de plus en plus pressés et violents, tandis que Thomas, après une demi-heure de résistance, était épuisé de fatigue ; tout à coup son pied butta contre une

Pierre et il tomba de tout son long en arrière : la brute, entraînée par son élan, passa d'un bond par-dessus lui, mais elle se retourna vivement et revenait menaçante sur son ennemi désarmé, quand une détonation retentit : le garde averti par Jeanne arrivait. Le sanglier, atteint au défaut de l'épaule, roula sur lui-même tandis que Thomas contusionné, sali par le piétinement de la pesante bête, se relevait avec peine pressé de s'assurer qu'Alice était sauvé.

Le garde paraissait stupéfait que ce jeune homme armé d'un simple pieu eût pu opposer une aussi longue résistance aux attaques furieuses de la laie.

Dès lors les gamins n'osèrent plus plaisanter sur le caractère endurant de Thomas ; Jeanne, comprenant que le vrai courage s'allie plus souvent à la prudence qu'à la forfanterie, rendit à son voisin l'estime qu'il avait pour elle ; même quelques années plus tard elle fut très fière d'accorder sa main à un aussi bon cœur.

HENRI FAYEL.

Quelle que soit la cause des cheveux gris prématurés, ils peuvent être ramenés à la même couleur qu'ils étaient pendant la jeunesse par le Rénovateur Végétal Sicilien des Cheveux, de Hall.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

CINQUIÈME PARTIE

I

(Suite)

—Et il a cru cela ?

—Oui.

—En es-tu certain.

—Avec un peu d'adresse on fait passer facilement un mensonge pour une vérité.

—De sorte que l'individu est allé chercher le coffre dans la Marne.

—Nous pouvons le supposer.

—Et comme il a vainement fouillé le lit de la rivière et que, depuis, treize ans se sont écoulés, la marquise ne doit plus penser à ses papiers, qu'elle croit perdus.

Un éclair sillonna son regard et il eut un sourire singulier.

—Allons, reprit-il d'une voix creuse, tout est resté dans l'ombre, tout va bien.

Il s'arrêta brusquement, saisit les deux mains de son compagnon et, les serrant fièvreusement dans les siennes.

—Il y a treize ans, reprit-il sourdement, nous avons été vaincus, terrassés, désarmés... la fatalité était contre nous. Mais j'ai gardé ma force, c'est-à-dire ma haine, et je me trouve debout, prêt pour la vengeance.

—Et moi je suis là pour te suivre, te servir, t'obéir.

—C'est bien, nous aurons notre revanche. Rien ne nous empêchera d'aller droit au but. Il nous faut la richesse, des millions, le luxe éblouissant. Après avoir si longtemps souffert, nous voulons des années de jouissances. Sans être moins audacieux, nous serons plus adroits, plus prudents. Cachés dans l'ombre, nous frapperons, et chacun de nos coups sera terrible.

Après ces paroles menaçantes, les deux hommes se regardèrent. De leurs yeux jaillissaient de fauves éclairs.

Le plus âgé de ces deux hommes se nommait Sosthène de Perny ; l'autre s'appelait Armand Des Grolles.

II

Les deux hommes que nous venons de faire connaître, ayant traversé le Polygone, se trouvaient à l'entrée d'une large et belle avenue, ombragée d'arbres séculaires.

—Nous approchons... dit Des Grolles à voix basse.

—Alors c'est dans cette partie du bois ?

—Oui. Assurons-nous que nous sommes bien seuls, que nul ne peut nous voir.

—Je crois qu'à cette heure matinale nous n'avons pas à craindre d'être surpris ; mais tu as raison, il est toujours utile de s'entourer de précautions.

Du regard ils fouillèrent les massifs à droite et à gauche. Ils ne virent rien de suspect... Ils restèrent un instant immobiles, allongeant le cou, tendant l'oreille. Ils n'entendirent que le chant des fauvettes, le bourdonnement des insectes et le bruissement des feuilles.

Tout en marchant, Des Grolles compta à gauche dix-neuf arbres. Il s'arrêta près du vingtième. Alors, prenant cet arbre comme le sommet d'un angle droit, il s'enfonça sous bois, suivi de Sosthène.

Après avoir fait environ cinquante pas, sans dévier de la ligne perpendiculaire, Des Grolles s'arrêta de nouveau puis, ayant examiné le terrain, il fit encore deux ou trois pas en avant et se tourna vers Sosthène, en disant :

—C'est ici.

De Perny le regarda avec étonnement.

—Je suis persuadé que tu ne te trompes pas, mais comment peux-tu reconnaître l'endroit ?

—Autrefois, au collège, j'ai appris à faire des tracés géométriques, répondit Des Grolles en souriant. Tu vois ce chêne, je le reconnais à cette branche qui a été brisée, il y a quinze ou vingt ans, par un vent de tempête ; maintenant, voilà un autre chêne également centenaire. De l'un à l'autre de ces arbres, je tire une ligne droite dont je prends exactement le milieu, et je suis à la place où j'ai enterré le coffret.

Tout en parlant, Des Grolles avait tiré de dessous sa blouse un instrument qui y était caché. C'était une palette en fer, large et longue comme la main, une sorte de bêche, ayant un manche de bois de vingt-cinq à trente centimètres de longueur.

Les deux hommes se trouvaient au centre d'une clairière, entourés d'un épais rideau de verdure. Toujours prudent, Des Grolles plongea son regard dans toutes les directions, afin de s'assurer encore qu'il n'y avait que lui et son compagnon dans cette partie du bois.

—Rien à craindre ! murmura-t-il.

Il s'accroupit dans les hautes herbes et se mit à l'œuvre. Il eut bientôt creusé un trou d'une certaine profondeur.

Debout, immobile, les yeux ardents fixés sur le trou, Sosthène suivait avec anxiété le travail de Des Grolles.

—Eh bien, tu ne trouves rien ? dit-il, ne pouvant modérer son impatience.

Sans répondre, Des Grolles continua à creuser la terre.

Soudain, un bruit sourd sortit du fond du trou. L'instrument, venant de rencontrer un corps dur, faisait résistance.

Des Grolles se redressa et regarda Sosthène d'un air triomphant.

Celui-ci avait entendu le choc de la bêche. Il se mit à genoux au bord du trou, les yeux étincelants. Des Grolles enleva encore une couche de terre, et l'objet qu'ils cherchaient, le coffret de cuivre, apparut à leurs yeux.

Avec ses mains, Sosthène acheva de le déterrer. Il le sortit du trou et le cacha sous sa blouse, en se relevant.

—Maintenant, dit-il, filons vite.

Et ils s'éloignèrent rapidement.

Vingt minutes plus tard ils étaient hors du bois. Ils passèrent la barrière sans éveiller l'attention des employés de l'octroi et ne tardèrent pas à arriver sur la place du Trône. Ils prirent une voiture et donnèrent l'ordre au cocher de les conduire rue de Clignancourt, devant le Château-Rouge. Là, ils mirent pied à terre, payèrent le cocher et grimperent sur les hauteurs de Montmartre. Ils se trouvèrent bientôt dans une ruelle étroite, sombre et entièrement déserte, ouverte au milieu de jardins clos de palissades et de haies vives. Sosthène tira une clef de sa poche, ouvrit une petite porte et ils pénétrèrent dans un terrain couvert de broussailles parmi lesquelles végétaient quelques arbres fruitiers.

Au milieu de ce terrain, qui ne ressemblait plus à un jardin, s'élevait une chétive maisonnette aux murs noircis, crevassés, une mauvaise bicoque prête à tomber en ruine. L'intérieur répondait au dehors ; c'était le même délabrement, la même vétusté. Il y avait au rez-chaussée une cuisine, une salle à manger et au-dessus deux chambres. Celles-ci étaient assez bien meublées ; dans chacune il y avait un lit, une commode-toilette, deux chaises, un fauteuil, un guéridon et, sur la cheminée, une glace et une pendule. Le reste du mobilier, acheté chez quelque bric-à-brac, ne valait pas cinquante francs.

C'est dans cette espèce de mesure que Sosthène de Perny et Armand Des Grolles demeuraient depuis quelque temps.

Après avoir mis plus de quinze jours à chercher dans Montmartre, la Chapelle et les Batignolles un logement à leur convenance, il avaient enfin découvert cette maison solitaire. Son aspect misérable et même sinistre ne les avait pas repoussés, au contraire, elle faisait parfaitement leur affaire et ils l'avaient choisie de préférence à tout autre.

Là, à l'extrémité de Paris, dans cet endroit perdu, ignoré, dans ce désert, ils étaient bien cachés. Ils n'avaient pas à redouter les regards curieux et indiscrets des voisins. Tranquillement et à loisir ils pouvaient méditer leurs projets ténébreux. Ils pouvaient aller et venir, changer de costume à volonté, sortir et rentrer à toute heure du jour et de la nuit sans crainte d'être remarqués, et

recevoir qui bon leur semblait sans avoir peur d'attirer l'attention sur eux.

Ils étaient entrés dans la maison. Après avoir refermé la porte et poussé le verrou, Des Grolles s'empressa de rejoindre de Perny dans sa chambre. Celui-ci avait posé le coffret sur le guéridon.

—Maintenant, dit Des Grolles, il faut l'ouvrir.

—Je pourrais m'en dispenser, répondit de Perny, car je sais ce qu'il contient. Mais comme il faut qu'il soit ouvert, que ce soit aujourd'hui ou plus tard.....

—Alors, ouvrons-le tout de suite, dit vivement Des Grolles, qui avait hâte de connaître entièrement le secret du coffret.

—Soit, fit de Perny. Mais c'est tout un travail, il faut que le couvercle soit dessoudé. Tu as ta bêche ?

—La voilà.

—Elle va encore nous servir. Avant tout il nous faut du feu.

—Je comprends, dit Des Grolles.

Il sortit précipitamment de la chambre et revint au bout d'un instant apportant du bois et du charbon. Il alluma un grand feu dans la cheminée et le foyer fut bientôt rempli d'une braise ardente. Dans ce brasier ils firent rougir le fer de la bêche, dont ils se servirent pour faire fondre la soudure. L'opération réussit parfaitement. Toutefois ils employèrent une bonne heure à cette besogne. Enfin, ils parvinrent à enlever le couvercle en faisant céder ses dernières attaches.

Des Grolles laissa échapper une exclamation et se pencha avidement sur le coffret, en écarquillant les yeux.

—Tu vois que je ne t'ai pas trompé, dit de Perny, ce sont des papiers.

Il tira du coffret un manuscrit à couverture bleue d'une cinquantaine de pages.

—Et cela, qu'est-ce donc que cela ? s'écria Des Grolles, laissant éclater sa surprise.

—Cela, répondit froidement de Perny, c'est le maillot d'un nouveau-né.

Des Grolles fit un mouvement brusque.

—Voici d'abord le petit bonnet, continua de Perny, en enlevant l'un après l'autre les objets qui se trouvaient dans le coffret ; bien qu'il soit un peu froissé et fané, il n'en est pas moins fort coquet ; regarde, si je ne me trompe pas, il est brodé à la main et garni de vraie dentelle. Ceci est la petite chemise. Maintenant voilà une bandelette de toile et une autre pièce de toile, qui ont servi à envelopper le poupon. Ceci est une petite couverture de laine tricotée à la main.

Il ne restait plus rien dans le coffret.

Des Grolles regardait les divers objets étalés sur la table.

—Eh bien, comprends-tu ? lui dit de Perny.

—Oui, oui, je comprends, répondit Des Grolles. Ainsi, ce sont les langes de l'enfant.

—Ceux qu'il portait le jour où on l'a enlevé à sa mère.

—Pour lui donner le titre de comte et une immense fortune. A la bonne heure, en voilà un qui a eu de la chance !

De Perny grimaça un sourire.

—Tiens, tiens, reprit Des Grolles, la petite chemise est marquée d'un G et d'un L, les initiales de ses nom et prénom probablement.

—Ou du prénom et du nom de sa mère.

—C'est juste. Du reste, tu sais cela mieux que moi.

—Sur ce point je ne sais rien.

—Pourtant, tu as connu la mère.

—Je ne l'ai jamais vue et on m'a caché son nom. Je sais seulement que c'était une femme de dix-huit ans qui avait été abandonnée au moment de devenir mère. Chaque année, dans Paris, il y a des centaines de ces malheureuses. D'ailleurs je n'ai joué qu'un rôle très effacé dans l'enlèvement de l'enfant.

—Alors tu ne sais pas ce que la mère est devenue ?

—Elle est morte, m'a-t-on dit, peu de temps après la naissance de son enfant.

—Ma foi, elle n'avait rien de mieux à faire.

—Ces paroles furent suivies d'un moment de silence.

Sosthène replaçait les langes dans le coffret.

—Il y a encore une chose que je ne comprends pas très-bien, dit Des Grolles.

—Laquelle ?

—Je me demande pourquoi la marquise de Coulange conservait si précieusement ce maillot au lieu de l'avoir fait disparaître dès le premier jour.

Un éclair traversa le regard de Sosthène.

—En quelques mots je vais te le faire comprendre, répondit-il : c'est sans le consentement de la marquise, c'est malgré elle que celui qui est aujourd'hui le comte de Coulange a été introduit frauduleusement dans la maison du marquis de Coulange.

Des Grolles se frappa le front.

—Ah ! maintenant, je devine tout, fit-il.

—Ou à peu près, rectifia de Perny. Du reste, continua-t-il, après avoir été mon complice il y a treize ans, nous sommes liés aujour-

d'hui par un pacte que la mort seule peut rompre ; or dans l'intérêt même de nos projets et du but que nous voulons atteindre je ne dois rien te cacher, il faut que tu saches tout. Quand tu auras lu ce manuscrit, écrit entièrement de la main de la marquise de Coulange, je n'aurai plus rien à t'apprendre. Alors tu sauras comment ma sœur m'a traité et avec quelle intention elle a écrit ces pages, qui étaient comme une épée de Damoclès suspendue sur ma tête. Alors tu comprendras quel intérêt j'avais à m'emparer du coffret. Il y a treize ans j'aurais détruit le manuscrit et fait disparaître ces langes. Aujourd'hui je conserve tout cela. Qu'on ferons-nous ? Je n'en sais rien. Nous verrons plus tard. Notre associé et ami, José Basco, m'a soumis un plan que j'ai approuvé et que tu connaîtras bientôt. José n'est pas comme nous forcé de se cacher ; depuis deux mois il s'est mis à l'œuvre, il travaille. Attendons les événements.

—Dois-je lire le manuscrit maintenant ?

—José viendra ici aujourd'hui à deux heures, nous le lirons ensemble, répondit Sosthène.

—En ce cas, j'éteins le feu de ma curiosité ; mais, en attendant, puis-je regarder ?

—Tu le peux.

Des Grolles prit le manuscrit et tourna la couverture bleue. Sur la première page, en tête, il lut ces mots : " A mon mari. "—Plus bas, en grosses lettres : "Ceci est ma confession. "—Puis, au-dessus, en lettres plus petites : " Révélation du secret qui empoisonne ma vie. "

III

Le même jour, entre trois et quatre heures de l'après-midi, les trois associés, Armand Des Grolles, José Basco et Sosthène de Perny étaient réunis dans la chambre de ce dernier.

José Basco pouvait avoir comme de Perny de cinquante à cinquante-deux ans. C'était un homme de haute taille, sec, au teint bronzé, au regard d'aigle, froid, compassé, à l'attitude sévère, parlant peu et ne riant jamais. Son visage et ses manières avaient une certaine distinction, ce que lui permettait de se faire appeler comte de Ragas dans le monde interlope qu'il fréquentait. Il était né en Portugal, mais il n'avait plus de nationalité, ou plutôt, devenu cosmopolite par son existence nomade et aventureuse, le monde entier était sa patrie. En un mot, José Basco était ce qu'on appelle un chevalier d'industrie.

Armand Des Grolles tenait encore dans ses mains le manuscrit de la marquise de Coulange dont il avait fait la lecture à haute voix.

Ce qu'il venait de lire était pour José Basco et lui une étrange révélation.

Toutefois le manuscrit ne leur apprenait point les faits très importants qui s'étaient accomplis après le départ de Sosthène pour l'Amérique.

—Nous pouvons supposer que, renseigné par José Basco, le frère de la marquise savait un peu ce qui se passait dans la maison du marquis de Coulange ; mais personne n'avait pu dire au Portugais que l'institutrice de Maximilienne, qu'on appelait madame Louise, n'était autre que la mère de l'enfant volé par Sosthène plus de vingt ans auparavant.

Les trois associés ignoraient également qu'en récompense des services qu'il avait rendus à la maison de Coulange, l'inspecteur de police Morlot était devenu le régisseur, l'intendant, d'un des plus riches domaines du marquis.

A la lecture du manuscrit avait succédé un assez long silence.

José Basco avait écouté avec la plus grande attention, sans qu'aucun mouvement de son visage pût trahir ses impressions. Ce fut lui qui, le premier, prit la parole.

—Ce que Des Grolles vient de nous lire, dit-il, en s'adressant à Sosthène, est la relation très exacte des faits que vous m'avez racontés à New-York. L'importance de ce document n'est pas discutable, il a une valeur énorme et nous en aurons certainement besoin un jour. Il faut donc le conserver précieusement ainsi que les autres objets qui sont dans le coffret.

—C'est bien mon intention, répondit Sosthène.

—Maintenant, reprit José, d'un ton légèrement ironique, je puis, si vous le désirez, vous donner des nouvelles de votre sœur et de votre beau-frère.

Le visage de Sosthène devint subitement très-sombre.

—Ils se portent à merveille, continua José. Toute la famille est actuellement au château de Coulange. La chasse ouvre dans quelques jours, le 1er septembre, et le marquis a déjà fait ses invitations. Le marquis et le jeune comte Eugène sont, paraît-il, deux intrépides chasseurs. On dit aussi que le gibier abonde dans les superbes chasses de M. le marquis. Mais vous devez savoir cela mieux que personne.

Je puis vous dire encore que le marquis et sa femme ne pensent pas plus à vous que si vous n'aviez jamais existé. Mademoiselle Maximilienne ignore absolument qu'elle a le bonheur d'avoir un oncle qui se nomme Sosthène.

Mademoiselle Maximilienne aura bientôt dix-huit ans ; c'est une adorable jeune fille, le portrait vivant de sa mère lorsque le marquis l'a épousée.

Un sourire intraduisible erra sur les lèvres de Sosthène.

José se tourna vers Des Grolles.

—Est-ce que vous aimez la chasse ? lui demanda-t-il.

—Autrefois c'était une de mes passions.

—Cela veut dire que vous étiez un chasseur terrible.

—Ne plaisantez pas, José, j'en valais un autre.

—Mais je ne plaisante pas : je suis enchanté de savoir que vous êtes un excellent tireur.

—Il y a des années que je n'ai pas tenu un fusil, je ne sais pas si j'aurai aujourd'hui le coup d'œil aussi rapide et aussi juste qu'autrefois. Quand j'étais chasseur, José, à cinquante ou soixante mètres je ne manquais jamais une pièce de gibier.

—C'est très-bien, ami Des Grolles ; je vous le répète, je suis enchanté.

—Pourquoi cela ?

—Parce que étant, moi, un très-mauvais chasseur, nous serons sûr de rapporter du gibier quand nous irons chasser ensemble, répondit José avec son flegme ordinaire.

Des Grolles le regarda avec surprise.

—Ah ! ça, fit-il, est-ce que vous avez l'intention de vous faire inviter à quelque partie de chasse ?

—Peut-être. Mais nous reparlerons de cela un de ces jours.

—Il médite quelque chose de violent, pensa Sosthène.

Il reprit à haute voix :

—José, peut-on vous demander où nous en sommes ?

—Comme je vous l'ai dit, il y a quelques jours, mon plan est définitivement arrêté ; certains événements seuls pourraient me forcer à le modifier. Le plus difficile pour moi était le personnage à trouver. Aujourd'hui je le tiens. Sans qu'il s'en doute, je le suis pas à pas, je le guette. Le gaillard en vaut la peine ; c'est un sujet rare qui jouera d'une façon merveilleuse le rôle que je lui destine. Ce qu'il a été, ce qu'il est, vous le verrez. Je suis de plus en plus convaincu qu'il m'était impossible de trouver mieux. Il a toutes les qualités ou, si vous le préférez, tous les défauts désirables.

Ce n'est pas pour vous flatter, mon cher de Perny—mais ce jeune homme aurait été votre élève qu'il ne serait pas plus accompli.

Sosthène reçut ce coup de bontoir sans sourciller.

—Comme toujours, continua José, la famille de Coulange rentrera à Paris à la fin d'octobre ou au commencement de novembre. D'ici là, j'aurai trouvé sans doute à occuper vos loisirs. Dans tous les cas, je prends mes dispositions pour que nous puissions nous mettre sérieusement à l'œuvre dès le mois de novembre. Alors mon Roméo sera complètement pris dans mes filets, et quinze jours me suffiront pour le préparer à entrer en scène.

—Ainsi, tout va bien, dit Sosthène.

—Du moment que je suis satisfait vous pouvez l'être.

—Nous ne savons toujours point, Des Grolles et moi, ce que nous aurons à faire.

—Pour une bonne raison, parbleu ; je l'ignore moi-même. Est-ce que cela ne dépend pas des événements ? Ah ! je vous ai apporté de l'argent... Mes recommandations sont toujours les mêmes : dépensez le moins possible.

Il posa sur la table deux rouleaux d'or.

—Vous n'avez pas à craindre que je fasse de folles dépenses, José, répliqua Sosthène avec aigreur, puisque vous m'avez interdit de me montrer sur les boulevards ou au foyer de l'Opéra, puisque je suis obligé de me cacher ici, dans ce quartier excentrique, comme un lépreux ou un pestiféré.

En attendant je sèche d'ennui, et je me demande avec terreur si je ne suis pas condamné pendant un an ou deux ans à cette existence de hibou ou de cloporte.

—Il faut être cela ou ne pas être, dit le Portugais ; qui veut la fin veut les moyens.

Puis, changeant de ton, il ajouta :

—Sosthène de Perny, l'ancien viveur de Paris, le lion français de New-York, reparaitra dans le monde, plus brillant que jamais, le jour du mariage de mademoiselle Maximilienne de Coulange.

IV

Nous savons comment, treize ans auparavant, Sosthène de Perny avait quitté la France.

En arrivant à New-York, avec la petite fortune qu'il avait dans son portefeuille, s'il eût voulu revenir au bien, il avait la facilité de se créer une position indépendante et avouable. Il pouvait se relever, racheter son passé par une vie nouvelle, et peut-être mériter un jour le pardon de la marquise de Coulange.

Malheureusement, Sosthène de Perny était un de ces monstres humains qui naissent avec le génie du mal ; il n'existait plus rien de bon en lui, sa conscience était morte et il était incapable d'avoir

seulement la pensée de se réhabiliter. Il avait toujours été l'esclave de ses passions ; si sa raison avait résisté à des excès de toutes sortes, il avait perdu complètement le sens moral. Le misérable était gangrené jusqu'à la moëlle des os.

Il continua à New-York l'existence honteuse qu'il avait menée à Paris.

En Amérique comme en Europe, il y a le monde interlope composé de femmes galantes, d'aventuriers et de chevaliers d'industrie. Ce monde-là, Sosthène le connaissait. Il y fit son apparition avec éclat.

Sosthène de Perny se trouvait dans son milieu ; il allait pouvoir se livrer à de nouveaux exploits.

Toujours avide de plaisirs, il n'en dédaignait aucun. Cependant il fréquentait de préférence les salons où l'on jouait. Les dollars sur le tapis vert l'attiraient. Il jouait avec une assurance magnifique, grâce au talent qu'il avait acquis de ne perdre jamais ou seulement lorsqu'il le jugeait nécessaire, afin de ne point laisser soupçonner qu'il devait sa chance incroyable à l'adresse et à l'habileté avec lesquelles il faisait glisser les cartes entre ses doigts.

Il dépensait beaucoup ; mais l'or qu'il gagnait ou plutôt qu'il volait au jeu entretenait son luxe, et ce n'est qu'au bout de neuf mois qu'il eut entièrement dévoré ses deux cent mille francs.

Quant il n'eut plus rien à lui, il trouva le moyen de vivre tout à fait aux dépens d'autrui. Naturellement, le jeu était sa principale ressource.

Un soir dans un de ces tripots où des fils de famille et même des hommes d'un âge mûr venaient perdre au jeu des sommes énormes, Sosthène de Perny se trouva tout à coup face à face avec José Basco.

En se reconnaissant, les deux hommes tressaillirent.

Ils s'étaient déjà rencontrés à Paris, une seule fois, dans le salon d'une femme du demi-monde où l'on jouait gros jeu. Là, Sosthène avait reconnu que José était son maître dans l'art de manier les cartes.

Le premier moment de surprise passé, un sourire effleura les lèvres de José et il se décida à saluer Sosthène, qui n'hésita pas à lui rendre son salut.

Alors José passa son bras sous celui de Sosthène, et l'entraînant à l'écart, il lui dit :

—Vous êtes Français, vous vous nommez Sosthène de Perny.

—Et vous, répliqua Sosthène, vous vous faites appeler don José, comte de Rogas.

—Donc, nous nous connaissons.

—Parfaitement.

—Il me semble que nous n'avons aucune raison d'être ennemis.

—Aucune, je le reconnais.

—Eh bien, je vous offre mon amitié.

—Accepté.

—Maintenant, nous pouvons nous entendre.

—Les loups ne se mangent pas entr'eux, répondit cyniquement Sosthène.

A partir de ce moment ils devinrent inséparables ; ils s'unirent pour ramasser sur les tapis verts l'or des joueurs naïfs et inexpérimentés et partagèrent fraternellement leur bonne et leur mauvaise fortune.

L'amitié attire la confiance. José crut devoir raconter son histoire à Sosthène, et celui-ci lui fit connaître la sienne, voulant donner aussi à son nouvel ami une preuve de sa confiance.

Il ne lui cacha rien. Il lui apprit comment et pourquoi il avait été forcé de quitter la France et de se réfugier en Amérique où il se trouvait, en quelque sorte, dans un lieu d'exil.

Sans cesse il pensait à Paris, et bien souvent il avait eu l'intention de retourner en France. Mais toujours la crainte le retenait, car il aimait la liberté et ne tenait pas à avoir des démêlés avec la justice.

José l'avait écouté silencieusement et avec la plus grande attention.

—Vraiment, dit-il, je crois que vous ne pourrez pas résister longtemps encore à vous rapprocher des millions du marquis de Coulange, votre beau-frère.

—Malheureusement, pour retourner en France et vivre à Paris, il faut de l'argent, beaucoup d'argent.

—C'est vrai. A quel chiffre croyez-vous que s'élève la fortune du marquis ?

—Ce chiffre doit grossir chaque année, car le marquis ne dépense certainement pas tous ses revenus ; je ne pense pas exagérer en disant qu'il possède aujourd'hui au moins vingt millions.

—Vingt millions ! exclama José Basco ! Mais c'est éblouissant, mon cher. Vingt millions !

Savez-vous, de Perny, reprit-il, que vous venez de me confier un secret qui vaut au moins dix millions, la moitié de la fortune du marquis pour ceux qui sauraient s'en servir ?

Sosthène redressa brusquement la tête et son regard interrogea la physionomie du Portugais.

—Oh ! ce n'est qu'une idée qui vient de passer dans ma tête, s'empressa d'ajouter José.

—Faites-la-moi connaître.
—Plus tard, quand je l'aurai suffisamment méditée et mûrie. En attendant, contentez-vous de savoir que, en s'y prenant bien, une bonne part de l'immense fortune du marquis de Coulange est à nous.

—Mon cher José, c'est un rêve.
—Oui, quant à présent. Du reste, nous ne pouvons rien faire tant que nous ne serons pas à Paris. Et encore faut-il que nous y arrivions avec une somme assez ronde.

—En ce cas, nous sommes cloués ici à perpétuité.
—Mon cher, pour certains hommes, vouloir c'est pouvoir. Dès aujourd'hui nous allons commencer à faire des économies, et le jour où nous posséderons une centaine de mille francs — il nous faut au moins cela, — nous voguerons vers la France.

—Ce sera long, dit Sosthène.
—Nous verrons. Je conviens que depuis quelque temps la fortune nous est peu favorable ; mais les jours ou plutôt les nuits se suivent et ne se ressemblent pas.

Sosthène et José se mirent donc à l'œuvre pour ramasser la somme qui leur était nécessaire. Mais ils avaient beau redoubler d'activité et d'adresse, leur caisse d'épargne mettait à se remplir une lenteur désespérante.

Un jour, Sosthène buvait un grog, assis seul à une table devant un café. Un homme qui passait dans la rue s'arrêta brusquement. Après avoir regardé un instant le buveur, le passant s'avança vers Sosthène et lui mit la main sur l'épaule.

De Perny se retourna vivement, leva les yeux sur l'individu et aussitôt se dressa sur ses jambes.

—Comment, c'est toi ? fit-il, ne cherchant pas à cacher sa surprise.
—A la bonne heure, tu me reconnais, dit l'autre ; je vois avec plaisir que tu te souviens de tes anciens amis ; mais tu n'en es pas moins étonné de me voir.

—Certes, je ne m'attendais pas à te retrouver ici, à New-York.
—Ma foi, je pourrais t'en dire autant.
—Il faut que nous causions, reprit Sosthène, tu dois avoir des choses fort intéressantes à m'apprendre.

—Il appela le garçon, paya son grog, puis ils s'éloignèrent rapidement. Ils ne tardèrent pas à arriver dans un endroit à peu près désert.

—Ici, nous ne serons pas dérangés, dit Sosthène, et nous pouvons causer sans avoir peur qu'on nous entende. Voyons, y a-t-il longtemps que tu es en Amérique ?

—Depuis six ans bientôt.
—Que fais-tu à New-York ?
—Je m'y ennue considérablement.
—Cela ne me surprend pas ; mais enfin, comment vis-tu ?
—Comme je peux. La mauvaise chance ne cesse pas de me poursuivre. J'ai été successivement commissionnaire sur le port, laveur de vaisselle, valet de chambre. Actuellement je fais partie d'une troupe de comédiens.

—Ah ! ah ! tu es devenu artiste ?
—Je deviens ce qu'on veut. Il faut vivre ; si difficile et si laide que la vie soit pour moi, j'y tiens. Je suis ce que les gens du théâtre appellent une nullité ; mais je me hâte de dire que la vie de cabotin ne me vas pas du tout. Je te regarde avec admiration ; tu es toujours élégant, toujours brillant. Ah ! tu es heureux, toi ; la fortune peut t'abandonner un instant, il faut quand même qu'elle te revienne. Si, comme autrefois, tu avais encore besoin de ton camarade Des Grolles, si je pouvais t'être utile, avec quelle joie je sauterais à bas des planches après avoir jeté mes oripeaux à la figure de mon directeur ! Eh bien, tu ne me réponds pas ?

—Je réfléchis. Oui, peut-être, nous verrons. En attendant, il y a certaines choses que je dois savoir. Apprends-moi ce que tu es devenu après la visite nocturne que nous avons faite au château de Coulange.

—Cette affaire du château de Coulange, si bien commencée, a failli nous être fatale à tous deux. Je sais dans quelle situation tu t'es trouvé ; heureusement, on avait intérêt à ne pas te livrer à la justice...

—Passons, dit Sosthène d'un ton bref, en fronçant les sourcils, c'est de toi qu'il s'agit et non de moi.

—Soit, passons, reprit Des Grolles. Ce jour-là, par extraordinaire, je fus plus heureux que toi, puisque j'ai pu retourner à Paris tranquillement. Mais ma chance ne fut pas de longue durée, quelques jours après, j'étais pincé avec d'autres, et je pus inscrire à mon avoir cinq ans de prison.

—Et le coffret ?
—Enfoui.
—Où cela ?
—Au fond d'un trou que j'ai creusé dans le bois de Vincennes. Sosthène regarda fixement Des Grolles.
—Est-ce bien vrai, cela ? fit-il.
—Je n'ai aucun intérêt à mentir.
—Si un jour j'ai besoin de ce coffret, ou plutôt de ce qu'il contient, sauras-tu le retrouver ?

—Oui, seulement...

—Seulement ?

—Je ne promets rien, tant que je serai à New-York.

—Je comprends, cela suffit. Qu'as-tu fait après être sorti de prison ?

—Ce que j'ai pu et point ce que j'aurais voulu. L'entrée du département de la Seine n'étant interdite, je me gardai bien d'approcher trop près de Paris. L'aute de mieux, je me résignai à mener une existence vagabonde. Je travaillais quelquefois, quand je trouvais à occuper mes bras ; c'est-à-dire qu'il m'arriva souvent de tendre la main. Ne t'étonne pas, j'aurais pu faire pire. Un jour, sans trop savoir comment j'y étais venu, je me trouvai au Havre. Là, je me fis garçon marchand de vins. La boutique était sur le port. Je voyais arriver et partir les paquebots. Cela me faisait penser à l'Amérique, où déjà j'avais trouvé un refuge, et, ma foi, l'idée me vint de revoir le Nouveau-Monde.

Bref, un matin je comptais l'argent qui était dans ma bourse. O merveille ! j'étais assez riche pour payer mon passage. Je n'hésitai pas une seconde ; et deux heures plus tard, j'étais en pleine mer, debout sur le pont du navire, tournant le dos à la France.

Maintenant, Sosthène, je n'ai plus à te dire que ceci : Sois ma providence, ne m'abandonne pas !

—Il peut se faire que j'aie besoin de toi bientôt.

—Tu dois te souvenir de mes paroles d'autrefois ; mes sentiments sont les mêmes ; corps et âme, je suis à toi.

—C'est bien, je crois que nous pourrions nous entendre. Je ne t'en dis pas davantage aujourd'hui. Tiens, continua-t-il, en lui remettant une carte, voici mon adresse ; viens me voir demain à deux heures, je te présenterai à un de mes amis.

Sur ces mots, ils se séparèrent.

V

Le lendemain, à deux heures précises, Armand Des Grolles entra dans la chambre de Sosthène de Perny.

—Ah ! te voilà ? Bonjour ! dit celui-ci.

—Et ton ami, à qui tu dois me présenter ?

—Il va venir.

Au même instant un bruit de pas se fit entendre, la porte s'ouvrit et José Basco purut.

Il tendit la main à Sosthène, pendant que son regard clair et perçant s'arrêtait sur Des Grolles. Un mouvement de ses prunelles indiqua qu'il était satisfait de son rapide examen. Il avait déjà jugé l'homme.

—Mon cher José, lui dit Sosthène, je vous présente mon compatriote Armand Des Grolles, dont je vous ai parlé hier soir.

Des Grolles s'inclina.

—Oui, dit le Portugais en prenant son air le plus grave, hier soir mon ami de Perny m'a parlé de vous longuement, et votre modestie dut-elle en souffrir, je ne vous cachai pas qu'il m'a fait votre éloge.

Des Grolles ouvrit de grands yeux et regarda Sosthène qui, lui aussi, avait un air très grave. Ne sachant pas encore en présence de quel personnage il se trouvait, Des Grolles resta tout interdit.

—De Perny m'a raconté vos petites misères, continua José Basco, ce sont les vicissitudes de la vie auxquelles nous sommes tous exposés. Aujourd'hui, pour faire son chemin dans le monde, il faut passer par des rudes épreuves ; ce sont les épreuves qui font les hommes forts. Vous avez de l'expérience ; c'est bien, vous ne devez pas vous plaindre.

Vous ne manquez pas d'énergie, poursuivit José, et vous êtes intelligent et actif. Vous avez de l'ambition et le désir d'arriver ; c'est parfait. Enfin, je sais que, le moment venu, vous pouvez être un homme d'action. Vous vous êtes mis à la disposition de mon ami de Perny. Sosthène n'a pas oublié de me dire qu'on pouvait compter sur vous, que vous étiez un homme sûr. Perny et moi nous avons formé une association pour mettre à exécution un vaste projet, dont nous ne parlons pas encore ; or, j'ai calculé qu'un troisième associé pouvait être nécessaire. Eh bien, cher monsieur Des Grolles, vous êtes l'homme qu'il nous faut ; si vous le voulez, vous serez notre associé.

—Mais je ne demande pas mieux, dit vivement Des Grolles ; je l'ai dit à Sosthène autrefois et hier encore, je suis à lui corps et âme.

—De Perny vous connaît et répond de vous ; c'est pour cela que je vous dis : soyez avec nous. Notre intention est de quitter prochainement l'Amérique ; il faut absolument que nous retournions en France, à Paris. Je suppose que rien ne vous retient à New-York, que vous êtes prêt à partir.

—Ce soir, s'il le faut, répondit Des Grolles.

—Très bien. Mais à Paris comme à New-York, sans argent on fait triste figure.

—C'est vrai, fit piteusement Des Grolles.

—Si je ne me trompe pas, il y a vingt-deux mille francs dans la caisse de notre société.

—Oui, vingt-deux mille francs confirma Sosthène.

—Eh bien, c'est à peu près comme si nous n'avions rien, car cette somme n'est pas le dixième de ce qui nous est nécessaire pour mener à bien notre entreprise. Il faut donc, — et pour cela tous les moyens sont bons, — que nous complétions notre capital.

—Voyons, est-ce qu'il y a quelque chose à faire ce soir ? demanda Sosthène.

—Ce soir, non, mais dimanche prochain, c'est-à-dire dans cinq jours, puisque c'est aujourd'hui mardi.

—De quoi s'agit-il ?

—Je vous le dirai tout à l'heure. Comme il ne faut jamais être pris au dépourvu, nous devons agir comme si le succès était assuré et faire d'avance nos préparatifs de départ. Le paquebot français, *le Ferragus*, doit partir lundi prochain, à six heures du matin ; dès aujourd'hui, chacun de nous ira retenir sa place et se faire inscrire sur le livre des passagers. Lundi, nous nous rendrons à bord, séparément, comme si nous ne nous connaissions pas. Il est toujours bon d'être prudent.

—Et si l'affaire en question n'a pas réussi ? objecta Sosthène.

—Dans ce cas, répondit José, nous resterons encore à New-York ; *le Ferragus* partira sans nous.

Il y eut un moment de silence.

—Maintenant, écoutez.

Voici de quoi il s'agit, reprit José en baissant la voix : il y a à New-York un vieux juif qui a plus de trois millions de fortune. Depuis quelques mois il s'est retiré des affaires ; mais il lui reste pour environ trois cents mille francs de pierreries qu'il ne tient pas à conserver et dont il cherche à se débarrasser.

—Comment savez-vous cela ? demanda Sosthène.

—Par une conversation entre le vieux juif et un de ses co-religionnaires, dont j'ai été l'auditeur invisible. Les deux fils d'Israël étaient dans un jardin et se croyaient seuls, de plus, ils causaient en arabe ; mais je comprends et parle la langue arabe avec autant de facilité que toutes les langues de l'Europe.

Je n'ai pas besoin de vous dire que la conversation m'avait vivement intéressé. Je voulus savoir où demeurait le vieux juif et obtenir sur lui certains renseignements qui pouvaient ne pas être inutiles. Dès le lendemain je me mis en campagne et je sus bientôt tout ce que je tenais à savoir.

Le juif habite à l'extrémité de la ville, une petite maison de modeste apparence qui lui appartient. Cette maison est bâtie au milieu d'un jardin carré, clos de murs assez élevés ; elle se cache dans les arbres et est suffisamment isolée. On entre dans le jardin par une porte unique, qui s'ouvre sur une petite rue peu fréquentée dans la journée, complètement déserte la nuit. Le vieux juif n'a qu'un domestique, un juif aussi, presque aussi âgé que lui. Ce domestique est un serviteur modèle, très attaché et très dévoué à son maître.

Le vieux Virth, — c'est le nom du juif millionnaire, — vit très retiré ; il est peu connu à New-York et il n'y voit personne. Rarement, il reçoit quelques juifs, d'anciens amis, à sa table. Régulièrement, tous les samedis, il quitte sa maison et se rend à pied chez un de ses amis qui habite une villa à six ou huit milles de New-York. Il y passe toute la journée du dimanche et ne revient à la ville que le lundi vers midi. Tels sont les renseignements que j'ai recueillis successivement.

Maintenant puisque le vieux juif ne tient pas à conserver son lot de pierres fines, ne vous semble-t-il pas que ce serait lui rendre service et nous rendre service à nous-mêmes que de l'en débarrasser ?

—Certes, oui, dit Sosthène, dont les yeux flamboyaient ; il reste à savoir si la chose est possible.

—Il faut qu'elle le soit, répliqua José.

—Cela dépend des difficultés à vaincre, opina Des Grolles.

—Je vois que vous m'avez compris tous les deux, reprit José. A deux le succès pouvait être douteux, à trois je crois qu'il est certain.

—Alors, vous avez un plan tout tracé ? dit Sosthène.

—Oui, si aucune crainte ne vous arrête. Dans la nuit de samedi à dimanche, nous pénétrons dans la maison du vieux Virth. Je sais que les pierreries sont enfermées dans une cassette, laquelle est enfermée elle-même dans un meuble qui se trouve dans la chambre à coucher du juif.

—Très bien, fit Sosthène ; mais sachons d'abord comment nous entrerons dans le jardin.

—Une porte à ouvrir, c'est facile.

—Cette porte a probablement un ou plusieurs verrous solides ?

—L'obstacle est prévu. Dans ce cas, l'un de nous grimpera sur le mur, sautera dans le jardin et tirera les verrous sans bruit pour faire entrer les autres.

—La porte de la maison sera également bien fermée ?

—Sans aucun doute ; mais nous ne l'ouvrirons pas.

—Que ferons-nous ?

—Je vous ai dit que la maison était cachée dans des arbres. J'ai remarqué qu'un de ces arbres a de fortes branches qui s'étendent sur le toit. Il faudra donc s'introduire dans la maison par une des lucarnes pratiquées dans la toiture pour éclairer le grenier. Le chemin peut être périlleux, mais il a cet avantage qu'on peut arriver dans la chambre du juif, au premier étage, et s'emparer de la cassette sans attirer l'attention du vieux domestique, qui couche dans une pièce au rez-de-chaussée. Mais comme celui-ci peut avoir le sommeil léger ou ne pas dormir, et qu'il est nécessaire de se mettre en garde contre lui, il faudra entrer deux dans la maison. Du reste, voici quel est mon plan : Vous, de Perny, vous restez près de la porte du jardin pour protéger notre retraite et prêt à nous avertir d'un danger quelconque, au moyen d'un signal convenu. Des Grolles et moi nous grimpons dans l'arbre, nous gagnons le toit en rampant sur une branche, nous ouvrons une lucarne et nous pénétrons dans le grenier. Alors j'allume une petite lanterne sourde que j'ai dans ma poche. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai aussi sur moi les instruments qu'il faut pour forcer une serrure. Nous sortons du grenier et nous descendons au premier étage doucement, sans bruit. Des Grolles se place en sentinelle sur le palier, prêt à recevoir le domestique, s'il paraît ; moi, je pénètre dans la chambre du vieux Virth, je m'empare de la cassette et nous nous empressons de revenir dans le jardin par le même chemin. Comme vous le voyez, mon plan est simple et d'une exécution facile.

—Et si le domestique entend du bruit, s'il se lève, s'il vient ? interrogea Des Grolles.

—Eh bien, vous serez là ; vous êtes robuste, vous n'aurez pas peur d'un vieillard.

—Il faudra le tuer ?

José Basco haussa les épaules ; ce tic lui était familier.

—Tant pis ! fit-il, si on ne peut pas faire autrement.

—Il criera, il appellera au secours.

—On ne l'entendra pas. L'habitation la plus rapprochée de celle du Juif est à plus de quarante mètres de distance. Ainsi, c'est dit ; chacun de nous va faire ses préparatifs de départ ; et dans la nuit de samedi à dimanche...

—Nous aurons la cassette du vieux juif, acheva Sosthène.

Le Portugais se leva, en disant :

—Si tout va bien, comme j'ai lieu de l'espérer, bientôt nous reverrons la France.

Le lundi suivant, quand Virth, le vieux juif, rentra chez lui, son domestique, pâle, tremblant, et courbé jusqu'à terre, s'avança vers lui comme un chien qui a commis une faute et sait qu'il a mérité les coups de fouet de son maître.

—Eh bien, quoi ? demanda Virth.

Sans prononcer une parole, le serviteur lui montra le mur et la porte du jardin, un arbre et le toit. Puis, toujours silencieux, il fit signe à son maître de le suivre et le conduisit dans sa chambre.

Alors le vieux juif comprit. Il voyait ouverte et fracturée la porte de l'armoire où il avait enfermé son trésor.

Il devint pâle comme un cadavre, poussa un oh ! étrange, leva ses bras en l'air et laissa tomber lourdement ses mains sur le haut de sa tête.

Le serviteur fit entendre un sourd gémissement, puis il s'agenouilla et dit d'une voix suppliante.

—Maître, pardon, je suis un Amalécite, un réprouvé, un maudit !... J'ai manqué de vigilance ; pendant la première heure de mon sommeil, un voleur s'est introduit dans votre maison, et je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu... Hélas ! maître, ce n'est que trop vrai, je ne suis plus bon à rien, à peine digne d'être dévoré par les chiens comme Jézabel, veuve d'Achab et mère d'Athalie, épouse de Joram, père d'Achab, père de Joas.

Mais le vieux Virth n'entendait rien. Lui aussi poussait de profond soupirs et de sourds gémissements. Comme son serviteur, il se mit à genoux et appela à son secours le Dieu D'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; puis il se roula sur le parquet, en déchirant ses vêtements en s'arrachant les cheveux de désespoir.

Les deux vieillards ne pouvaient que se lamenter. Le trésor avait disparu mais que faire... Où aller ? Où courir ? Qui accuser ? Où trouver le ou les voleurs ?.....

Le Ferragus filait à toute vapeur vers les côtes de France. Au nombre de ses passagers se trouvaient Sosthène de Perny, Armand Des Grolles et José Basco. Ce dernier avait au fond de sa valise la cassette aux pierres précieuses.

Le paquebot arriva au Havre un jeudi, dans l'après-midi. Le lendemain matin les trois associés étaient à Paris. Après avoir désigné un endroit où ils pourraient se retrouver, ils se séparèrent et allèrent se loger, provisoirement, chacun dans un hôtel.

Dès les premiers jours, José s'occupa de la vente des diamants et y parvint assez facilement, à un prix avantageux, par petits lots et à divers marchands. Il encaissa la somme totale de trois cent trente-deux mille francs.

José Basco était le chef de l'association ; il demanda à en être le caissier ; il n'y eut aucune opposition.

Maintenant qu'il avait l'argent, ce levier puissant avec lequel on peut bouleverser le monde, José allait pouvoir s'occuper sérieusement de ses projets, dresser toutes ses batteries et préparer ses moyens d'attaque. Nous savons quel but il se proposait d'atteindre. Mais par quelles monstrueuses machinations espérait-il mener à bien son œuvre ténébreuse ? Evidemment il avait déjà un plan ébauché dans sa tête ; mais Sosthène ne le connaissait pas encore.

José Basco loua un appartement de garçon rue du Faubourg-Saint-Honoré, le fit meubler confortablement et s'y installa sous le nom de José, comte de Rogas

En même temps, après avoir péniblement cherché une habitation à leur convenance, c'est-à-dire une retraite sûre où ils pussent se cacher, de Perny et Des Grolles louaient sur la butte Montmartre l'espèce de mesure que nous connaissons.

Ces trois hommes se valaient, l'un était digne des autres ; le moins coupable pouvait devenir le plus criminel.

Une cause différente les avait jetés en Amérique : mais partout où ils se trouvent les misérables se rencontrent. On peut dire que la fatalité les avait réunis.

Ils n'étaient à Paris que depuis environ deux mois, le jour où nous les avons vus réunis dans la maison de la butte Montmartre.

VI

La marquise de Coulange avait dit à Gabrielle Liénard :

« Votre fils aura deux mères pour l'aimer et veiller sur son bonheur. »

La marquise de Coulange avait grandement tenu sa promesse, et Gabrielle pu se demander souvent si la tendresse de la marquise pour son fils n'était pas au moins égale à la sienne. Elle lui prouva sa reconnaissance en donnant de son côté, à Maximilienne, une large part de son amour maternel. Pour celle-ci même son affection était plus démonstrative et paraissait plus ardente. Obligée de s'observer sans cesse, quand son cœur débordait de tendresse, c'est pour Maximilienne qu'étaient ses caresses, sur elle que pleuraient ses baisers.

Si heureuse qu'elle fut d'être près de son fils, de le voir, de l'entendre, de pouvoir lui parler, sa situation n'en était pas moins pénible ; il lui fallait une grande force de volonté pour ne pas sortir de son rôle. Elle devait imposer silence à son cœur, le violenter, se priver d'embrasser Eugène pour ne pas provoquer certains étonnements.

Parfois, cependant, quand elle se trouvait avec son fils et qu'elle n'avait à redouter aucun regard indiscret, elle se dédommageait de la contrainte que, trop souvent, elle était forcée de s'imposer. C'était un moment de délicieuse ivresse. Elle le dévorait de baisers. L'enveloppant de son regard ravi, elle le contemplait longuement, dans une sorte d'extase. Il semblait qu'elle voulût profiter de ce moment si rare pour faire une grosse provision de joies.

— Madame Louise, lui disait souvent Eugène, vous m'aimez toujours, n'est-ce pas ? vous m'aimez autant que Maximilienne.

— Oui, mon cher trésor, je vous aime, je t'aime toujours, répondit-elle. Ah ! tu ne sais pas, tu ne sauras jamais ce qu'il y a dans mon cœur de tendresse et d'amour pour toi ! Va, je t'aime plus que tout le monde, plus que ma vie !

Dans certains moments d'abandon elle le tutoyait. C'était une joie pour elle. Elle n'avait pas toujours la force de se la refuser.

— Moi, madame Louise, reprenait Eugène, je vous aime beaucoup aussi, oui, beaucoup.

— Voyons, comment m'aimes-tu ? M'aimes-tu autant que madame la marquise, ta maman ?

— Je ne sais pas, répondit l'enfant ; mais Maximilienne et moi nous vous aimons bien toutes les deux ; vous êtes nos deux mères.

Adorable réponse ! Gabrielle pouvait à peine contenir ses transports. Elle reprenait son fils dans ses bras et l'embrassait encore avec délire. Elle riait et pleurait tout à la fois. Mais dans ses larmes et dans son sourire il y avait l'indicible ivresse du bonheur.

En très peu de temps elle était devenue une institutrice modèle. Bien qu'elle fût déjà instruite, elle ne savait peut-être pas assez ; mais, avec les livres qu'elle avait à sa disposition, elle allait pouvoir compléter son instruction, afin qu'on ne fut pas obligé plus tard de donner une autre maîtresse à Maximilienne. Du reste, elle avait ces grandes qualités que l'institutrice ne possède pas toujours : le dévouement, la sollicitude, la douceur et la patience.

Les premières études sont toujours arides et pénibles pour l'enfance. Gabrielle s'y prit de façon à les rendre attrayantes pour Maximilienne. Une parole de tendresse et un baiser sur son front lui aidait à vaincre les plus grosses difficultés. L'institutrice put s'apercevoir souvent qu'une caresse, encourageant les efforts de son élève, avait plus d'éloquence qu'un long raisonnement pédagogique.

Le marquis avait pour Gabrielle beaucoup de déférence. Recon-

naissant des soins qu'elle donnait à sa fille, il lui témoignait en toute circonstance une sincère amitié. Il ne la considérait pas seulement comme une institutrice, mais comme un membre de sa famille.

Il se disait :

— Cette jeune femme a en elle je ne sais quoi qui force à l'aimer. Si elle nous quittait, ce serait un véritable deuil. Mes enfants, ma femme, mes serviteurs, tout le monde l'aime.

— Ma chère Mathilde, disait-il souvent à la marquise, je ne saurais trop te féliciter de nous avoir donné madame Louise. Nous aurions cherché longtemps et peut-être n'aurions-nous point trouvé une personne aussi parfaite. C'est une perle, un véritable trésor que tu as découvert.

— C'est notre fils, c'est Eugène qui a fait cette découverte, répondait la marquise.

Comme nous l'avons dit, Gabrielle s'observait constamment. Devant le marquis, les domestiques et les amis de la maison, elle n'était pas autre chose que l'institutrice de Maximilienne, et savait se tenir à une distance respectueuse de la marquise. Rien dans ses paroles et son attitude ne pouvait faire soupçonner le lien étroit qui les unissait.

Mais quand elles étaient ensemble, seules, leurs cœurs s'ouvraient aux plus doux épanchements. Elles parlaient de l'avenir et formaient de beaux projets pour le bonheur des enfants. Elles étaient véritablement comme deux sœurs.

La marquise retombait souvent dans ses inquiétudes, Gabrielle le devinait à sa tristesse, à son abattement, et elle employait toute l'éloquence de son cœur à la rassurer. Plus d'une fois Gabrielle eut à sécher sous ses baisers les larmes qui coulaient des yeux de la marquise.

C'est dans la chambre de Gabrielle que les deux mères causaient le plus souvent. Elles pouvaient s'y enfermer et avaient moins à craindre d'être dérangées. La marquise laissait rarement passer un jour sans venir trouver sa chère Gabrielle. Pour toutes deux c'était une heure délicieuse. Leur causerie du jour était bien un peu la même que celle de la veille, mais elles ne se lassaient jamais de se dire les mêmes choses. Et puis c'était déjà un bonheur de se voir et de se trouver ensemble.

Maintenant la santé de Gabrielle ne laissait rien à désirer. Son corps avait repris peu à peu sa souplesse et ses formes gracieuses. Ses joues creuses s'étaient arrondies et ses yeux ne brillaient pas comme autrefois d'un éclat singulier. Son visage n'avait plus cette rigidité et cette pâleur mate, étrange qui lui avait fait donner le surnom de Figure de Cire. Ses traits étaient animés, ses joues s'estompaient de rose et sur ses lèvres plus colorées se montrait sans effort un sourire doux et mélancolique. C'était, en même temps que la santé, une partie de sa beauté qui lui était rendue.

— Ma chère Gabrielle, lui dit un jour la marquise, je ne sais pas si tu t'en aperçois, mais tu n'es plus reconnaissable ; c'est un changement merveilleux, une vraie transformation.

— C'est une résurrection, répondit Gabrielle avec son doux sourire.

Les mois, les années s'écoulaient. Les enfants grandissaient. Eugène entra dans ses quatorze ans. Depuis deux ans il était élève externe au lycée Louis-le-Grand. Le marquis avait été son premier maître. Il apprenait avec une facilité surprenante. Dévoré du désir de savoir et voulant donner au marquis toutes les satisfactions qu'il attendait de lui, il était déjà très-avancé dans ses études.

Le marquis décida qu'il entrerait au lycée comme interne.

— Pourquoi prends-tu cette grave résolution ? lui demanda la marquise. Eugène a-t-il besoin d'émulation ? N'est-tu pas content de son travail ?

— Très-content, au contraire, je puis même dire que je suis satisfait au delà de ce que je pouvais espérer. Eugène ne nous a jamais quittés et cela me coûte beaucoup de me séparer de lui, mais c'est un sacrifice nécessaire. Il est bon que notre fils vive plus intimement avec ses condisciples ; c'est dans mes idées sur l'éducation qu'on doit donner aux jeunes gens qui plus tard, seront des hommes. C'est au milieu des camarades de collège qu'on commence l'apprentissage de la vie.

Eugène devint donc élève interne du lycée Louis-le-Grand.

Le jour où il quitta la maison, il n'oublia pas d'aller embrasser madame Louise. Celle-ci lui dit tristement :

— M. le marquis fonde sur vous de grandes espérances, et il sait que vous justifiez la confiance qu'il a mise en vous. Vous allez être obligé de travailler beaucoup, de vous donner entièrement à vos études et je n'aurai plus que bien rarement le bonheur de vous voir. Ah ! monsieur Eugène, pensez à moi quelquefois, ne m'oubliez pas ! Vous n'êtes déjà plus un enfant, dans quelques années vous serez un homme ; et bien, j'ai peur qu'alors vous ne m'aimiez plus.

— Madame Louise, répondit Eugène d'un ton grave, je garde et je garderai dans mon cœur les doux souvenirs de mon enfance ; je ne cesserai jamais de vous aimer comme une seconde mère, et toujours vous serez ma bonne amie.

Ces bonnes paroles avaient pénétré comme un baume dans le cœur de Gabrielle. Pourtant, le soir, madame de Coulange la trouva pleurant à chaudes larmes.

— Pourquoi pleures-tu ? lui dit la marquise. Parce que nous ne le verrons pas tous les jours. Mais il n'est pas bien loin de nous et il aura souvent des jours de congé et des vacances. Allons, consoles-toi, c'est pour ton cœur une bien petite épreuve à côté des autres.

Gabrielle laissa échapper un soupir.

— C'est vrai, répondit-elle, je dois être forte et ne plus avoir de ces défaillances.

A partir de ce moment Gabrielle eut un redoublement de tendresse pour Maximilienne, et l'institutrice se voua plus complètement encore à l'éducation de son élève.

Les deux mères continuaient à vivre l'une près de l'autre dans une tranquillité qui fut troublée tout à coup par une lettre que reçut le marquis.

On était au mois d'août. Le jeune lycéen, qui avait obtenu cinq premiers prix, était en vacances depuis huit jours.

— Ma chère Mathilde, dit un matin le marquis à sa femme, mon ami, le comte de Sisterne, vient de m'écrire.

— Ah ! où est-il en ce moment ?

— A Paris, et il m'annonce que, pour tenir la promesse qu'il nous a faite il y a bien des années, il va venir passer quinze jours à Coulange.

La marquise eut besoin de toutes ses forces pour contenir son émotion.

— Eh bien, mon ami, dit-elle, le comte de Sisterne sera le bien-venu.

— Je vais lui écrire pour lui dire que nous l'attendons et pour lui adresser nos vives félicitations ; car, — je suis heureux de te l'apprendre, — il vient d'être promu au grade de contre-amiral.

— Oui, oui, dit la marquise préoccupée, je joins mes félicitations aux tiennes.

Elle pensait au grand danger qui la menaçait et cherchait dans sa tête la possibilité de le conjurer.

Depuis sept ans, le comte de Sisterne n'avait vu que deux fois le marquis et la marquise. C'était à Paris, il ne faisait que passer, et il ne leur avait donné chaque fois que quelques heures. Gabrielle avait pu éviter facilement de se trouver en sa présence.

Mais il allait venir à Coulange, et son séjour au château serait de deux semaines. Il était impossible que Gabrielle put se tenir cachée pendant ces quinze jours sans faire naître dans l'esprit du marquis des soupçons étranges, lesquels pouvaient amener de terribles complications. Mais ces complications redoutables allaient naître également aussitôt que le comte de Sisterne aurait reconnu Gabrielle Liénard dans madame Louise, l'institutrice de Maximilienne.

D'une manière ou de l'autre le péril était extrême.

— Que faire ? se demandait la marquise épouvantée.

Soudain l'idée lui vint d'éloigner Gabrielle.

— A propos, dit-elle au marquis, j'ai oublié de te dire hier que madame Louise m'a demandé un congé.

— Un congé, pourquoi ? demanda M. de Coulange.

— Elle désire aller passer quelques jours près de son amie, madame Morlot. C'est un plaisir que je n'ai pu lui refuser. C'est la première fois qu'elle quittera Maximilienne depuis qu'elle a été confiée à ses soins.

— C'est vrai, dit le marquis. Quel jour a-t-elle l'intention de partir ?

— Demain.

— Quand reviendra-t-elle ?

— Dans quinze jours ou trois semaines. Je n'ai pas le droit d'être exigeante avec madame Louise.

Resté seul, le marquis devint rêveur.

Il se rappelait les confidences que le comte de Sisterne lui avait faites le jour où, ayant rencontré madame Louise, sur le chemin au bord de la Marne, il avait cru reconnaître une jeune fille qu'il avait aimée, et dont il gardait dans son cœur le souvenir ineffaçable. Il avait été le témoin de la scène au bord de l'eau et il la retrouvait gravée dans sa mémoire.

— C'est singulier, se disait-il, ce départ de madame Louise me fait l'effet d'être une fuite protégée par la marquise.

Sur ce point, M. de Coulange devinait la vérité.

— Si madame Louise est réellement la personne dont m'a parlé le comte de Sisterne, reprit-il, continuant à réfléchir, elle ne veut pas que le comte la reconnaisse ; cela est hors de doute. Elle a certainement ses raisons pour cela. Or, quelles qu'elles soient, ces raisons, il me paraît certain qu'elles sont approuvées par la marquise, qui n'est pas sans avoir reçu les confidences de madame Louise.

— Ah ça ! fit-il avec un mouvement brusque de la tête et des épaules, je ne sais pas pourquoi, vraiment, je m'occupe de choses qui ne me regardent point. Je n'ai pas le droit de surprendre les secrets de madame Louise, et il ne m'appartient pas de juger sa conduite. C'est une personne très sensée, incapable d'agir sans

avoir sérieusement réfléchi, et dont tous les actes sont dictés par une grande sagesse.

Le marquis trouva que son raisonnement était bon. Alors il prit une plume pour écrire à son ami le comte de Sisterne que la marquise et lui l'attendaient et se faisaient une fête de le recevoir à Coulange.

Aussitôt après avoir quitté son mari, la marquise courut trouver Gabrielle.

— Le comte de Sisterne est à Paris, lui dit-elle.

Gabrielle devint très pâle.

— Mon mari a reçu une lettre de lui ce matin, continua la marquise ; il va venir passer quinze jours à Coulange.

— Quand arrivera-t-il ? demanda Gabrielle d'une voix qui trahissait une violente émotion.

— Dans deux ou trois jours.

— Nous devons nous attendre à cela. Hélas ! nous nous trouverons plus d'une fois en face de ce danger. Il faut l'éviter à tout prix, il s'agit de notre bonheur à tous. Il ne faut pas que le comte de Sisterne me voie, il faut que je ne sois plus ici quand il arrivera ; oui, je dois partir.

— La même pensée m'est venue, répliqua la marquise, et, avant de vous avoir consultée, j'ai prévenu mon mari que, sur votre demande je vous avais autorisée à aller passer quelque temps près de Mme Morlot.

Gabrielle soupira.

— Depuis quelques jours j'étais si heureuse ! dit-elle ; il fallait que ma joie fut troublée. Les vacances ne sont que de deux mois, et pendant plus de quinze jours je vais être éloignée de mon fils !

— Pauvre amie ! murmura la marquise, en lui serrant la main.

Le lendemain, dans la matinée, Gabrielle partit pour le château de Chesnel, dont l'ancien inspecteur de police Morlot était l'intendant.

Malgré les vives instances du marquis, qui aurait voulu le garder plus longtemps, le comte de Sisterne ne resta que quinze jours à Coulange. Le jour même de son départ, la marquise écrivit à Gabrielle ces quelques mots :

« Le comte de Sisterne nous a quittés ce matin, vous pouvez revenir. »

Deux jours après, Gabrielle rentra au château de Coulange.

— Eh bien, que s'est-il passé ? demanda-t-elle à la marquise.

— Rien qui soit de nature à nous inquiéter.

— Les enfants n'ont point parlé de moi ?

— Je le leur avais recommandé.

— Et monsieur le marquis ?

— Il a aussi gardé le silence. Mais je ne veux rien vous cacher, Gabrielle : par quelques paroles qui sont échappées à mon mari, j'ai compris qu'il connaissait le secret de M. de Sisterne. Le jour où vous vous êtes trouvée en présence du comte, au bord de la rivière, mon mari était là ; il a certainement remarqué votre surprise, votre embarras, et en même temps l'émotion et le trouble de son ami. Eh bien, j'en suis sûre, le marquis a deviné que vous n'êtes pas étrangère au comte de Sisterne.

— Oh ! fit Gabrielle avec effroi.

— Ne vous effrayez pas, reprit la marquise, mon mari est trop discret, il a les sentiments trop délicats pour prononcer seulement un mot qui puisse vous faire soupçonner qu'il sait la vérité. Il n'a point parlé de vous à M. de Sisterne parce qu'il a craint de toucher à de douloureux souvenirs ; s'il sait réellement que vous êtes Gabrielle Liénard, il a dû comprendre que vous ne voulez pas que le comte vous reconnaisse ; dans ce cas nous pouvons être tranquilles, il ne vous trahira pas.

Elles restèrent un moment silencieuses.

— J'ai oublié de vous dire que M. de Sisterne avait un nouveau grade, reprit la marquise ; il a été nommé récemment contre-amiral mais il n'a point oublié la jeune fille qu'il a abandonnée et ne peut se consoler de l'avoir perdue. Pour rester fidèle à son souvenir, il a sans doute juré de ne plus aimer et de ne jamais se marier... Ah ! ma chère Gabrielle, tu nous a tout sacrifié... Aujourd'hui encore tu pourrais devenir comtesse de Sisterne.

— Depuis le jour où je l'ai mis au monde, ma vie toute entière appartient à mon enfant. Je ne vis que par lui et je ne dois vivre que pour lui seul !

De nouvelles années s'écoulaient.

Eugène de Coulange avait achevé brillamment ses études universitaires, en se faisant donner les diplômes de bachelier ès-lettres et bachelier ès-sciences.

Certes, le marquis avait déjà le droit d'être fier de celui qu'il croyait son fils et qui portait son nom.

— Mon cher enfant, dit-il au jeune bachelier, depuis longtemps tu connais mes intentions : ici-bas chacun a sa tâche, des devoirs à remplir envers soi-même et envers les autres ; la fortune ne saurait dispenser l'homme du travail, et il faut que tu prennes une place au milieu du grand mouvement intellectuel et industriel : tu

dois, dès maintenant te demander de quelle manière tu pourras être utile à ton pays ?

Voyons que veux-tu faire ?

— Mon père, je ne le sais pas encore, répondit Eugène, je n'ai pas en moi une assez grande confiance pour oser me prononcer déjà. En attendant, je désire entrer à l'école polytechnique.

Après avoir subi l'examen des cours de la seconde année, il fut classé un des premiers sur la liste de sortie.

Le marquis lui demanda de nouveau :

— Que veux-tu être ?

— Ingénieur des mines, répondit-il sans hésiter.

— C'est bien, approuva le marquis.

Il devint donc élève ingénieur de l'École des mines.

Pendant ce temps, Maximilienne avait achevé son éducation et complété son instruction.

Gracieuse et jolie, distinguée, intelligente et instruite, Maximilienne était une jeune fille accomplie. Dans la douceur de son regard, le timbre de sa voix et l'exquise bonté de son sourire, il y avait un charme inexprimable. Tout le monde l'aimait. Sans le vouloir, elle se faisait admirer ; les plus indifférents la trouvaient adorable.

Alors Gabrielle manifesta l'intention de quitter la maison de Coulange. Mais la marquise s'y opposa d'une façon absolue. De son côté, le marquis dit à Gabrielle :

— Vous êtes de notre famille, vous nous appartenez, nous vous gardons ; mais nous n'entendons point vous priver de votre liberté, vous serez complètement indépendante.

Gabrielle resta.

Comme par le passé, elle eut sa chambre à l'hôtel de Coulange et au Château ; mais elle demeurait constamment à Coulange. Elle aimait la solitude, son isolement pendant six mois lui plaisait. Elle avait compris qu'elle devait comprimer les élans de son amour maternel. Imposant de nouveau silence à son cœur, elle s'était résignée à vivre éloignée de son fils. Mais la marquise lui écrivait souvent et donnait toujours des nouvelles d'Eugène. Le jeune homme ne l'oubliait point : il lui écrivait aussi quelquefois. Les lettres qu'elle recevait de Paris venaient égayer sa sollicitude. Elle les conservait pour les relire vingt fois. C'était tout son bonheur, toutes ses joies. Elle ne recevait pas une lettre de son fils sans la porter plusieurs fois à ses lèvres avant de la lire. Et, en approchant le papier de ses lèvres, il lui semblait qu'elle embrassait son fils lui-même.

Quand elle ne pouvait plus résister au désir de voir son fils, elle se décidait tout à coup à faire le voyage à Paris. Mais rarement elle restait plus d'un jour ou deux à l'hôtel de Coulange. Dès qu'elle avait vu Eugène et embrassé Maximilienne, elle était contente et presque joyeuse ; elle reprenait le chemin de sa retraite. D'ailleurs, le séjour de Paris était dangereux pour elle, car maintenant, le comte de Sisterne y demeurait et venait souvent à l'hôtel de Coulange.

La sœur du comte, madame de Valcourt, avait eu la douleur de perdre son mari, et l'amiral, qui n'avait plus à faire, comme autrefois, de longs voyages en mer, s'était définitivement fixé à Paris, près de sa sœur et de sa nièce Emmeline, qui était dans sa seizième année.

Les beaux jours d'été avaient ramené la famille de Coulange au château de Coulange, sa résidence toujours préférée. On attendait madame de Valcourt et sa fille. L'amiral de Sisterne, chargé d'une mission importante par le ministre de la marine, ne devait venir les rejoindre que dans la deuxième quinzaine de septembre.

Il était convenu déjà qu'avant l'arrivée du comte, Gabrielle partirait pour le château de Chesnel, comme elle avait été forcée de le faire plusieurs fois.

Cette année-là, comme les précédentes, dès le premier jour de l'ouverture de la chasse, on allait recevoir au château une société nombreuse. Outre les amis du marquis, le jeune comte Eugène avait invité quelques-uns de ses camarades de l'École polytechnique et de l'École des mines.

VII

Un matin, au retour d'une promenade à cheval qu'il faisait presque tous les jours aux environs de Coulange, Eugène trouva le marquis qui l'attendait dans la cour du château. Il sauta lestement à terre, mit la bride du cheval dans la main d'un domestique et s'avança vers M. de Coulange.

— Es-tu content de ta promenade, demanda le marquis.

— Enchanté, mon père : j'éprouve toujours le même plaisir à courir à travers notre belle campagne et je ne me lasse point de voir les mêmes paysages. Il est vrai qu'ils sont admirables.

— Viens par ici, dit le marquis au jeune homme, en lui prenant le bras, je désire causer un instant avec toi.

Le soleil commençait à faire sentir sa chaleur. Ils allèrent s'asseoir sur un banc rustique à l'ombre d'un bouquet de sumacs.

— Mon cher fils, dit le marquis, c'est aujourd'hui le 20 août, anniversaire de ta naissance. Tu viens d'entrer dans ta vingt et unième année, mon ami. Je ne veux pas te répéter encore que je suis content de toi. Toi et ta sœur, vous êtes toutes nos joies et tout notre orgueil. Tu as un grand nom, tu auras un jour une grande fortune ; dès maintenant, tous les chemins te sont largement ouverts, ce que tu voudras être, tu le seras.

Je t'ai parlé quelques fois de la duchesse de Chesnel-Tanguy. Quinze jours avant sa mort, la duchesse avait éprouvé une grande joie en apprenant ta naissance. Dans sa joie, elle voulut te donner avant de mourir, un témoignage de son affection ; elle appela aussitôt son notaire et lui fit ajouter un codicile à son testament. Par cette disposition codicillaire la duchesse de Chesnel-Tanguy t'a légué, pour en jouir dès que tu auras accompli ta vingtième année : 1o. une somme de quinze cent mille francs ; 2o. le château et le domaine de Chesnel, au bord de l'Allier, lesquels valaient alors plus d'un million.

Le domaine de Chesnel a beaucoup augmenté de valeur depuis que M. Morlot en est le régisseur, continua le marquis. Aujourd'hui Chesnel vaut certainement un million et demi. C'est donc un legs de trois millions que t'a fait la duchesse de Chesnel-Tanguy.

L'acte codicillaire m'autorise à retenir le legs dans le cas où je te jugerais incapable d'entrer en possession ; mais il n'en est pas ainsi. Je dois donc, aujourd'hui que tu as vingt ans accomplis, exécuter la volonté de la duchesse. A partir de ce moment, le domaine de Chesnel t'appartient et tu en toucheras les revenus ; quant au capital de quinze cent mille francs, il est représenté par des titres de rentes sur l'Etat, des actions de chemins de fer et autres valeurs industrielles en dépôt à la Banque de France, dont tu toucheras également les arrérages.

— Ma surprise est grande, mon père et je suis profondément touché de ce que madame la duchesse de Chesnel-Tanguy a voulu faire pour moi ; j'en garderai le souvenir. Mais, mon père, je ne puis pas accepter.

— Pourquoi ?

— Je ne saurais que faire de cette fortune, je suis trop jeune.

— Va, je te connais, et je suis certain d'avance que tu n'en feras pas un mauvais usage. D'ailleurs, il me plaît que tu apprennes de bonne heure à administrer tes biens.

Quant on ne les évite pas, les occasions de faire du bien ne manquent jamais. Tu suivras l'exemple de ta mère dont la charité est inépuisable. Les pauvres gens sont nombreux partout ; autant qu'ils le peuvent ceux qui sont riches doivent venir en aide à ceux qui sont malheureux. Du reste, mon ami, tu auras le droit de faire des économies. De cette façon, quand tu te marieras, tu pourras offrir une magnifique corbeille à ta fiancée, sans avoir besoin de toucher à ton capital.

— Oh ! nous avons le temps de penser à mon mariage.

— Soit. Mais rien ne nous empêche d'en parler aujourd'hui. Tu es riche, distingué, intelligent, instruit ; tu as la jeunesse, la beauté, tu portes un grand nom et tu as devant toi un magnifique avenir ; il me semble que ce sont là des avantages personnels sérieux, qui doivent te donner confiance.

— Certainement, mon père ; mais je ne veux pas trop compter sur eux.

— Pourquoi cela ?

— Par crainte des déceptions.

— Serais-tu déjà sceptique ?

— Non, mon père, car je tiens à vous ressembler, à être digne de vous.

— Alors, tu es trop modeste.

— Vous ne devez pas vous en plaindre ; je suis votre élève et vous m'avez appris à n'être ni présomptueux, ni orgueilleux. Si j'ai quelque mérite, je n'en connais pas encore la valeur. Du reste, en ce qui concerne le mariage, je ne suis point pressé de mettre à l'épreuve mes avantages personnels.

— Je ne vois pas de la même manière que toi. Veux-tu connaître ma pensée ? Eh bien, je voudrais que tu fusses marié dans un an, deux ans au plus tard.

— Oh, mon père !

— Voyons, dit le marquis, n'as-tu pas déjà distingué ou fixé ton choix sur une des jeunes et charmantes jeunes filles que nous connaissons ?

— Mon père... balbutia le jeune homme.

— Réponds-moi franchement, comme à un ami.

— Eh bien, oui, mon père.

— Ainsi, tu aimes cette jeune fille ?

— Oui, je l'aime.

— Le sait-elle ?

— Oh ! elle l'ignore, mon père.

— De sorte que tu ne sais pas si tu es aimé ?

— Mon ton père... .

— Comme te voilà ému ! reprit le marquis d'un ton affectueux. Allons, aie bon espoir ; si elle ne t'aime pas déjà, elle t'aimera et

cette aventure finira comme dans un roman par le mariage que je désire pour toi, un mariage d'amour. Maintenant, il me reste à te demander le nom de cette jeune fille.

—C'est la meilleure amie de ma sœur, mademoiselle Emmeline de Valcourt.

Le marquis prit une des mains du jeune homme et la serrant dans les siennes :

—Je ne veux pas te cacher ma satisfaction, dit-il ; non seulement j'approuve ton choix, mais tu as fait celui qui pouvait m'être le plus agréable. Tu peux aimer Emmeline, mon ami, elle sera ta femme : tu n'as à redouter aucun empêchement. Comme moi, l'amiral désire ardemment ce mariage. Que te dirai-je encore ? Tu avais sept ans et Emmeline à peine trois ans lorsque le comte de Sisterne et moi nous vous avons fiancés.

A ce moment, Maximilienne, sortant du château, accourut auprès de son père et de son frère. Elle avait un papier à la main.

—Tu as l'air bien joyeuse, lui dit le marquis. Quelle est la cause d'une si grande joie ?

—Cette lettre que je viens de recevoir de ma bonne amie, Emmeline de Valcourt. Tenez, cher père, lisez : vous verrez qu'Emmeline n'est pas moins joyeuse que moi ; l'une et l'autre nous avons hâte de nous revoir. Elle arrive après-demain, quel bonheur !... Si madame de Valcourt avait écouté Emmeline, il y aurait déjà quinze jours qu'elles seraient à Coulange. Cher père, il faudra gronder madame de Valcourt.

Le marquis lisait, souriant.

—Il n'y a rien pour toi dans la lettre, reprit Maximilienne, en s'adressant à son frère ; cela se comprend : depuis quelque temps tu es si peu aimable avec Emmeline.

—Tu es bien sévère pour moi, répliqua le jeune homme avec tristesse.

—Oui, monsieur, parce que vous le méritez. Vous pensez trop à votre algèbre, vos équations et je ne sais quoi encore. Mais j'espère bien que vous saurez vous faire pardonner. En attendant, continuez-en en lui tendant ses joues, embrassez-moi. Maintenant, je vous quitte pour aller embrasser maman.

Et légère comme un oiseau, la gracieuse jeune fille partit en courant.

—Tu es bien sombre dit le marquis à son fils, à quoi penses-tu ?

—Au reproche que m'a fait ma sœur.

—Ce qu'elle t'a dit prouve qu'elle ne soupçonne pas la vérité. J'ai lu la lettre de mademoiselle de Valcourt ; elle est très affectueuse cette lettre. Mademoiselle Emmeline ne parle pas de toi, c'est vrai, bien qu'elle sache que tu es ici. Pourquoi se montre-t-elle aussi réservée ? Veux-tu savoir quelle est mon impression ? Eh bien, pour qui sait lire entre les lignes, il est facile de deviner que la charmante Emmeline ne dit pas tout ce qu'elle voudrait dire. Et le grand nombre de baisers qu'elle envoie à Maximilienne permet de supposer qu'il y en a au moins un pour toi.

Allons, mon fils, quitte cet air triste et sois joyeux comme ta sœur. Va, je ne crois pas me tromper en te disant que tu n'as plus beaucoup à faire pour être aimé.

VIII

Il pouvait être huit heures du soir. Sosthène de Perny et José Basco causaient ensemble dans la maison de la butte Montmartre. Ils étaient préoccupés et paraissaient inquiets. Ils parlaient de choses insignifiantes, comme s'ils eussent redouté d'aborder le grave sujet qui occupait leur pensée. Cependant, après un moment de silence, Sosthène dit brusquement :

—José, je commence à craindre que vous n'ayiez eu une mauvaise idée et que ce projet...

—S'il ne réussit pas, répondit-il de sa voix cuivrée, mon idée est mauvaise ; s'il réussit, elle est, au contraire, excellente.

—N'importe, nous jouons là un jeu terrible.

—Il faut être hardi quand on veut gagner beaucoup.

—Soit, mais je suis inquiet.

—Je veux bien vous avouer que, de mon côté, je ne suis pas absolument tranquille. Après tout nous ne savons rien, attendons.

—Voilà trois jours qu'il est parti.

—On ne fait pas toujours une chose aussi vite qu'on le voudrait.

—Plusieurs dangers le menacent.

—Je le crois aussi adroit qu'il faut l'être pour les éviter.

—Cependant, si malgré sa prudence il est arrêté ?

—En effet, cela se peut. Mais ne m'avez-vous pas dit que vous étiez sûr de lui ? Ne nous a-t-il pas juré ici que, quoi qu'il arrive, il garderait le silence ?

—C'est vrai.

—Est-il homme à tenir son serment ?

—Je le crois.

—Alors, mon cher, soyez moins prompt à vous effrayer.

—C'est égal, José, je me demande si vous n'avez pas trop risqué.

—Eh, qui veut la fin veut les moyens, répliqua ce dernier, avec

brusquerie. Si, à New-York, nous avions été hésitants, si nous avions manqué d'audace, le vieux juif aurait vendu ses diamants, et nous serions encore en Amérique. Il y a certaines nécessités en présence desquelles il ne faut jamais s'arrêter. Vous devez être convaincu que je n'agis pas en étourdi ; j'examine sérieusement chaque chose qui se présente ; j'étudie, je calcule et je m'empare de ce que je crois le meilleur dans l'intérêt du but que nous voulons atteindre.

Sans doute, beaucoup d'obstacles se dressent devant nous ; nous devons les renverser tous. Le marquis de Coulange est un de ces obstacles. Lui mort, cet obstacle, le plus grand, n'existe plus. Assurément, il n'y avait pas urgence absolue à nous débarrasser immédiatement de lui : mais je n'ai pas perdu de vue qu'on ne pouvait toucher à ses millions de son vivant. Incessamment nous allons nous mettre à l'œuvre ; j'ai dressé toutes mes batteries ; pour que rien ne vienne entraver notre marche en avant, la rapidité de notre action, j'ai jugé qu'il fallait, plus tôt que plus tard, nous débarrasser du marquis.

—Lui mort, la marquise est toujours là et c'est un autre obstacle.

—Oui, mais facile à briser.

—Moins que vous le croyez, José.

—Mais elle ne peut rien contre nous, rien, répliqua José avec animation ; nous la tenons par le silence qu'elle garde depuis vingt ans. Nous avons entre les mains ce qu'il faut pour l'obliger à renoncer à la fortune du marquis, après comme avant, elle aura peur du scandale et reculera devant lui. Faute d'un douaire suffisant, elle se contentera d'une rente que lui fera sa fille, et tout sera dit. Encore une fois, je vous le répète, nous sommes maîtres de la situation.

—Et le fils de la femme d'Asnière, le comte de Coulange ?

—Celui-là n'est pas plus à craindre que la marquise. Les renseignements qu'on m'a fournis sur lui sont excellents, au point de vue de nos projets. C'est une nature exceptionnelle ; il a les sentiments nobles, élevés, et une grande fierté. Le jour où il apprendra qu'il porte un nom et un titre qui ne lui appartiennent pas, qu'il est étranger à la famille de Coulange, ce jour-là, il n'attendra pas qu'on lui dise : Allez-vous-en ; drapé dans ses principes, il quittera l'hôtel de Coulange sans en rien emporter.

—Vous croyez cela ? fit Sosthène avec ironie.

—Oui, je le crois. Ah ! dame, vous, de Perny, vous ne pouvez pas comprendre qu'on puisse agir ainsi. Vous ne feriez pas cela, moi non plus. Eh bien, j'en réponds, dans ce siècle où l'or est devenu le dieu de tous, il y a encore des gens capables de pousser jusque-là l'honnêteté. Le comte de Coulange est de ceux-là.

—Vous pouvez vous tromper.

—Je veux bien l'admettre, mais nous possédons le manuscrit de la marquise ; grâce à ce précieux document, nous faisons rentrer dans le néant ce comte de Coulange pour rire.

—Alors c'est un procès.

—Sans doute.

—Et moi ? Un procès révèle tout et me condamne.

—Mon cher, vous oubliez toujours que vous n'existez plus, qu'une lettre que j'ai adressée de New-York en France a annoncé votre mort au marquis et à la marquise de Coulange. Si, comme je l'espère, nous réussissons sans avoir besoin d'employer les grands moyens, Sosthène de Perny ressuscite ; autrement vous continuerez à vous appeler, comme maintenant, Jacques Bailleul. Du reste, cela doit vous être fort indifférent, car qu'est-ce que vous voulez ? Etre riche, avoir deux ou trois millions afin de vous donner le luxe que vous n'avez plus ? Eh bien, vous les aurez, nous travaillons pour cela.

La fortune du marquis de Coulange est évaluée aujourd'hui à environ vingt-cinq millions ; il me semble que la part de chacun est assez belle. Si vous ne pouvez ou si vous ne voulez pas rester à Paris, il vous sera facile d'aller où il vous plaira. Avec la richesse, vous le savez, on peut se procurer partout des jouissances à satiété. En Angleterre, vous serez un milord ; en Russie, vous serez un boyard ; une excellence en Italie, un pacha en Orient, un nabad dans l'Inde, un mandarin en Chine. Si vous n'êtes pas content avec cela, permettez-moi de vous dire que vous êtes difficile.

—Réussissons d'abord et nous verrons ensuite, dit Sosthène d'une voix creuse.

José Basco, ayant allumé un cigare, se leva pour s'en aller. Il allait ouvrir la porte lorsque Sosthène lui dit vivement :

—Attendez !

—Eh bien ? interrogea José en se retournant.

—J'ai entendu du bruit à la porte du jardin.

Tous deux prêtèrent l'oreille. Ils entendirent distinctement des pas résonner sur le sol.

—C'est Des Grolles.

—Enfin, murmura le Portugais.

Presque aussitôt des pas retentirent dans l'escalier, puis la porte de la chambre s'ouvrit brusquement et Des Grolles parut. Deux exclamations l'accueillirent. Ensuite, du regard, ses deux associés l'interrogèrent.

—D'abord, dit Des Grolles d'un ton farouche, y a-t-il à boire, ici ? J'ai soif.

—Que veux-tu ? Du vin, de l'eau-de-vie ou de l'absinthe ?

—D'abord du vin, une bouteille pleine, je boirai après l'eau-de-vie et l'absinthe ?

Je veux boire, je veux boire, poursuivit Des Grolles, en promenant autour de lui son regard plein de lueurs sombres.

Sosthène s'était empressé de mettre sur la table une bouteille et un verre. Des Grolles vida trois fois de suite son verre rempli jusqu'au bord.

Cela fait, il respira bruyamment et se laissa tomber lourdement sur un siège.

—Je crois, vraiment, qu'il est déjà ivre ! dit José.

—Ivre, moi ! répliqua Des Grolles. Il me faudrait pour cela boire un tonneau.

—Si tu as encore soif, bois, et dis-nous ce que tu as fait ; nous avons hâte de le savoir.

—Eh bien, j'ai fait ce qu'il fallait faire, répondit Des Grolles.

—Ainsi, vous avez réussi ? demanda José avec anxiété.

—Oui.

—Et vous voilà, bravo... Tout marche à souhait ; la partie est à moitié gagnée ! Voyons, ami Des Grolles, racontez-nous ce qui s'est passé ; vous devez comprendre que cela nous intéresse.

—Les renseignements que vous m'aviez donnés, José, étaient parfaitement exacts. Comment diable avez-vous pu être si bien instruit ? — C'est à croire que vous êtes allé vous renseigner dans le pays, sans cela vous n'auriez pu savoir que le marquis ne passait jamais près de la maison de garde sans s'y arrêter. Eh bien, la chose s'est faite comme vous l'aviez prévu ?

—Hier, aujourd'hui ?

—Ce matin. Hier et avant-hier, pas possible. Je n'étais pas à plus de vingt-cinq ou trente pas de lui, je l'ai mis en joue, j'ai pressé la détente, le coup est parti et il est tombé ?

—Mort sur le coup ?

—Parbleu, sa tête était au bout de mon fusil.

—On a dû entendre la détonation ?

—Je ne sais pas. Les autres étaient loin de là, les chiens, dans le bois, faisaient un vacarme d'enfer. Du reste, vous pensez bien que je ne me suis pas amusé à attendre ce qu'il allait arriver. J'ai filé à travers la taillis.

—Alors personne ne vous a vu.

—J'en suis persuadé. Naturellement je ne suis pas allé me jeter bêtement dans la gacule du loup. Sachant par les aboiements des chiens de quel côté se dirigeait la chasse, je m'éloignai dans la direction opposée. J'eus la chance de ne rencontrer personne. Le hasard me fit passer près d'une mare, un abreuvoir pour les cerfs et les chevreuils ; mon fusil ne m'étant pas utile et pouvant être au contraire, un objet compromettant, je le jetai dans la mare ; j'en fis autant de ma blouse, après l'avoir enroulée autour d'une lourde pierre.

Un quart d'heure après je me trouvais sur la lisière de la forêt ; je m'arrêtai un instant pour respirer et me reposer. Quelques paysans travaillaient dans les champs. J'hésitais à sortir du bois, mais sentant qu'il était urgent de m'éloigner du pays au plus vite, je m'élançai bravement à travers les terres labourées. Bientôt je ne trouvai entre deux haies, sur un chemin rural. Le soleil que j'interrogeai, m'indiqua la direction que je devais prendre et je me remis en route, marchant très vite. Bref, j'arrivai à temps à la petite gare de Nanteuil pour pouvoir prendre le train de midi.

J'étais assez tranquille, mais non complètement rassuré. Si un train marche rapidement, le télégraphe est plus rapide encore. Mais je ne vous dirai pas quelles étaient mes frayeurs chaque fois que j'apercevais, devant une gare, le feutre d'un gendarme. Comme il ne faut jamais négliger aucune mesure de prudence, j'avais pris mon billet pour Bondy. Je descendis à cette gare, sans être inquiet, et je continuai ma route à pied. Mais je m'arrêtai à Pantin. J'avais si mal vécu pendant ces trois jours, que je sentais le besoin de me reconforter. J'entrai chez un traiteur où je me fis servir un dîner, non pas succulent, mais copieux. Et voilà toute l'histoire.

—Allons, tout va bien, dit José. De nos jours on ne fait plus de pacte avec le diable ; mais il y a sûrement un démon qui nous protège.

—Maintenant, Sosthène, reprit Des Grolles, versez-moi de l'absinthe. Voyez-vous, continua-t-il, en reprenant son air farouche, je viens de faire une besogne terrible, j'ai besoin de m'étourdir.

—Veux-tu encore un verre de vin ?

—Non, non, plus de vin ; c'est rouge, cela ressemble à du sang. Sosthène, je t'ai dit de l'absinthe, entends-tu ?

—Eh bien, c'est de l'absinthe que je viens de verser dans ton verre.

—Ça, ça de l'absinthe ?

—Tu le vois bien.

Des Grolles passa à plusieurs reprises ses mains sur ses yeux.

Soudain, il bondit sur ses jambes et regarda autour de lui avec une sorte d'épouvante.

—Mais qu'ai-je donc dans les yeux, s'écria-t-il ; tout ce que je vois est rouge, rouge !

Le Portugais haussa les épaules.

—Quand vous toucherez votre part des millions du marquis, dit-il, les objets changeront de couleur ; alors vous verrez jaune.

IX

Laissons les trois misérables et revenons à Coulange.

La chasse était ouverte depuis quinze jours. Les réceptions et les fêtes se succédaient au château où il y avait une réunion nombreuse.

Les chasseurs faisaient merveille. On parlait beaucoup de leurs brillants exploits. C'était une effroyable tuerie de bêtes à poils et à plumes. Le jeune comte de Coulange se faisait distinguer parmi les plus intrépides et les plus adroits.

Chaque jour on expédiait à Paris, aux amis, aux parents des chasseurs, des paniers remplis de gibier.

Le comte de Sisterne avait annoncé sa prochaine arrivée, et Gabrielle, se séparant à regret de la famille de Coulange, accompagna, selon son expression, "une besogne terrible," Maximilienne de Coulange et Emmeline de Valcourt se promenaient dans une des allées ombrées du parc.

Le marquis, son fils et leurs amis s'étaient levés avant l'aube. Il y avait ce jour-là grande chasse dans la forêt.

Les deux jeunes filles marchaient lentement sur le sable fin. Maximilienne donnait le bras à Emmeline. Celle-ci était un peu rêveuse ; elle écoutait distraitement son amie, qui cherchait à l'égarer par son charmant babil.

Emmeline était de deux ans moins âgée que Maximilienne. Mais elles avaient la même taille et étaient également gracieuses et jolies. Blondes l'une et l'autre, et arrangeant de la même manière leurs magnifiques cheveux, on aurait pu les prendre pour deux sœurs jumelles. En effet, l'air réfléchi, sérieux, un peu grave de mademoiselle de Valcourt, pouvait lui faire donner deux ans de plus. Bien qu'elles n'eussent ni les mêmes traits, ni le même genre de beauté, il eût été difficile de dire laquelle était la plus charmante. Toutes deux possédaient ce qui plaît, ce qui charme ; toutes deux étaient ravissantes.

S'apercevant que depuis un instant elle parlait toute seule, Maximilienne s'arrêta brusquement et regardant sa jeune amie :

—Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle.

—Mais rien, je t'assure.

—Si, tu es triste, tu ne peux me le cacher, je le vois.

—Triste, pourquoi le serais-je ?

—Je n'en sais rien. Peut-être t'ennuies-tu déjà d'être à Coulange ?

—Tu sais bien que ce n'est pas possible, tu sais bien que je suis toujours heureuse d'être avec toi.

—En effet, ce serait assez singulier, après avoir été si joyeuse de venir. Alors je me demande ce qui peut t'avoir contrariée, car depuis plusieurs jours déjà je m'aperçois que tu n'es plus la même. As-tu à te plaindre de quelqu'un ? Est-ce moi qui, sans le vouloir, t'a fait de la peine ? Si cela est je te demande pardon.

—Oh ! ma chère Maximilienne, peux-tu penser cela, toi toujours si bonne et si affectueuse pour moi !

—Enfin, tu as quelque chose que tu voudrais me cacher. Allons, laisse-moi t'embrasser, et tu me diras ensuite pourquoi tu es devenue songeuse, pourquoi tu ne ris plus comme autrefois.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent avec effusion...

—Vois-tu, reprit Maximilienne, je n'ai qu'une véritable amie, c'est toi ; tu serais ma sœur que je ne pourrais pas t'aimer davantage. Si tu avais une douleur, je la sentirais comme toi. Tu comprends que je suis inquiète en te voyant soucieuse et perdre ta gaieté. Voyons, est-ce de mon frère que tu as à te plaindre ?

—Oh ! non, non, ne suppose pas cela, répondit vivement Emmeline.

—A la bonne heure ! D'ailleurs, j'en serais étonné. Il faut te dire que la veille de ton arrivée à Coulange, je l'ai grondé, oh ! mais grondé très fort à cause de toi.

Je lui ai reproché d'être souvent maussade et jamais aimable, surtout avec toi.

—Oh ! Maximilienne, tu as eu tort de lui dire cela.

—J'ai eu raison, au contraire ; ce qui le prouve, c'est que mes reproches ont produit l'effet que j'espérais. N'as-tu pas remarqué comme il est changé ? A Paris, c'est à peine s'il te regardait, s'il t'adressait la parole ; maintenant il est devenu pour toi gracieux, prévenant, empressé ; quand tu n'es pas là il te cherche ; enfin il a pour toi mille attentions charmantes.

—Parce que je suis ton amie. Mais, ma chère Maximilienne, M. Eugène a toujours été très gracieux pour moi.

—Eh bien, Emmeline, voici une autre remarque que j'ai faite : c'est toi maintenant qui n'est plus la même.

—Que veux-tu dire ?

—Qu'il y a en toi certaines choses qui me paraissent inexplicables. Tu es, à l'égard de mon frère, d'une froideur qui ressemble à du dédain.

—Mais cela n'est pas, tu te trompes ! s'écria la jeune fille.

Maximilienne secoua la tête.

—Non, je ne me trompe pas, répondit-elle ; j'observe et je vois. Je crois que tu évites, que tu fuis mon frère autant que cela t'est possible. Quand il t'adresse la parole, tu as l'air de ne pas avoir entendu. Plusieurs fois il a voulu t'offrir son bras pour la promenade et tu t'es empressée de prendre le bras de M. de Millerie ou d'un autre de ces messieurs. Tiens, pas plus tard qu'hier soir, dans le salon d'été, il a pris un siège à côté du tien, il désirait causer avec toi. Tu ne lui as pas laissé le temps de t'adresser la parole : tu t'es levée brusquement et tu es venue t'asseoir près de moi, sous le prétexte de me demander le nom d'une fleur que tu connais aussi bien que moi. Eugène est resté tout interdit, les yeux tristement fixés sur toi. Il n'a plus osé s'approcher de toi de la soirée. Je t'assure que, dans plusieurs circonstances déjà, tu lui a fait beaucoup de peine.

Emmeline tenait sa tête penchée sur sa poitrine.

—Voyons, continua Maximilienne, pourquoi es-tu ainsi avec mon frère ?

—Mais... mais... je ne sais pas, balbutia mademoiselle de Valcourt.

Ces mots furent prononcés si drôlement que Maximilienne ne put s'empêcher de rire.

—Veux-tu que je te dise ma pensée ? reprit-elle : eh bien, je crois que tu exerces une petite vengeance ; que tu veux faire sentir à Eugène qu'il n'a pas toujours été aimable avec toi. J'ai deviné, n'est-ce pas ?

—Je ne sais quoi te répondre, dit Emmeline, visiblement troublée ; je t'en prie, ne me questionne plus, sans le savoir tu me fais souffrir.

—Ma chère Emmeline, si je t'ai fait de la peine sans le vouloir, j'aurai, je l'espère, le pouvoir de te consoler. Parlons d'autre chose.

—Oui, parlons d'autre chose, répliqua vivement Emmeline, qui cherchait à se soustraire aux petites taquineries de son amie.

—Il faut que je te dise que j'ai fait un joli rêve.

Un sourire effleura les lèvres d'Emmeline.

—J'ai rêvé que tu étais ma sœur.

—Vraiment ?

—Oui, parce que tu venais de te marier et que tu avais épousé mon frère.

Une vive rougeur colora les joues de mademoiselle de Valcourt.

—Je n'ai pas besoin de te dire si j'étais heureuse, poursuivit Maximilienne. Quelle joie pour nous tous ! Il y a quelque temps que j'ai fait ce joli rêve, et depuis, chaque fois que j'y pense, je me dis qu'il se réalisera.

Eh bien, tu ne dis rien ? Maximilienne.

—Que veux-tu que je te dise à propos de ce rêve ?

—Est-ce que tu n'admets pas qu'il puisse devenir la réalité ?

—Lorsque M. Eugène voudra se marier, il trouvera facilement une fille d'un grand nom, beaucoup plus riche et plus jolie que moi.

—Oh ! oh ! voilà une bien grande modestie ! répondit Maximilienne. Mais comment te vois-tu donc, ma chère Emmeline ? eh bien moi, je te trouve plus charmante que toutes les autres, et j'en connais plusieurs parmi les plus jolies et les plus fières, qui sont jalouses de ta beauté, qui envient ta grâce et ta distinction. Quant à la richesse, nous n'avons pas à en parler. Tu jugerais mal mon frère si tu le croyais coupable de voir dans le mariage la question d'argent. Là-dessus, je connais son idée et je sais ce qu'il pense. Serait-elle pauvre, Eugène épousera la jeune fille qu'il aimera, qui aura su lui plaire par les qualités du cœur.

—Soit ; mais je ne suis pas, je ne puis pas être cette jeune fille-là, dit Emmeline d'une voix oppressée.

—Pourquoi ?

Emmeline ne trouva rien à répondre. D'un de ses bras Maximilienne entoura la taille svelte de son amie.

—Il y a une chose que tu ignores, sans doute, et que je vais t'apprendre, reprit-elle ; sache donc que ta mère et la mienne, M. l'amiral et mon père, désirent que tu épouses mon frère.

Emmeline tressaillit. Maximilienne continua :

—Il y a treize ou quatorze ans, paraît-il, — tu étais bien jeune alors, — que ton oncle et mon père, en causant de leurs projets d'avenir, vous ont fiancés.

Eh bien, Emmeline, que penses-tu de cela ?

—Je pense que ce n'est pas suffisant.

—C'est vrai, il faut quelque chose encore ; mais cela existe, Emmeline, ne vois-tu pas que depuis un instant je cherche à provoquer ta confiance pour t'amener à me faire un aven ? Tu es toute tremblante, tu tiens tes yeux baissés et c'est en vain que tu essayes

de me cacher ton trouble ; pourquoi es-tu ainsi ? Je ne te le demande pas, je le sais. Va, il m'a été facile de découvrir ton secret ; je lis dans ta pensée, je vois dans ton cœur. Chère Emmeline ! je suis dans le ravissement, car, j'en suis sûre, maintenant, tu aimes mon frère !

—Oh ! tais-toi ! s'écria Emmeline avec une sorte d'effroi.

—Ainsi, c'est bien vrai, dit Maximilienne en la serrant fortement contre elle, tu l'aimes ?

Emmeline eut un long soupir et laissa tomber sa tête sur l'épaule de son amie.

—Chère Emmeline, murmura mademoiselle de Coulange.

Elles restèrent un moment immobiles et silencieuses. La tête d'Emmeline se redressa lentement. Alors, regardant Maximilienne avec une expression intraduisible :

—Tu m'as tendu un piège, dit-elle, je me suis trahie et tu as surpris mon secret, que je croyais pouvoir te cacher. Eh bien, oui, c'est vrai, j'aime M. Eugène. Comment cela est-il arrivé ? Je n'en sais rien. C'est sans doute parce qu'il est ton frère... Tu vois ma confusion, Maximilienne : ah ! je t'en supplie, ne dis rien, que M. Eugène, surtout ne sache jamais... Maximilienne, promets-moi.....

—De ne rien dire à mon frère ?

—Oui.

Mademoiselle de Coulange eut un délicieux sourire.

—Eugène sait que je dois aujourd'hui te parler de lui, reprit-elle. Quand ce soir ou demain, il m'interrogera, il faudra bien que je lui réponde. Tu ne peux pas m'obliger à lui cacher la vérité, c'est-à-dire à mentir. Moins réservé que toi, Eugène m'a fait ses petites confidences, et il ne m'a point suppliée de te cacher qu'il t'aime.

—Maximilienne, que dis-tu ?

—Je dis que mon ami Emmeline de Valcourt sera bientôt ma sœur.

—Mais c'est donc vrai, Maximilienne, c'est donc vrai ?

—Oui, mon frère t'aime, il t'aime depuis longtemps.

—Il m'aime, il m'aime ! murmura-t-elle, les mains appuyées sur son cœur.

—Voyons, est-ce que tu ne t'en es pas aperçue ? demanda Maximilienne.

—Non.

—Oh ! comme ils ont de mauvais yeux, les amoureux ! fit mademoiselle de Coulange.

Emmeline jeta ses bras autour du cou de son amie, et, d'une voix vibrante d'émotion :

—Ah ! que je suis heureuse ! dit-elle.

—Et moi aussi, je suis bien heureuse, répondit Maximilienne.

—C'est égal, ajouta gaiement mademoiselle de Coulange, je ne savais pas que certains mots fussent si difficiles à prononcer et qu'on pût avoir tant de peine à faire deux heureux.

Les deux jeunes filles se disposaient à revenir sur leurs pas et à se rapprocher du château lorsque soudain un bruit de voix arriva à leurs oreilles.

Au bout d'un instant un bruit de pas retentit. Les jeunes filles regardaient, mais l'épaisseur du taillis les empêchait de voir. Cependant il leur était facile de juger que des hommes se rapprochaient peu à peu de l'endroit où elles se trouvaient.

—Je me demande quels sont ces hommes, dit Maximilienne.

—Probablement quelques-uns de nos chasseurs, répondit Emmeline.

—Ces messieurs ne viennent jamais de ce côté. Après tout, nous saurons bientôt quels sont ces promeneurs ; ils ne sont plus qu'à une faible distance et ils se dirigent vers nous. Attendons.

Au bout d'un instant, un groupe de cinq ou six hommes parut dans l'allée, à environ cinquante pas des jeunes filles.

Maximilienne eut un petit cri de surprise. Elle venait de reconnaître son père et son frère. Elle s'élança à leur rencontre. Emmeline la suivit.

Arrivé-près du groupe, qui s'avavançait lentement, Maximilienne poussa un cri déchirant.

Son père était devant elle, pâle comme un mort, les vêtements en désordre, couvert de sang. Eugène et un de ses amis soutenaient le marquis et l'aidaient à marcher.

—Mon père, mon bon père, qu'avez-vous ? s'écria-t-elle.

—Rassure-toi, ma fille, ce n'est rien, répondit le marquis d'une voix faible.

—Ah ! vous ne pouvez pas me le cacher, vous êtes biessé !

—Oui, mais légèrement ; je te le répète, ce n'est rien, rassure-toi.

—Mon père, dit Eugène, voilà un banc, voulez-vous vous reposer ?

—Oui, un instant. Ensuite j'aurai assez de force pour aller jusqu'au château.

Eugène l'aida à s'asseoir sur le banc. Alors, Maximilienne se mit à genoux devant lui, et, le visage inondé de larmes, elle le regarda avec une tendresse inexprimable.

—Cher père, où êtes-vous blessé ? demanda la jeune fille.

—A l'épaule.

—Est-ce que c'est un coup de fusil ?

—Oui.

—Comment ce terrible accident vous est-il arrivé ?

—Je ne puis te répondre en ce moment, tu sauras cela plus tard.

—Souffrez-vous beaucoup, cher père.

—Depuis un instant, j'éprouve un grand soulagement ; en te voyant je ne sens plus la souffrance. Ah ! chère enfant, ton regard a la même puissance que celui de ta mère ! Mais ne reste pas ainsi, tu te fatigues ; assieds-toi là, à côté de moi. Bien. Maintenant, essuie tes yeux et ne pleure plus. Je te l'ai dit, ce n'est rien, une blessure légère. Je suis un peu faible, parce que j'ai perdu beaucoup de sang.

Emmeline s'était arrêtée à quelques pas. Elle regardait en pleurant. Après un moment d'hésitation, Eugène s'approcha d'elle.

—Vous pleurez, mademoiselle Emmeline, lui dit-il ; vous prenez part à notre peine, merci.

—Mon Dieu, s'écria-t-elle, en devenant très pâle, vous êtes blessé aussi !

—Moi, non.

—Mais là sur vos habits, ce sang ? . . .

—C'est celui de mon père, qui a coulé sur moi.

Vous vous intéressez donc à moi ? reprit le jeune homme.

Elle arrêta sur lui son regard d'une douceur infinie.

Il lui prit la main et il restèrent un moment silencieux, croisant leurs regards.

—Mademoiselle Emmeline, dit Eugène, est-ce que ma sœur vous a parlé de moi ?

—Maximilienne m'a tout dit, répondit la jeune fille.

—Mademoiselle Emmeline, balbutia-t-il, puis-je vous demander ?

—Monsieur Eugène, votre sœur vous dira ce que j'ai répondu. D'ailleurs, ajouta-t-elle, ce n'est pas aujourd'hui que nous pouvons parler de cela.

—C'est vrai, aujourd'hui nous ne devons penser qu'à mon père.

—C'est bien vrai, n'est-ce pas ? il n'est que légèrement blessé ?

—Nous le croyons.

—Vous étiez là au moment de l'accident ?

—Non, mon père était seul.

—C'est donc son fusil, à lui ? . . .

Le jeune homme secoua la tête.

—Je ne puis rien vous dire ; mon père n'a répondu à aucune des questions que nous lui avons adressées. Nous apprendrons plus tard ce qui s'est passé.

A ce moment le marquis appela son fils.

—Je me sens assez de force maintenant pour aller jusqu'au château sans être obligé de m'arrêter de nouveau, dit-il ; Maximilienne et Emmeline vont nous devancer. Elles nous annonceront et prépareront la marquise et sa société à nous recevoir.

Maximilienne prit le bras de son amie et elles s'éloignèrent rapidement.

On se mit en marche, mais toujours lentement pour ne pas trop fatiguer le blessé. Se sentant assez fort pour marcher, le marquis avait voulu revenir à pied. En le voyant arriver ainsi, la marquise serait moins effrayée, et la douleur qu'elle allait éprouver moins vive.

Heureusement, prévenue par Maximilienne, qui, tout en lui apprenant que son père revenait blessé, s'empressa de la rassurer, la marquise ne fut pas trop vivement alarmée. Cependant elle sortit du château tout en larmes pour courir au-devant de son mari. C'est en s'appuyant sur elle et sur Eugène que le marquis rentra au château. Conduit immédiatement dans sa chambre, on l'aidera à se mettre au lit.

—Il faut courir chercher le médecin, dit la marquise.

—Ma mère, un de nos gardes y est allé, répondit Eugène, le docteur ne peut tarder à être ici.

En effet, un instant après, le médecin de Coulange entra dans la chambre du marquis. Il était fort ému et c'est avec une certaine inquiétude qu'il examina la blessure.

Le marquis avait été frappé par une balle mais en somme, la blessure ne présentait aucun caractère dangereux.

La marquise suivait avec anxiété tous les mouvements du médecin et cherchait à lire sa pensée sur son visage. Elle vit qu'il était satisfait de son examen et elle poussa un soupir de soulagement. Du reste, quelques paroles du docteur eurent bientôt rassuré tout le monde.

—Nous n'avons à craindre aucune complication, dit-il, et je suis heureux de pouvoir vous tranquilliser. M. le marquis aura deux ou trois jours de fièvre et dans huit jours il pourra sortir. Mais tant que la fièvre n'aura pas complètement disparu, il faut un repos absolu.

Il indiqua les soins qu'on devait donner au blessé et se retira en disant à la marquise qu'il reviendrait dans la soirée.

L'émotion fut grande à Coulange quand on apprit que le marquis avait été ramené au château blessé par un coup de feu qu'il avait reçu dans la forêt.

Au dire des gardes qui suivaient la chasse, il était impossible que le marquis eût été atteint par un de ses compagnons, car tous se trouvaient à une grande distance de l'endroit où il avait reçu le coup de fusil. Il ne s'était pas blessé lui-même, puisque les deux cartouches de son fusil avaient été trouvées intactes. Que conclure de cela ? Le marquis avait-il donc été victime d'une tentative d'assassinat ? Le fait pouvait paraître inadmissible, attendu que M. de Coulange était très aimé dans le pays, où il n'avait jamais eu aucun ennemi.

Le brigadier de gendarmerie comprit qu'il était de son devoir de commencer immédiatement une enquête. Conduits par un des gardes du marquis, lui et ses gendarmes, se rendirent dans la forêt. Ils constatèrent que le marquis avait été atteint et était tombé à environ trois cents pas de la maison du garde Bierlet. Ils trouvèrent les bourres du fusil et découvrirent que le coup de feu avait été tiré par un individu qui se tenait caché derrière un chêne au milieu du taillis. Plus loin, dans un fourré épais, ils firent une autre découverte. Un homme s'était couché là ; il y était certainement resté plusieurs heures ; peut-être même y avait-il passé la nuit. Dans tous les cas, il y avait fait un repas, comme l'attestaient le reste d'un morceau de pain, des coquilles d'œufs et une bouteille vide.

Il n'y avait plus à en douter, un misérable avait voulu tuer le marquis de Coulange, et tout semblait indiquer que le crime était prémédité, et que le malfaiteur avait attendu et guetté sa victime. On pouvait dire aussi que le marquis avait miraculeusement échappé à la mort.

La femme du garde Bierlet fut interrogée. Elle répondit :

—Quant M. le marquis chasse de ce côté, il ne manque jamais d'entrer chez nous ; il embrasse mon petit garçon et cause un instant avec moi. Ce matin, il s'est assis et est bien resté un quart d'heure. Il m'a quitté en me disant : je vais rejoindre la chasse. Un instant après, j'entendis un coup de fusil, mais je n'y fis pas attention. C'est plus de vingt minutes plus tard, que, tout à coup, j'entendis crier : Monsieur le marquis est blessé ! Si j'avais su le malheur qui venait d'arriver, je n'aurais pas attendu qu'on m'appelât pour courir au secours de monsieur le marquis. Quant à ce qui s'est passé, je l'ignore absolument. Je n'ai vu aucun individu de mauvaise mine et d'allures suspectes rôder par ici ni hier ni aujourd'hui.

Mais l'attentat ayant été commis, il y avait un coupable. Maintenant, la mission des gendarmes était de chercher et de trouver ce dangereux malfaiteur.

XI

Les gendarmes soupçonnèrent un terrible braconnier du village des Loches, à une lieue de Coulange, d'être l'auteur de l'attentat ; l'opinion publique désignait le braconnier comme étant le seul individu dans le pays capable de commettre un pareil crime.

Du reste, les déplorables antécédents du braconnier semblaient justifier l'accusation qu'on portait sur lui.

Ce Sauvât était un homme violent, sombre, farouche, une espèce de bête féroce. Depuis douze ans qu'il habitait aux Loches, il avait déjà subi plusieurs condamnations pour délit de braconnage ; il avait été condamné aussi à quinze jours de prison pour coups et blessures, et une autre fois à deux mois de prison pour vol dans un jardin.

Il avait une quarantaine d'années, il était marié et père de quatre enfants dont l'aîné avait à peine neuf ans. Paressieux et ivrogne, il rendait sa femme très malheureuse. Celle-ci et ses enfants vivaient presque d'aumônes. C'est à la marquise de Coulange, surtout, que cette pauvre femme et ses enfants devaient de ne pas trop souffrir de la misère.

Accompagné d'un de ses gendarmes le brigadier se rendit donc aux Loches. Le braconnier était chez lui, il le trouva couché, en proie à une fièvre violente et n'ayant pas quitté son lit depuis quatre jours.

Le brigadier fut forcé de convenir qu'il avait accusé un innocent. Sauvât n'était pas le coupable qu'il cherchait.

Quand le braconnier apprit, de la bouche même du gendarme, qu'on l'avait soupçonné d'avoir tiré un coup de fusil sur le marquis de Coulange, il fit un bond sur son lit et un éclair de fureur sillonna son regard.

—Je sais bien que je suis un misérable, que je ne vaudrais pas grand-chose et que tout le monde m'appelle canaille ! dit-il d'une voix rauque. Je suis allé en prison, c'est vrai, et il est bien possible que j'y aille encore. Je suis un chenapan, un gredin, je suis tout ce qu'on voudra, mais pas un assassin ! . . . Oh ! cela, jamais, jamais ! . . . Et on m'a soupçonné d'avoir voulu tuer M. le marquis de Coulange ! Ça, voyez-vous, c'est une infamie. Pourquoi aurais-je voulu le tuer ? Est-ce parce qu'il est l'homme le meilleur qu'il y ait au monde ? Serait-ce pour le punir lui et madame la marquise du bien qu'ils ont fait et qu'ils font encore à moi, à ma femme et à mes enfants ? Dernièrement, quand j'étais en prison, est-ce que ce n'est pas le château qui les nourrissait.

Il y a quinze jours, j'ai rencontré la bonne marquise au bord de la rivière. Elle m'a reconnu ; mais elle n'a pas été effrayée. Elle s'est approchée de cette canaille de Sauvat, et de sa voix douce, elle lui a parlé. Ce que la bonne marquise m'a dit m'a touché là, au cœur, et je lui ai fait une promesse. Monsieur le brigadier, je tiendrai ce que j'ai promis. J'étais un paresseux, je travaillerai ; j'étais un ivrogne, je ne boirai plus ; je l'ai juré.

—Bien, Sauvat, c'est très-bien, dit le brigadier.

Les deux gendarmes remontèrent à cheval et reprirent le chemin de Coulange. Le brigadier avait les sourcils froncés, l'air sombre et soucieux.

Certes, il n'avait pas lieu d'être satisfait. Un horrible attentat avait été commis et il se demandait anxieusement s'il parviendrait à en découvrir l'auteur. Il n'avait plus aucun indice. Où chercher le coupable ?

—Peut-être M. le marquis me mettra-t-il sur ses traces, pensait-il. Mais il n'osait trop l'espérer.

Cependant, vers cinq heures du soir, il se présenta au château.

La marquise et Eugène étaient là. Ils se levèrent pour se retirer.

—Non, non, dit le marquis, restez.

Puis, s'adressant au brigadier, il reprit :

—Vous êtes venu avec l'espoir que je vous donnerais quelques précieux renseignements sur ce qui s'est passé ce matin ; malheureusement, ou peut-être heureusement, ce que je peux vous dire n'est pas de nature à vous éclairer. Je n'ai aucun soupçon et je n'accuse personne.

Ma chère Mathilde, continua-t-il, en arrêtant son regard sur la marquise, j'aurais voulu te le cacher, dans l'intérêt de ta tranquillité, mais je vois bien que je ne puis empêcher la vérité d'arriver jusqu'à toi. Ce matin, un inconnu, un misérable a tenté de m'assassiner.

—Mais nous avons donc des ennemis !

—Il paraît que j'en ai un, répondit le marquis.

—Edouard, répondit la marquise d'une voix pleine de larmes, tu n'iras plus à la chasse, tu ne sortiras plus sans être accompagné.

—Ma chère Mathilde, ce serait être un peu trop craintif ; mais je te promets que, dorénavant, je prendrai certaines précautions.

—D'ailleurs, madame la marquise, dit le brigadier, il faut bien espérer que nous mettrons la main sur le scélérat ; il ne pourra point renouveler sa tentative criminelle quant il sera au bagne.

—Ainsi, vous pensez que vous le trouverez ?

—Il le faut, madame la marquise.

—Avez-vous déjà des soupçons ?

—Aucun pour le moment. J'ai soupçonné d'abord Sauvat, le braconnier des Loches, d'être l'auteur du crime.

Je me suis rendu aux Loches, reprit le brigadier ; j'ai trouvé Sauvat dans son lit, malade, et j'ai été bientôt convaincu qu'il n'était point l'auteur du crime. Sauvat est certainement un affreux coquin ! mais les paroles qu'il a prononcées, tantôt devant moi, dénotent que, loin d'être l'ennemi de M. le marquis, il a pour lui et pour vous, madame la marquise, une sorte de vénération.

Et, brièvement, le brigadier raconta ce qui s'était passé dans la chaumière du braconnier.

—Maintenant, monsieur le marquis, reprit le brigadier, je désire savoir comment et dans quelles circonstances l'attentat a eu lieu. Peut-être avez-vous pu voir le misérable ; je vous prie, dans ce cas, de vouloir bien me donner son signalement, aussi complet que possible.

—Vous me demandez beaucoup, répondit le marquis ; comme je vous l'ai dit déjà, je n'ai rien à vous apprendre qui puisse faciliter vos recherches. Toutefois, mon devoir est de vous dire ce qui s'est passé. Le voici :

Voulant souhaiter le bonjour à la femme de mon garde Bierlet, je m'étais séparé de mon fils et de nos amis. Je marchais rapidement. Je n'étais pas encore loin de la maison du garde lorsque j'entendis une détonation d'une arme à feu et sentis en même temps à l'épaule une douleur très aiguë. Précisément à ce moment je faisais un faux pas en marchant sur une branche de bois mort. Je dois certainement la vie à ce faux pas, car, je n'en doute pas, l'individu me visait à la tête. Je tombai la face contre terre. Toutefois, malgré le sang qui coulait en abondance, j'eus encore la force de me soulever et de jeter un regard du côté où le coup de fusil avait été tiré. Je pus voir un homme qui s'enfuyait à travers le bois ; puis mes yeux se fermèrent et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'étais dans les bras de mon fils.

—Ainsi, monsieur le marquis, vous n'avez pas reconnu l'individu ? demanda le brigadier.

—Je vous l'ai dit.

—Et vous n'avez aucun soupçon ?

—Aucun.

—Mais vous avez vu l'homme ; pouvez-vous me dire comment il est ? petit ou grand, jeune ou vieux et comment il était vêtu ?

—Autant que j'ai pu en juger, il m'a paru être d'une taille assez haute ; il m'a semblé qu'il portait une blouse bleue et j'ai remarqué qu'il portait toute sa barbe ; mais je ne saurais vous dire s'il est

jeune ou vieux. Du reste, ma vue était troublée, il y avait comme un voile sur mes yeux ; peut-être ai-je mal vu, je ne saurais rien affirmer.

N'ayant plus aucune question à adresser au marquis, le brigadier se retira fort peu satisfait, d'ailleurs, des renseignements qu'on venait de lui donner.

Cependant, dès le soir même, la brigade se mit en campagne ; les gendarmes furent lancés dans toutes les directions. Pendant huit jours ils parcoururent le pays, se livrant partout à une minutieuse enquête. Trois ou quatre vagabonds furent arrêtés et emprisonnés ; mais on reconnut bientôt qu'aucun d'eux n'était l'auteur de l'attentat de la forêt.

—Encore un brigand qui nous échappe, avait dit piteusement le brigadier de gendarmerie de Coulange.

XII

Rien n'était venu aggraver la position du marquis. Comme l'avait annoncé le médecin, après un repos de huit jours il était sur pied. La blessure s'était fermée dans de bonnes conditions ; enfin, on pouvait considérer qu'il était guéri.

Cependant, après le premier moment de stupeur causé par l'attentat commis sur le marquis, les hôtes du château avaient été dououreusement impressionnés. Les joyeuses parties de chasse furent brusquement interrompues ; les uns après les autres, les invités retournèrent à Paris. Seules, Mme de Valcourt et sa fille restèrent au château. Puis l'amiral de Sisterne arriva.

Certes, si l'on n'avait pas pensé constamment à la tentative d'assassinat, on aurait pu jouir délicieusement, sans trouble, des derniers beaux jours de la saison. Mais on restait, malgré soi, sous le coup de la terreur : La marquise s'efforçait de paraître calme, on devinait qu'elle était préoccupée et inquiète. Le marquis seul avait l'air de ne plus penser au danger qu'il avait couru.

La façon dont son mari prenait la chose ne rassurait point la marquise. Elle était poursuivie par de noirs pressentiments auxquels elle ne pouvait échapper. Frappée de cette idée que la vie du marquis était menacée, elle voyait le danger l'attendant partout. Il ne pouvait s'éloigner d'elle sans qu'elle fût alarmée.

—Oh ! ils ont beau dire, pensait-elle, nous avons un ennemi qui en veut à mon mari. Mais qui est-il ? De quoi veut-il se venger ? Sa victime lui a échappé une première fois, mais, il recommencera, l'infâme ! Ah ! je tremble, j'ai peur !

A force de tourmenter sa pensée, elle finit par admettre que son frère était revenu en France, que l'ennemi du marquis, c'était Sosthène, que lui seul au monde pouvait être, sinon l'auteur de la tentative d'assassinat, du moins l'instigateur du crime.

Quelque mois auparavant, le marquis avait reçu une lettre d'Amérique qui lui annonçait la mort de son beau-frère ; mais signée d'un nom inconnu, cette lettre n'avait rien d'officiel. Rien ne prouvait à la marquise que son frère fut réellement mort.

—Oh ! non, il n'est pas mort, le misérable, se dit-elle ; je le sens à la terreur, à l'épouvante qui est en moi ! . . . Toujours, jusqu'à la fin, le monstre me poursuivra de sa haine !

Un jour, il m'a dit : " Je me vengerai ! Ah ! s'il n'a pas tenu ses autres promesses, il tient celle-là. La main de la justice allait s'appesantir sur lui, j'ai écarté cette main, je l'ai sauvé du bagne ; j'ai eu pitié de lui, c'était mon frère ! Et c'est parce que j'ai été trop bonne pour lui, parce que j'ai jeté sur ses crimes un voile impénétrable qu'il me poursuit de sa haine implacable ! c'est de cela qu'il veut tirer vengeance !

Mais s'il est véritablement l'auteur de l'attentat, si c'est lui qui a armé la main d'un misérable, son complice, en lui désignant la victime à frapper, quelles sont donc ses intentions ? Pourquoi en veut-il à la vie du marquis de Coulange ? Puisque c'est moi qu'il hait, n'est-ce pas moi qu'il devrait frapper ?

Comme on le voit, la marquise était à peu près convaincue que le misérable qui avait tenté d'assassiner son mari était un scélérat à la solde de son frère.

A moins d'être fou, un homme n'assassine pas un autre homme sans motif, simplement parce qu'il veut tuer. La marquise cherchait vainement à découvrir le mobile du crime. Elle ne trouvait rien ; mais son cœur conservait ses angoisses, sa terreur restait la même.

Le comte de Sisterne avait pour sa nièce une affection de père ; le bonheur d'Emmeline était une de ses grandes préoccupations. C'est lui qui, le premier, treize ans auparavant, avait eu la pensée qu'elle pourrait être la femme d'Eugène de Coulange.

(A suivre.)

SAPHO — (Suite)

pp très décliné *es. p* a tempo *f*

Tant de mon - de et per - sonne à soi... a tempo *f*

(avec amertume et abattement)

mf *espressif*

pp (présent aux adieux avec une tendre tristesse) *mf*

Ils re - verront no - tre ché - ré de - me - re... en re - tenant peu à peu

mf (d'une voix émue) *mf*

p bien chante

p (singulier) *f* Plus animé

triste... et je pleu - re! Hélas — ils sont par - tis...

f Plus animé

sf en cédant *f* en cédant *sf* suivre

mf en cédant *f* en cédant *dim*

et de jà... loin de moi... loin de moi... en cédant *f* en cédant *f*

LA FILLE DU RÉGIMENT

ROMANCE

Chantée par M^{lle} BORGHÈSE.

p LARGHETTO.

p *rit.* *a tempo.* Il fait par.

p - tir — mes bons compa - gnons dia - mes, De - sor - mais, loin de vous —

p — men - fuir! Mais par pi - tie — en - chez - moi bien vos

har - mes, Vos re - grets — pour mon cœur, — he - las! ont trop de char - mes!

Animato. Cre - scen - do *1^o Tempo.* Partez la voix *f* p
 Il faut par - tir! — il faut par - tir! — Ah! par pi - tié, par pi -

tie - chez vos har - mes a - dieu, — a - dieu, a - dieu! Il faut par -

Ritour. *Suarez.*

a Tempo. tir!

Il faut par - tir! adieu! vous

que, des-mou en - fan - ce, Sans — pei - ne, j'ap - pris — à ché - rir,

Vous, dont j'ai par - la - gé — le plus - sir — la souffran - ce, Au lieu d'un vra bon - heur, — on

Animato *Cre - scen - do* *Partez la voix*
 mol - tre lo - pu - len - ce Il faut par - tir! — Il faut par - tir! —

(A suivre)

LE SAC AVAIT CREVÉ



I

Le docteur.—Tenez, madame Malgrée, vous allez lui placer aux pieds ce sac en caoutchouc dûment rempli d'eau chaude. Cela l'aidera à sortir bientôt du lit, le pauvre homme...



II

... plus vite que tout autre remède que je pourrais lui donner, car, voyez-vous, ...



III

Il s'est éjecté ment, sorti très vite de son lit.

LES FRANCS-TIREURS

Écrit pendant le siège de Paris.

On prenait le thé l'autre soir chez le tabellion de Nanterre. J'emploie avec plaisir ce vieux mot de tabellion, parce qu'il est bien dans la couleur Pompadour du joli village où fleurissent les rosières, et de l'antique salon où nous étions assis autour d'un feu de racines, flambant dans une grande cheminée à fleurs de lis... Le maître du logis était absent, mais son image bonasse et fine, suspendue dans un coin, présidait à la fête et souriait paisiblement, du fond d'un cadre ovale, aux singuliers convives qui remplissaient son salon.

Diôle de monde, en effet, pour une soirée de notaire ! Des capotes galonnées, des barbes de huit jours, des képis, des cabans, de grandes bottes ; et partout, sur le piano, sur le guéridon, pâle-mêle avec les cousins de guipure, les boîtes de Spa, les corbeilles en tapisserie, des sabres et des revolvers qui traînaient. Tout cela faisait un étrange contraste avec ce logis patriarcal où flottait encore comme une odeur de pâtisseries de Nanterre, servies par une belle notaresse à des rosières en robe d'organdi... Hélas ! il n'y a plus de rosières à Nanterre. On les a remplacées par un bataillon de francs-tireurs de Paris, et c'est l'état-major du bataillon — campé dans la maison du notaire — qui nous offrait le thé ce soir-là...

Jamais le coin du feu ne m'avait paru si bon. Au dehors, le vent soufflait sur la neige et nous apportait, avec le bruit des heures grelottantes, le qui-vive des sentinelles et, de loin en loin, la détonation sourde d'un chassepot... Dans le salon on parlait peu. C'est un rude service que celui des avant-postes, et l'on est las quand vient le soir. Puis, ce parfum de bien être intime, qui monte des theières en tourbillons de fumée blonde, nous avait tous envahis et comme hypnotisés dans les grands fauteuils du tabellion.

Soudain des pas pressés, un bruit de portes, et l'œil brillant, la parole haletante, un employé du télégraphe tombe au milieu de nous :

" Aux armes ! aux armes ! Le poste de Rueil est attaqué ! "

C'est un poste avancé établi par les francs-tireurs à dix minutes de Nanterre, dans la gare de Rueil, comme qui dirait en Poméranie... En un clin-d'œil, tout l'état-major est debout, armé, ceinturoné, et dégringole dans la rue pour réunir les compagnies. Pas besoin de trompette pour cela. La première est logée chez le curé ; vite deux coups de pied dans la porte du curé.

" Aux armes !... levez-vous ! "

Et tout de suite on court chez le greffier, où sont ceux de la seconde...

Oh ! ce petit village noir avec son clocher pointu couvert de neige, ces jardinets en quinconces qui, en s'ouvrant, sonnaient comme des boutiques, ces maisons inconnues, ces escaliers de bois où je courais en tâtonnant, derrière le grand sabre de l'adjutant-major, l'haleine chaude des chambrées où nous jetions l'appel d'alarme, les fusils qui sonnaient dans l'ombre, les hommes lourds de sommeil qui gagnaient leur poste en trébuchant, tandis qu'au coin d'une rue cinq ou six paysans abrutis se disaient tout bas, avec des lanternes : " On attaque... on attaque..." tout cela sur le moment me fait l'effet d'un rêve, mais l'impression que j'en ai gardée est ineffaçable et précise...

Voici la place de la Mairie toute noire, les fenêtres du télégraphe allumées, une première salle où les estafettes attendent, le falot au poing ; dans un coin, le chirurgien irlandais du bataillon préparant flegmatiquement sa trousse, et, silhouette adorable au milieu de ce branle-bas d'escarmouche, une petite cantinière — habillée de bleu comme à l'orphelinat — qui dort devant le feu, un chassepot dans les bras ; puis enfin, dans le fond, le bureau du télégraphe, les lits de camp, la grande table blanche de lumière, les deux employés courbés sur leur machine, et derrière eux le commandant qui se penche, suivant d'un œil anxieux les longues banderoles qui se dévident et donnent, minute par minute, des nouvelles du poste attaqué... Décidément il paraît que ça chauffe là-bas. Dépêches

sur dépêches. Le télégraphe affolé secoue ses sonnettes électriques et précipite à tout casser son tic-tac de machine à coudre.

— Arrivez vite... dit Rueil.

— Nous arrivons... répond Nanterre.

Et les compagnies partent au galop...

Certes, je conviens que la guerre est ce qu'il y a de plus triste et de plus bête au monde. Je ne sais rien, par exemple, de si lugubre qu'une nuit de janvier passée à grelotter comme un vieux loup dans une fosse de grand'garde ; rien de si ridicule qu'un quartier de chaudron qui vous tombe sur la tête à huit kilomètres de distance ; mais — un soir de belle gelée — s'en aller à la bataille le ventre plein et le cœur chaud, se lancer à fond de train dans le noir, dans l'aventure, en compagnie de bons garçons dont on sent tout le temps les coudes, c'est un plaisir délicieux, et comme une excellente ivresse, mais une ivresse spéciale qui dégrise les ivrognes et fait voir clair les mauvais yeux...

Pour ma part, j'y voyais très bien cette nuit là. Il n'y avait pourtant pas gros comme ça de lune, et c'est la terre blanche de neige qui faisait lumière au ciel ; lumière de théâtre froide et crue, s'étalant jusqu'au bout de la plaine, et sur laquelle les moindres traits du paysage, un pan de mur, un poteau, une rangée de saules, se détachaient secs et noirs, comme dépouillés de leur ombre... Dans le petit chemin qui borde la voie, les franc-tireurs filaient au pas de course. On n'entendait que la vibration des fils télégraphiques courant tout le long du talus, la respiration haletante des hommes, le coup de sifflet jeté aux sentinelles, et de

ELLE NE LE MANQUERA PAS



* *Mlle Lajennesse.* — Comment, vous ne le connaissez que depuis un mois et vous voulez l'épouser ? Ne tentez-vous pas la chance en faisant cela ?
Mlle Vieillejeuille (candide). — Non, ma chère ; c'est la seule que j'ai eue depuis dix ans.

UNE SALE BLAGUE



I

Flair-poches. — Combien me donnez-vous là dessus, vieux coquin ?
Isaac (souponneux). — Oh ayez fous bris ça ?
Flair-poches. — Pas si fort, donc ! Eh bien, je l'ai volé à un prêteur sur gage.
Isaac (s'esclajant). — Ah... ah... ah... ah... Che foutrais pien foir sa dèbe à celui là. Tes chuijs gomme ça, ils veraient mieux te se redirer tes affaires. Che fous tonnerai 50 cents.
Flair-poches. — Touche !

temps en temps un obus du mont Valérien passant comme un oiseau de nuit au dessus de nos têtes, avec un formidable battement d'ailes... A mesure qu'on avançait, devant nous, au ras du sol, des coups de feu lointains étoilaient l'ombre. Puis, sur la gauche, au fond de la plaine, de grandes flammes d'incendie montèrent silencieusement.

— Devant l'usine, en tirailleurs !... commanda notre chef d'escouade.

— On va rien écopier !... fit mon voisin de gauche avec un accent de faubourg.

D'un bond l'officier arriva sur nous :

— Qui est-ce qui a parlé ?... C'est toi !...

— Oui, mon capitaine, je...

— C'est bon... va-t'en... retourne à Nanterre.

— Mais, mon capitaine...

— Non, non... va-t'en vite... je n'ai pas besoin de toi... Ah ! tu as peur d'écoper... file, file !

Et le malheureux fut obligé de sortir des rangs ; mais, au bout de cinq minutes, il avait repris furtivement sa place et ne demandait qu'à écoper dorénavant.

Eh bien, non. Il était dit que personne n'écoperait cette nuit-là. Comme nous arrivions sur la barricade, l'affaire venait de finir. Les Prussiens, qui espéraient surprendre notre petit poste — le trouvant sur ses gardes et à l'abri d'un coup de main — s'étaient retirés prudemment ; et nous eûmes juste le temps de les voir disparaître au bout de la plaine, silencieux et noirs comme des cancrelats. Toutefois, dans la crainte d'une nouvelle attaque, on nous fit rester à la gare de Rueil, et nous achevâmes la nuit debout et l'arme au pied, les uns sur la chaussée, les autres dans la salle d'attente...

Pauvre gare de Rueil que j'avais connue si joyeuse, si claire, gare aristocratique des canotiers de Bougival, où les étés parisiens promenaient leurs ruches de mousselines et leurs toquets à aigrettes, comment la reconnaître dans cette cave lugubre, dans ce tombeau blindé, matelassé, sentant la poudre, le pétrole, la paille moisie, où nous parlions tout bas, serrés les uns contre les autres et n'ayant d'autre lumière que le feu de nos pipes et le filot de jour venu du coin des officiers ?... D'heure en heure, pour nous distraire, on nous envoyait par escouades tirer le long de la Seine ou faire une patrouille dans Rueil, dont les rues vides et les

maisons presque abandonnées s'éclairaient des froides lueurs d'un incendie allumé par les Prussiens au Bois-Préau... La nuit se passa ainsi sans encombre ; puis au matin on nous renvoya...

Quand je rentrai à Nanterre, il faisait encore nuit. Sur la place de la Mairie, la fenêtre du télégraphe brillait comme un feu de phare, et dans le salon de l'état-major, en face de son foyer où s'éteignaient quelques cendres chaudes, M. le tabellion souriait toujours paisiblement...

ALPHONSE DAUDET.

LE BON DE TABAC

Le sergent-major Lafinette, pourvu selon son habitude, d'un mal aux cheveux carabiné, pionçait sur sa feuille de prêt, quand on heurta timidement à la porte du bureau.

Naturellement, il n'entendit pas, et ce ne fut que lorsqu'on eut frappé cinq à six fois avec plus de vigueur que le "double" cria : Entrez !

Ce pauvre bougre de Pitou, — car c'était lui, — obéissait à une fâcheuse inspiration, en se permettant d'oser ainsi troubler le diurne sommeil de Lafinette.

Il s'amena, le képi à la main, et, avec toutes les marques de respect extérieurement dues à son supérieur, il bredouilla :

— Pardon, chef, c'est pour une réclamation...

Lafinette toisa le troubade, qui déjà n'en menait pas large, et répondit :

— Une réclamation ! Eh bien ! vous n'avez pas peur ! D'abord, je vous ai dans le nez, vous... Puis, y a pas à réclamer pour quoi que ce soit. La 2^e du 2 est la plus chouette compagnie du régiment, et, je le répète, vous avez de l'estomac. Dites donc, s'pèce d'andouille, si je vous allongerais quatre jours... Enfin, voyons, qu'est-ce qu'il y a de cassé ?

Pitou, prudent, laissa passer, silencieux comme le Sphinx antique, ce flot d'éloquence, et, prenant son courage à deux mains, d'une voix qui était un poème, il risqua :

— Chef, c'est pour mon bon de tabac...

— J'en étais sûr, fit l'autre, qui, en sa qualité de Gascon, ne s'épatait que tous les 32 du mois. Je vous vois venir... Eh bien ! ce sacré bon, vous ne l'avez pas touché, peut-être ?

— Mais non, chef.

— Et qu'est-ce que vous voulez que j'y foute ?

— Mais...

— Mais quoi ?

— Dame ! si c'était un effet de votre volonté...

— Ah ça ! vous vous payez ma fiolle, mon petit. Hier, quand j'ai fait la distribution, où étiez-vous ?... Vous prenez votre sergent-major pour un larbin !... M'ossieu n'était pas là, m'ossieu se balladait en ville, et, à c't'heure, faut tout quitter pour m'ossieu, qui a besoin de sa chique...

— J'étais pas en ballade, chef.

— Que faisiez-vous ?

— J'étais à la corvée du pain.

— Et ça n'est pas une ballade, ça ! Toute la ville à traverser pour aller à la manutention... Qu'est-ce qu'il vous faut, mon garçon ?

— Mon Dieu ! chef, je vous l'ai dit : mon bon de tabac.

— Vous allez commencer par me foutre la paix. Est-ce que vous croyez que je les ponds, les bons de tabac ? En voilà un rigolo... Et puis, d'abord, pas tant de bricoles, s. v. p. Avez-vous une pipe ?

Pitou, simplement, répondit :

— Oui, chef.

En même temps, il tirait d'une de ses profondes un brûle-gueule inénarrable, informe, fantastiquement culotté, et d'un juteux... d'un juteux...

Le sergent-major Lafinette, qui était un mortel délicat, faillit se trouver mal.

Nom de nom !... qu'est-ce que c'est que cette poison-là ?... Vous appelez ça une pipe ?... Faites moi le plaisir d'ouvrir cette fenêtre... Et vous réclamez de

l'herbe à Nicot pour un pareil fourneau ? Demi-tour, et au trot. Rompez.

Mais Pitou, qui n'était pas un foudre d'intelligence, — tout en ayant soupé de ses devoirs, avait conscience de ses droits.

Ce qu'il voyait de plus clair, c'est que son bon de tabac lui passait sous le nez, tout comme une muscade.

— Toi, je te rattraperai. Nous sommes de revue.

Justement, le samedi suivant, le capitaine s'aboula dans les chambres. Au réglementaire cri de : "Fixe !" Pitou pensa :

— Attention ! nous allons la voir, la trompette du double.

Il y avait revue de petit équipement. Tout, astiqué à merveille, reluisait comme le soleil.

Le capiston s'arrêtait devant chaque homme, faisant son inspection, et



II

Isaac (qui vient de sortir prendre l'air). — Ah ! le vilou, la ganaille, afoir folé un homme gomme moi ! Tieu t'Apraham ! Bour une sale plague, foilà une sale plague !

DEVINETTE



—Cet homme-là est sûrement un Anglais !
—Quel homme ? Où le vois tu ?

interrogeait parfois. Le sergent-major Lafinette, ayant de plus en plus mal aux cheveux, l'accompagnait, prenant des notes.

Arrivé devant Pitou, près du râtelier d'armes, le capiston sursauta. Il était clair comme le jour que celui-là préparait un discours et désirait vivement lui toucher deux mots de quelque chose.

—Mon capitaine !...

Mais Lafinette, tout vanné qu'il était, devina *illico* que le tour-lourou, ayant sur le cœur le bon de tabac, dont la place était dans sa poche, allait s'offrir le luxe d'un débinage en règle. Il n'y avait pas à hésiter.

Alors, le sourire aux lèvres :

—Oui, oui, je sais, Pitou !... Voilà, mon capitaine : Cet homme a besoin d'une permission de huit jours. Sa mère est gravement malade.

—Est-ce un bon sujet ?

—Excellent, mon capitaine.

—Bien. Affaire entendue. Vous établirez la permission, sergent-major. Le colonel, sans doute, la signera les yeux fermés. Bon voyage, Pitou !

Le sergent-major Lafinette n'avait trouvé que ce moyen pratique de conjurer l'orage. Pitou le trouva à son goût ; mais ce qui l'enchantait beaucoup moins, ce fut le motif de punition que, la veille même de son départ, lui porta le susdit Lafinette pour un délit tout à fait illusoire.

Inutile d'ajouter que, du même coup, sa permission alla voir dans la lune si Dachs, le perruquier des zouaves, y tenait le rasoir.

Par la suite, Pitou ne réclama plus, et attendit d'être enfin de la classe.

MICHEL SAVON.

TOUT SIMPLEMENT

Lui.—Est-ce que monsieur votre père s'opposerait à ce que je vienne vous rendre visite, mademoiselle Richard ?

Elle.—Mais pas du tout, M. Dude.

Lui.—Et madame votre mère ?

Elle.—Pas davantage.

Lui.—Et vos frères ?

Elle.—Pas que je sache, d'ailleurs cela ne les regarde aucunement.

Lui.—Alors, dans ce cas là, il me semble que tout est absolument correct ?

Elle.—Pas tout à fait, car il y a un autre membre de la famille qui a son mot à dire et que vous avez toujours négligé de consulter.

Lui (étonné).—Je pensais avoir vu tout le monde, à moins toutefois qu'il ne s'agisse de l'opinion de votre aimable petit Fido ?

Elle.—Fido ! Il ne s'occupe certainement pas de cela, le pauvre ami.

Lui (de plus en plus étonné).—Alors, je ne voit pas du tout quelle peut être la personne qui puisse s'objecter à ce que je vienne vous voir.

Elle.—Ne cherchez pas. C'est moi, tout simplement.

CE QUI L'ALARMAIT

Le tramp (achevant de savourer un gâteau).—Il doit y avoir du brandy dans cette pâtisserie-là, madame, j'en reconnais le goût.

La dame.—Effectivement, mon brave homme, mais ne soyez pas alarmé, il n'y en a pas suffisamment pour vous enivrer.

Le tramp.—C'est bien là ce qui m'alarmait, madame.

LE PEUPLE RIEUR

Les Tyrrhéniens, assure-t-on, étaient, de tous les peuples, les plus rieurs. Ils s'étaient fait une telle habitude de rire de tout, qu'ils ne pouvaient traiter sérieusement aucune affaire, quelque importante qu'elle fût. Fatigués de leur légèreté, ils eurent recours à l'oracle de Delphes, qui les assura de leur guérison, si, après avoir sacrifié un taureau à Neptune, ils pouvaient, sans rire, le jeter à la mer. Il était visible que la contrainte imposée ne permettrait pas d'achever l'épreuve. Cependant ils s'assemblèrent sur le rivage, ayant éloigné tous les enfants. Comme on voulait en chasser un qui s'était glissé dans la foule. "Est-ce que vous avez peur, s'écria-t-il, que j'avale votre taureau ?" A ces mots ils éclatèrent de rire, et, persuadés que leur maladie était incurable, ils se soumièrent à leur destinée.

LE FACTIONNAIRE

Un détachement du corps d'armée de Davout occupait l'île de Rugen. L'ordre arrive d'évacuer à l'instant, et l'on s'embarque avec tant de précipitation qu'on oublie un factionnaire. Celui-ci, après s'être promené ponctuellement de long en large deux à trois heures, perd enfin patience, et retourne au poste qu'il trouve vide. Il s'informe, et apprend avec désespoir ce qui s'est passé. "Mon Dieu ! je vais être porté comme déserteur, perdu, déshonoré." Ses cris touchent de compassion un honnête artisan, qui l'emmena, le console, l'héberge et, au bout de quelques mois, lui donne en mariage sa fille unique.

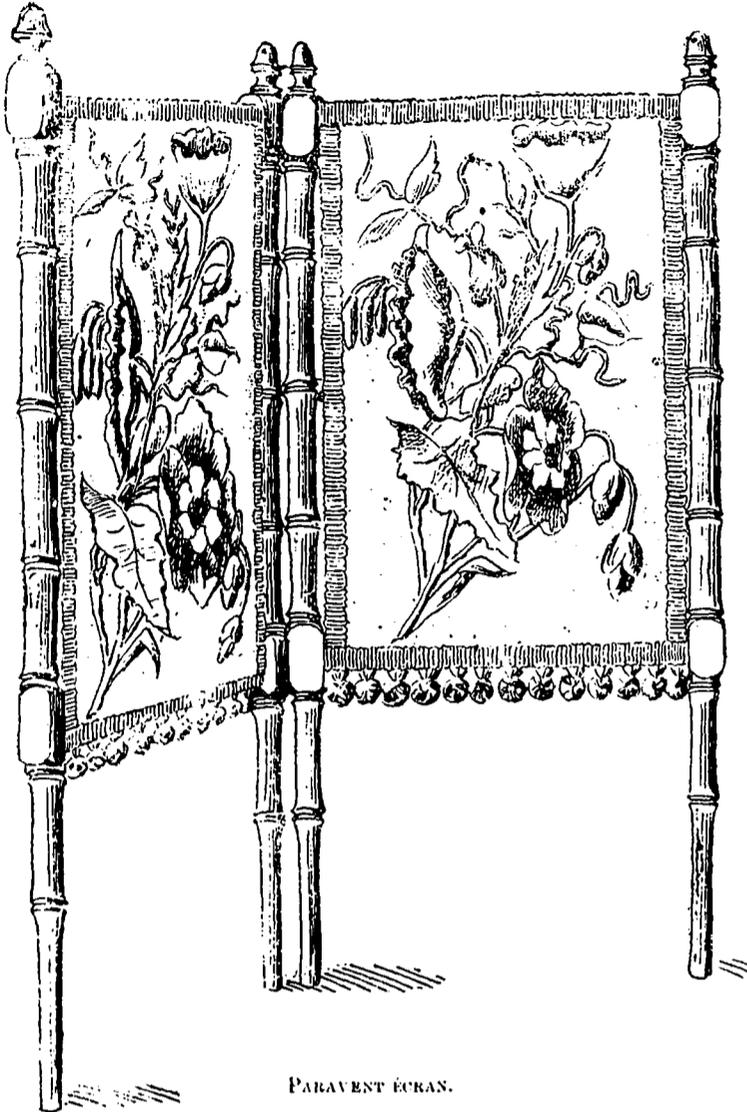
Cinq ans après, on signale une voile ; les habitants accoururent, on reconnaît les uniformes de la grande armée. "C'est fait de moi !" s'écrie d'abord l'ancien militaire. Cependant une idée subite lui rend courage. Il court au logis, revêt son uniforme, saisit ses armes, revient sur le rivage, et se pose en sentinelle au moment même où les Français vont débarquer. "Qui vive ? s'écrie-t-il d'une voix tonnante. — Qui vive vous-même ? est-il répondu du bâtiment : Qui êtes-vous ? — Factionnaire. — Combien a-t-il de temps que vous êtes en faction ? — "Cinq ans." Davout rit beaucoup de l'à-propos, et fit délivrer un congé en bonne forme à son déserteur involontaire.

NATURELLEMENT



Le consommateur.—Voilà du vin qui est assez faible, mademoiselle !
La demoiselle de comptoir.—Si vous désiriez quelque chose de fort, pourquoi ne prenez-vous pas du brandy ?

MODES PARISIENNES



PARAVENT ÉCRAN.

Nous sommes à une époque où le luxe, l'élégance, le confort ont envahi toutes les classes de la société, et où chacun, en raison de sa position de fortune et du rang social qu'il occupe, désireux de monter sa maison d'une manière élégante et de bon goût, veut savoir ce que la mode préconise. Aux personnes qui ne peuvent se lancer dans des dépenses d'un mobilier de style, nous conseillons de rajeunir leurs vieux meubles, leur salon démodé, de leur donner cette pointe de nouveau, de moderne qui s'identifie aujourd'hui avec le confortable lui-même, en le remplissant de ces petits meubles de fantaisie que l'on fait soi-même à peu de frais et que la mode a introduits avec profusion dans tous les intérieurs bien compris. Parmi ces derniers, nous citerons le paravent-écran, moins grand, moins coûteux que le grand paravent : mais gracieux, léger, facile à transporter d'une place à l'autre, et qui a sa place marquée dans les plus jolis salons. Monture bambou, nouveau genre, hauteur 3 pieds, à 4 feuilles de 10 pouces, en étamine sur transparent rose, encadrées de passementerie et de franges pompons assorties aux couleurs des fleurs. Afin de ne pas offrir d'envers, chaque feuille est brodée au point de tapisserie d'un superbe bouquet de pavots, cette plante d'Orient remarquable par la beauté de ses fleurs élevées sur une tige altière et qui se balancent gracieusement à l'extrémité de ses longs pédoncules. Le pavot, embelli du plus vif incarnat, fait resplendir l'éclat de son calice, dont les nuances dégradées vont du rouge vif au rouge éteint sans brusque transition, mais avec une harmonie parfaite. Le feuillage a des teintes admirables de fin d'automne, de ces nuances indéfinissables vert bruni, vert antique qui jettent un éclat terne, mélancolique et grandiose tout à la fois sur ces fleurs brillantes. Le dessin ne pouvait être ni mieux choisi ni mieux réussi. Nos lectrices pourront en faire un riche cadeau d'étrennes ; le travail simple et rapide s'exécutera en peu de jours.



198—Robe pour jeunes filles.

Patron "Up to Date"

SUGGESTIONS PAR MAY HOWARD

La charmante petite robe dont nous donnons ici le modèle, peut être faite en une de ces étoffes légères, maintenant en si grande vogue, comprenant : le calicot, le beige et la soie. On la fait aussi en soie foulard avec empiècement et col en soie unie ornée sur le bord de passementerie blanche et argent. Une bonne doublure de corsage supporte les froncés du corsage qui sont plissés en haut et en bas et attachés à l'empiècement. Au corsage, les froncés retombent doucement sur une étroite ceinture de soie blanche. Le collet, très large, ajoute à la beauté de l'ensemble ; quelquefois il est découpé en pointes de fantaisie en avant et en arrière en tombant sur les épaulettes. Autour du cou, il y a une bande en étoffe terminée par un ruché de dentelle. Les manches sont assez étroites et surmontées d'épaulettes de dimensions

modérées. Le corsage se referme dans le dos avec boutons et boutonsnières.

La jupe est droite, large et bien plissée autour de la ceinture. Sur le bas, on pose une simple bande de passementerie, ou bien l'on peut mettre des insertions, ou encore un large ruché.

Le plaid écossais, les étoffes rayées ou fleuries feront une agréable combinaison avec les étoffes unies. La mode offre beaucoup de latitude aux personnes de goût.

Pour la confection de cette robe, on a besoin de 3 verges $\frac{1}{2}$ d'étoffe de 44 pouces de largeur pour une petite fille d'environ huit ans. Grandeur depuis quatre à douze ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

VARIÉTÉS

LA VITESSE — (suite)

II

Le voyage à pied.

Il est impossible d'établir rigoureusement la vitesse comparée du mouvement chez l'Homme et les Animaux, surtout quand la vitesse est de peu de durée ou prolongée et soutenue. Nous ne donnerons donc, dans ces notes sommaires, que des moyennes en chiffres approximatifs.

On admet que la marche d'un homme au pas ordinaire, sans charge et en plaine, est d'environ 6 kilomètres à l'heure.

On arrive facilement à 8 kilomètres au pas accéléré, même avec une charge légère.

Les coureurs exercés font 25 kilomètres.

Un bon marcheur peut faire sans fatigue 50 à 60 kilomètres par jour.

Un homme qui marche une heure après son déjeuner et son dîner, au pas ordinaire de 6 kilomètres à l'heure, fait trois lieues par jour, 90 lieues par mois, 1,100 lieues par an.

Périmètre géométrique de Paris, 9 lieues. — 3 jours de marche.

Traversée, 3 lieues. — 1 jour.

France, 1,000 lieues, sans tenir compte du développement des côtes. — 1 an.

Europe, 3,000 lieues, sans tenir compte du développement des côtes. — 3 ans.

Terre, 10,000 lieues. — 10 ans.

Un Facteur de la poste, parcourant 9 lieues par jour, ferait le Tour de Paris tous les jours, le Tour de France 3 fois par an, le Tour de l'Europe tous les ans, et le Tour du monde à peu près en 3 ans.

Un Vélocipédiste peut lutter de vitesse avec un train de chemin de fer omnibus, en gagnant du terrain aux arrêts.

(A suivre.)

CHARLES JOLIET.

VRAIMENT BEAU

Bouleau. — Devinez un peu ce que ma femme m'a dit hier soir ?

Rouleau. — Je préfère que tu me le dise toi-même.

Bouleau. — Elle venait de lire le procès de Cordélia Viau. Tout d'un coup elle se précipite dans mes bras en sanglotant.

— Ah ! Henri, me dit-elle, n'est-ce pas beau, depuis vingt ans qu'on est marié de ne s'être jamais tué l'un l'autre ?

DEVINETTE



—Ah, la pauvre vieille !

—Où donc ?

—Là, qui marche courbée en deux !



Voici le Monsieur

qui avait des rhumatismes. Il a pris de la Salsepareille d'Ayer et il est en train de chercher s'il a encore quelque rhumatisme. Il n'en a plus.

La Salsepareille d'Ayer

guérit le rhumatisme ainsi que toutes les affections qui proviennent d'un sang vicié.

Chez la concierge :

— Vot' fille se marie, qu'on dit ?

— Mais oui.

— Et qui qu'elle épouse ?

— All' épouse un jeune homme qui chante dans les théâtres, un barbiton, qu'a m'a dit.

EN TOUTES SAISONS

Une bouteille de *Baume Rhumal* est nécessaire à la maison, pour couper net tout commencement de rhume.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieures Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,

Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFE, Administrateur.

Une Recette par Semaine

Une abonnée.

La fétidité des pieds est la suite de la transpiration trop abondante.

Pour atténuer, non guérir, cette si fâcheuse infirmité il faut, matin et soir, prendre un bain de pieds dans une cuve de zinc avec une poignée d'oseille ou une pincée d'acide oxalique, de la menthe aquatique, si on en a sous la main et une poignée de sel marin, en faisant s'éteindre dans le bain, un morceau de fer rougi au feu.

Au sortir du bain, se graisser les pieds avec une pommade odorante, jusqu'à ce que le corps gras ait bien pénétré dans la peau, et saupoudrer ensuite avec de la poudre d'Iris de Florence.

On peut remplacer la décoction ci-dessus, quand on ne peut se la procurer, par un ou deux verres d'eau sédative.

Mettre de la poudre d'iris dans les chaussures. Tisane de salsepareille trois fois par jour avec camphre.

B. DE S.

TRIO DE PROVERBES

Quand le vin est tiré il faut le boire.

x

L'expérience est un professeur muet.

x

Qui veut connaître le futur, interroge le passé.

SANCHO PANÇA.

Chez la coiffeur :

Deux messieurs, attendant leur tour, causent ensemble des différents moyens employés pour évaluer la consommation de l'électricité servant à l'éclairage.

Le garçon coiffeur, un vrai gascon, qui écoutait la conversation dit alors :

— Ah! chez nous, à Montauban, nous n'en cherchons pas tant, nous mesurons l'électricité comme le gaz, au mètre cube.

**

La logique de Calino :

— Je suis bien aise de m'appeler Calino, car si je m'appellais Bidermann ou Richter, on supposerait que je suis Allemand; or, comme je ne le suis pas, cela me serait désagréable.

LOUANGES DE TOUS

De la mère, reconnaissance, mon enfant a été guéri; du médecin, je l'emploi de préférence à tout autre dans ma pratique, et du patient, c'est le meilleur sirop qui existe, etc., etc. Voilà ce qu'on dit du *Menthol Cough Syrup*.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

UN PAS COMMODE



Un pas commode, c'est ce monsieur que nous vous présentons ci-dessus. Ce qui n'est pas commode, non plus, c'est d'empêcher de boire ceux qui ont déjà bu. On y parvient partant en s'adressant au Dr Guilbault, 313 rue Amherst, ou à M. J. H. Charles, 513 Avenue Laval.

Mme JOS. VINCENT, DE MONTREAL

Depuis six ans souffrait des Maladies du Retour de l'Age

Ses Médecins ont été Impuissants à la Guérir

Les PILULES ROUGES du Dr CODERRE

Seules l'ont Guérie en très peu de temps

Tous les jours des femmes de tout âge sont rendues bien et heureuses par les Pilules Rouges du Dr Coderre



MME JOSEPH VINCENT

derre est vrai. Nous agissons sous honnêtement. Nous ne prétendons pas qu'elles puissent guérir tous les maux, mais les maladies des femmes seulement.

Fréquemment des femmes écrivent à notre médecin spécialiste qu'elles ont pris une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre et qu'elles ne sont pas guéries. Il ne faut pas trop espérer, même du meilleur remède.

Comment voulez-vous qu'une seule boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre puisse guérir une maladie qui dure depuis des années, une maladie que votre médecin n'a pu guérir et lorsque tous les remèdes que vous avez pris ont failli.

Faites un usage consciencieux des Pilules Rouges du Dr Coderre, prenez en assez long temps pour leur donner le temps d'agir et en même temps consultez notre médecin spécialiste, envoyez lui une description complète de votre maladie, ne lui en cachez rien, vous n'avez rien à craindre en adressant votre lettre au "Département Médical, Boîte 2306, Montréal," notre médecin, seul ou par votre lettre et le tiendra confidentielle. Dans sa réponse il vous dira ce que vous avez de mieux à faire pour hâter votre guérison. Nous guérissons tous les jours beaucoup de femmes par notre traitement bien simple, nous pouvons aussi vous guérir si vous nous en donnez l'opportunité. Vous pouvez consulter notre médecin absolument pour rien, les consultations sont gratuites à toutes les femmes malades.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont jamais vendues à la douzaine ou au cent. Elles sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 pilules pour 50 cents. Ne vous laissez pas tromper par le marchand qui vendra vous en vendre d'autres. C'est des imitations. Si vous ne pouvez pas les avoir ou vous demeurez, envoyez nous 50 cents en mandat ou par lettre pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistree ou par mandat poste pour 5 boîtes, vous recevrez par le retour de la maille, les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui ne peuvent faire autrement que de vous guérir. Nous les envoyons partout au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du montant.

Adresser

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département Médical,

Boîte Postale 2306, MONTREAL, Can.

Je pense que la cause de toutes mes maladies était le retour de l'âge, depuis 6 ans j'ai beaucoup souffert, j'avais toujours mal à la tête, j'avais mal à l'estomac, j'étais très nerveuse et ne dormais presque plus, mes reins et le côté gauche me faisaient beaucoup souffrir, j'étais constipée, tous les membres me faisaient mal; comme beaucoup de femmes avaient été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre, j'ai pensé qu'elles me guériraient aussi. En effet, elle m'ont guérie, je n'en prend plus, je dors bien, je mange bien, mes couleurs sont revenues, toutes mes douleurs ont complètement disparu. J'ai fortement recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à ma cousine, Melle Coté, de Montréal. Je suis contente de les recommander aux femmes malades, car je sais qu'elles guérissent."

Nous ne publions jamais le témoignage d'une femme sans son consentement. Nous donnons toujours son adresse pour son identification, afin que celles qui doutent peuvent aller voir ces femmes et s'assurer par elles-mêmes que c'est bien vrai que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent. Nous n'exagérons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Co-

On parle d'un léger tremblement de terre qui a mis en émoi une petite localité du Midi.

— Vous devez avoir joliment eu peur ? fit quelqu'un.

— Oui, mon bon, mais la terre tremblait encore plus que nous !

Oh ! ces gens du Midi !

**

Les enfants terribles :

N... a le crâne nu comme le genou.

— Est ce vrai, Monsieur, lui dit Toto, que tu te peignes avec un rasoir ?

Pour fatigue, manque de sommeil par le mal de tête prenez les *Pilules C. T. C.*, elles sont vendues partout 25c la boîte.

L'homme est un bouffon qui danse sur des précipices. — *Proverbe oriental.*

BUY

Coleman's Salt

THE BEST

Chaque paquet est garanti.

Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries

Amusements

Le club "Le Montagnard" donnait, jeudi, son deuxième festival costumé dans le magnifique patinoir de la rue St-Hubert. ¶

Comme la première fois, une grande quantité de masques s'y étaient donné rendez-vous et le public, très nombreux, n'avait pas assez d'yeux pour admirer les brillants costumes dont quelques-uns, de la plus pure fantaisie, ont obtenu un succès complet.

C'est charmant, du reste, une fête sur la glace! Ce tournoiement des masques emportés au rythme des valse et des polkas de l'orchestre, sous le scintillement des lumières électriques, forme un spectacle qui s'oublie difficilement quand on a eu le plaisir d'y assister.

L'excellente Harmonie, dirigée par M. Edmond Hardy, a, comme toujours, pleinement satisfait le public. Les organisateurs avaient fait grand sans, qu'à aucun moment, aucun désordre ne se soit produit et cela malgré l'énorme affluence qui avait répondu aux invitations.

Etre membre du club "Le Montagnard" est un devoir pour tous les jeunes Canadiens et nous sommes certain, pour notre part, que cette jeune société, d'ici à quelques mois, sera trop à l'étroit dans le local pourtant si vaste où nous nous pressions jeudi.

Rappelons que les prix d'admission pour les membres participants : hommes, femmes et enfants, sont respectivement de \$3, \$2 et \$1 par an.

PALLADIO.

A l'école :

Le maître. — Dans quelle famille d'animaux placez-vous l'homme ?

L'élève. — Dans les ruminants, m'sieu !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est sujet aux rhumes.

Un inventeur se présente hier à la présidence de la Chambre.

— J'apporte, dit-il, une nouvelle machine à voter.

— Allez-vous-en vite, dit l'huissier, nous en avons déjà trop au Palais-Bourbon.

Entre médecins.

— Vous paraissez bien enrhumé, mon cher confrère ?

— Ne m'en parlez pas ! Je tousse... comme un client !

Les mères et nourrices n'ont pas un seul reproche à se faire après avoir donné à leurs enfants, en cas de dentition difficile et manque de sommeil, le *Menthol Soothing Syrup* ; il est recommandé par les médecins les plus éminents.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

FAITES VOTRE CHOIX



QUELQUES TYPES CHOISIS DE BELLES-MÈRES.

Un jeune prêtre assiste un ancien militaire à ses derniers moments :

— Songez, mon fils, au bonheur des élus ; après tout, cette misérable terre n'est qu'une vallée de larmes...

— De l'arme à gauche, soupire le vieux brave.

Entre bons ruraux.

— Et à toi, qu'est-ce qu'il t'a promis, notre député ?

— Une place de cantonnier sur les futures routes de Madagascar.

Une paysanne consulte la tireuse de cartes sur la conduite de son mari.

— Méfiez-vous, répond la sorcière. Vous devriez suivre votre homme pas à pas.

— Pas à pas ! fait la bonne femme épouvantée. Il est facteur rural !

LA CONSOMPTION GUÉRIS

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'offrirai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. W. A. NOYES, 820 Powers' Block, Rochester N. Y.

Calino à l'aveugle du pont suspendu :

— Y a-t-il longtemps que vous êtes aveugle ?

— Plus de trente ans.

— Et il y a plus de trente ans que vous venez sur ce pont ?

— Oui, mon bon Monsieur.

— Mazette ! vous avez dû en voir des gens se jeter à l'eau !

Un peu de science :

Un bon cigare contient de l'acide acétique, formique, butyrique, valérinique, propionique, prussique, de la créosote, du phénol, de l'ammoniaque, de l'hydrogène sulfuré, sans compter la nicotine, la viridine et la picoline.

C'est pour cela qu'on ne peut avoir un bon cigare à moins de 50 centimes.

C'EST L'AVIS DE TOUS

Un grand nombre de sommités médicales conseillent l'emploi du *Baume Rhumal* pour la consommation. 25c la bouteille. 27

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

. . . . 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

Une Magnifique Bague en Or, Montée avec un Superbe Grenat, GRATIS



Rien à payer ! Il suffit d'envoyer votre Nom et votre Adresse.

Ecrivez-les bien lisiblement, et nous vous enverrons vingt paquets de PARFUM DE VIOLETTE (délicieuse, odeur, fraîcheur, insurpassables). Ceci est pour que vous puissiez les vendre, parmi vos amis, à raison de 10 centimes le paquet. Quand vous aurez vendu, vous nous remettez l'argent, et vous recevrez, de suite et gratuitement, pour votre peine, la bague ci-dessus désignée, en or contrôlé, montée avec un véritable grenat. Envoyez votre adresse immédiatement, mentionnez le nom du journal, vous recevrez de suite l'envoi. On ne remonte pas d'argent, nous prenons tous les risques de cette affaire. La marchandise non vendue est retournable.

TISDALE SUPPLY CO. Snowdon Chambers, Toronto, Ont.

M. de Calinaux apprend, par la lecture des journaux, que, en plein Océan Pacifique, on a organisé un service de poste au moyen de pigeons entre les principales îles de l'archipel indien, et que ce service fonctionne très régulièrement.

— C'est possible, objecte-t-il, mais on ne doit pas pouvoir confier aux pigeons des lettres chargées...

— Pourquoi donc ? demande quelqu'un.

— Dame ! faute d'entraînement. Les pigeons ne sont habitués qu'aux petits poids.

Chamoiseau tante de "taper" de deux fauteuils son ami le secrétaire du théâtre.

— Impossible, mon cher : nous faisons salle comble tous les soirs.

— Raison de plus : en donnant des places vous refusez du monde !

DANS LES HOPITAUX

Le *Menthol Cough Syrup* est employé de préférence à tout autre remède dans les principaux hôpitaux du Canada et des Etats-Unis.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Poudre Dentifrice au Quinquina

De MOUNT

Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.

15 centimes la boîte

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

Patron No

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI- INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
 No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Noë enfants :
 La petite Jeanne pleure tant qu'elle peut.
 La mère. — Voyons, tu n'as pas honte de pleurer comme ça ?
 Jeanne (vivement, dans ses larmes). — Comme ça ? Tu sais donc une façon qui fait plus de bruit ?

Les petites bêtises de la conversation !
 — Oh ! moi, je hais toutes choses poussées aux extrémités.
 — Evidemment : les cors aux pieds, par exemple...

Pour la toux, le rhume et manque de sommeil donnez à votre enfant le *Menthol Soothing Syrup*, il leur est indispensable et se vend partout 25c la bouteille.

Dr BERNIER
DENTISTE
NO. 60 RUE SAINT-DENIS

En correctionnelle :
Le président (au prévenu). — Comment vous appelez-vous ?
Le prévenu. — Je m'appelle Michel ou Jacques, je ne sais pas lequel !
Le président. — Comment cela ? Vous ne savez pas quel est votre nom ?
Le prévenu. — Je vais vous dire : nous étions deux jumeaux ; l'un s'appelait Jacques et l'autre Michel. Alors il y en a un qui est mort ; ma mère ne sait pas bien lequel, ce qui fait que je ne sais pas si c'est moi ou mon frère qui est mort...

Le président. — C'est bon, asseyez-vous !

Chez l'horloger :
Le client. — Veuillez examiner ma montre, s'il vous plaît, elle ne va plus, peut-être y a-t-il un cheveu dedans.
L'horloger. — Vous dites un cheveu... il y a toute une mèche !
Le client. — Alors, dans ce cas, donnez-lui une friction !

Le petit François apprend sa leçon tout haut. C'est l'histoire de Jean Bart.
"Jean Bart, lit-il, un illustre corsaire..."
Son père l'interrompant :
 — Tu sais ce qu'on appelle un corsaire ?
 — Bien sûr que je le sais. C'est un habitant de la Corse !...

Dialogue :
 — Comment corriger ma femme de cette manie qu'elle a de tout exagérer ?
 — Fais-lui dire son âge !

Un potache en vacances parcourt les boulevards.
 "Tiens, maman, dit-il, en s'arrêtant devant l'étalage d'un marchand d'appareils photographiques, voilà ce que tu devrais me payer pour mes étrennes."
 — Comme tu y vas !... Un appareil de 125 francs... la moitié d'un trimestre du lycée !
 — Eh bien, mais on pourrait s'arranger... en supprimant le lycée pendant six semaines ?"

Sait-on pourquoi le pouce est plus court que les autres doigts de la main ?
 Un épigramme du siècle dernier nous l'explique :
 Quand on fait mal ce qu'on doit faire. On s'en mord les pouces, dit-on ; C'est du péché du premier père Que dérive ce vieux dicton, Car le gourmand, avec sa pomme, Se mordit les pouces aussi ; Et, de père en fils, voilà comme Nous avons ce doigt raccourci.

Taupin, qui n'a pas de famille, a passé la journée du premier janvier à tisonner mélancoliquement, en repassant ses vieux souvenirs.
 Vers le soir, un camarade frappe à la porte de son atelier.
 — Ah ! mon cher, s'écrie Taupin, ta visite me fait plaisir... Pas un mullé, excepté toi, n'est venu me voir !...

Un jeune amoureux se présente au papa de l'objet de son amour et lui dit : "Monsieur, j'adore votre fille ; je ferai n'importe quoi au monde pour..."
Le papa (l'interrompant). — Ta ! ta ! ta !... Encore des blagues ! J'ai dit la même chose au père de sa mère, il y a vingt quatre ans !



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincailleur
 6 Rue St-Laurent.

Entre garçons d'hôtel :
 Combien y a-t-il de chambres dans ton hôtel ?
 — Cent quatre-vingt-deux.
 — Il doit en falloir du personnel là-dedans ?
 — Et des... insectes donc !

LA VÉRITÉ PURE
 On ne peut trouver pour guérir le croup et les affections de la gorge et des poumons, un remède aussi bon et aussi rapide que le *Baume Rhumal*.

A l'audience des flagrants délits, un individu comparait pour ivresse manifeste.
 — Votre profession ?
 — Peintre de lettres.
 — Il paraît que vous exécutez supérieurement les S... sur les trottoirs !

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 116



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : A Payette (Montréal, Q.), L. Trépanier, J. D. Thibault (Fall River, Mass.), J. Desnoyers, H. Hickory (Waitfield, Vt.), L. Lapointe (Windsor, Ont.), Jos. Garbois (Plattsburgh, N. Y.).
 Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.
 Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Comme Réconfortant

Après avoir passé une partie de la nuit à vous amuser avec vos amis, un bain aux Bains Laurentiens fera disparaître le mal de tête que vous aurez et toute la fatigue que vous éprouvez.

Ouvert toute la nuit et le dimanche jusqu'à 10 30 h. a.m.

BAINS... LAURENTIENS
 Angle des rues Craig et Beaudry

Nouvelle édition du . . .

|| JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTIMS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :
 "Le Samedi",
 516 Rue Craig, MONTREAL.

La Société des Ecoles Gratuites des Enfants Pauvres, (Limitée)

146 RUE SAINT-LAURENT

LA SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES fait des distributions de peintures et d'objets d'art et cela tous les jours.

Le prix des billets est de 2 cts à \$1.00

A partir du 31 Janvier courant, la SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES ouvrira, suivant son programme, des

CLASSES DU SOIR

en faveur des jeunes gens, travailleurs ou apprentis, dont les occupations le jour ne laissent libre que la soirée.

Les inscriptions sont reçues, dès ce jour, aux bureaux de la SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES.

146 RUE SAINT-LAURENT. - MONTREAL

Tel. Bell 784
Dr F. T. DAUBIGNY
 Médecin-Vétérinaire
 Professeur à l'Université Laval.
 Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
Et Écurie de première classe
378 et 380 Rue Craig
 MONTREAL

QUERY FRERES
 PHOTOGRAPHES
 Côte Saint-Lambert, No 10
 MONTREAL

Calino sort du théâtre et réclame son pardessus au vestiaire :
 — Votre numéro ?
 — Mon numéro ! cherchez-le dans la poche de mon pardessus, je l'y ai mis pour ne pas le perdre.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 118



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : PRISONNIERS ITALIENS DEVANT LE PALAIS DU BAS DE HARRAR, ABYSSINIE.
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
 Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
 Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 23 février, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU DR CODERRE

PILULES DE Noix Longues
 (Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,
 Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

— Qu'est-ce que fait la nature quand elle fait un nez d'une grande dimension ?
 — Elle fait un effort.

ETABLI EN 1888.
T. A. CARDINAL
 Poseur d'Appareils à Gaz,
 . . . A Eau Chaude et à Vapeur
. PLOMBIER .
 Couvreur en Ardoise et Métaux
 Entrepreneur de Canaux, Etc.
No 1 RUE LABELLE
 Première porte de la rue Dorchester
MONTREAL.
 SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.
 TELEPHONE BELL 7170.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez
J. G. A. GENDREAU, DENTISTE
 Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
 Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Madame, à la nouvelle bonne qu'elle vient d'engager :
 — Nous prions notre premier déjeuner le matin à huit heures...
 — Bien, madame... Mais si je ne suis pas descendue à l'heure, ne m'attendez pas pour commencer.

LES
CIGARES et CIGARETTES
Chamberlain
 ... SONT ...
FIN DE SIECLE
ESSAYEZ-LES !
DIX Cents